

Michel J Sentis

L'avenir était
au-delà
des vagues

*CAUX 1946–1996,
« Un malentendu ...! »*



DU MÊME AUTEUR

En accompagnant Robert Schuman
brochure 20 pages, disponible chez l'auteur
(Le Tinaillé des Chanuettes, F 71960 Prissé)
michel.j-sentis@wanadoo.fr

Le Lauzin, folie briançonnaise
2ème édition, L'Harmattan édit. Paris

En collaboration avec Charles Piguet

Ce Monde que Dieu nous confie
Préface du cardinal Franz König
Le Centurion éditeur, Paris 1979
(épuisé chez l'éditeur, encore disponible chez l'auteur)

Edition originale en italien, Ed. Paoline, Rome.
(Traductions en anglais, espagnol, portugais et coréen)

L'AVENIR ÉTAIT AU-DELÀ DES VAGUES

MICHEL J SENTIS

Introduction-Souvenir de
Monseigneur LUIGI BETTAZZI
évêque émérite d'Ivréa (Italie)

CAUX 1946 -1996
« Un malentendu ...! »

CAUX BOOKS

Le premier manuscrit écrit en 2002 de CAUX-ROME, *Histoire d'un malentendu dissipé*, a été révisé en vue de sa publication sous le présent titre, augmenté de l'introduction-souvenir placé au début de l'ouvrage.

Première édition 2012 par Caux Edition

Caux Books
Rue du Panorama
1824 Caux
la Suisse

© Michel J Sentis

ISBN

Conçu et mis en page dans 10.75pt Sabon par Blair Cummock

Imprimé par Imprimerie Pot, 78 Av. des Communes-Réunies,
1212 Grand-Lancy, La Suisse

Introduction – Souvenir de Monseigneur Luigi Bettazzi

*évêque émérite d'Ivréa (Italie)**

Ce livre clair, de lecture facile, n'a pas besoin d'introduction. Qui aura été accroché par le titre y trouvera son compte et sera satisfait de ce qu'il apprendra. S'il m'a été demandé d'écrire quelques lignes pour inviter à la lecture, c'est que j'ai été moi aussi impliqué dans cette expérience, comme le fait entrevoir cet ouvrage.

Jeune prêtre, j'étais chargé par l'archevêque de Bologne, le cardinal Giacomo Lercaro, qui fut par la suite l'un de quatre modérateurs des assemblées du concile Vatican II, d'assister les étudiants de la Fédération universitaire catholique italienne (FUCI). Je dus donc participer à la vie de l'université tout en fréquentant les facultés de philosophie et de lettres pour terminer mes études. Ce fut précisément parmi les jeunes universitaires que se manifesta le Réarmement moral qui suscitait l'intérêt de nombre d'entre eux, chez certains, de sérieuses remises en question et des changements de style de vie, allant jusqu'à une participation active.

* Don Luigi Bettazzi fut un fidèle ami qui se trouva aux côtés des catholiques participant aux grandes rencontres internationales qu'organisait le Réarmement moral à Caux dans les années 50, période pré-conciliaire où les instances romaines montraient une réserve certaine à l'égard d'initiatives œcuméniques. Devenu évêque auxiliaire de Bologne, puis évêque d'Ivréa, ville industrielle siège d'Olivetti, il assumait la présidence de *Pax Christi*. Ma femme et moi l'avons retrouvé retraité, toujours aussi accueillant, plus de cinquante-cinq ans après nos aventures communes. Nous lui sommes reconnaissants de ces pages qu'il a bien voulu nous adresser.

Ce mouvement suscitait une perplexité compréhensible dans le monde catholique à une époque où tout rapport avec des chrétiens d'autres confessions était presque considéré comme une trahison de sa propre foi. Invité à une rencontre organisée par le Réarmement moral à Montecatini, je me suis adressé à l'évêque de Pescia pour obtenir son accord. Dominicain, ancien membre du Saint Office, l'organisme qui avait pris la succession de l'Inquisition, il me mit en garde des dangers d'une participation aux activités de ce mouvement. Quand je lui dis que j'avais reçu un encouragement de mon archevêque, le prélat de Pescia se borna à dire: « Mais lui est cardinal ! »

En réalité, mon archevêque m'avait suggéré d'aller voir ce qui se passait à Caux. L'été suivant (1955), je m'y suis rendu pour quelques semaines. Je célébrais l'eucharistie dans la chapelle dont disposaient les catholiques, tout en suivant les activités du reste de la journée. Je dois dire que la première garantie fut la présence d'un catholique engagé – précisément Michel Sentis – parmi les animateurs de la maison. Les réunions publiques, agrémentées par les guitares des trois frères Colwell, relataient des témoignages de vies nouvelles et je me souviens plus particulièrement de ceux d'un évêque missionnaire anglican et de chrétiens qui avaient retrouvé le sens profond et aussi religieux de leur vie.

Monseigneur (Mgr.) François Charrière, évêque de Fribourg, Lausanne et Genève, qui assumait la responsabilité pastorale des catholiques participant à la vie de Caux, convoqua une douzaine de prêtres¹ qui avaient passé par cette expérience. L'impression de ces prêtres était positive. Pour eux le problème majeur était de faire face à la méfiance émanant des organes du Vatican et d'offrir à Mgr. Charrière des éléments concrets pour fortifier sa position.

Je crois que l'action de l'évêque aura plus ou moins freiné des interventions plus sévères et peut être préparé l'atmosphère propice au dialogue et la collaboration œcuménique et avant tout humaine, qui deviendra effective avec le concile Vatican II.

1. Voir note p. 60.

Le témoignage de Michel Sentis est précieux. Il illustre le chemin difficile – chrétien et humain – que l'évangile propose à chacun: « Que votre oui soit oui et votre non soit non! »

Monseigneur Luigi Bettazzi
Janvier 2010

AVANT-PROPOS

Fallait-il, oui ou non?

Ce mémoire n'est en fait que l'histoire d'un grave "malentendu", et j'emploie ici le mot utilisé en 1970 par le cardinal Alfredo Ottaviani, alors préfet émérite du Saint-Office, le dicastère romain qui jusqu'au concile Vatican II était le gardien de l'intégrité doctrinale catholique.

Ce malentendu, créé par de pernicieuses informations, allait séparer deux foyers de rayonnement qui auraient gagné à pouvoir immédiatement s'alimenter l'un l'autre. Des tiers, conscients ou inconscients du caractère dommageable de leurs actes, les opposèrent.

L'auteur n'était qu'un modeste acteur, que les circonstances placèrent pendant un demi siècle à de douloureux points de friction, parce que ces deux foyers alimentaient profondément sa réflexion et son action. Ce témoignage a donc par essence un caractère personnel.

Venons en aux faits. Sous l'autorité du pasteur Frank N. D. Buchman, était apparu en Europe en 1946 et s'y était développé, avec une dynamique surprenante à partir du petit village suisse de Caux, cet élan appelé 'Réarmement moral'. De nombreux catholiques virent alors dans cette initiative l'amorce de ce grand rassemblement, appelé par le pape Pie XII, des hommes de bonne volonté face à la montée des idéologies matérialistes. Leurs espérances avaient été soutenues par de nombreux prêtres et prélats, venus participer aux grandes rencontres internationales qu'hébergeaient les anciens grands hôtels de Caux.

D'une façon surprenante, déconcertante pour la plupart de ceux-ci, un *non-decet* émanant de Rome les découragea, les éloigna et les dispersa, ... pour un temps ! Cette inexplicable

opposition – également inexplicable – s'évanouit d'elle-même dans le renouvellement qu'allait apporter le Concile.

J'ai beaucoup hésité à publier ce témoignage personnel car on hésite à lever le voile pudique que l'on aimerait jeter sur ce passé. Ne pourrait-on pas oublier cet incident de parcours et considérer cette page comme définitivement tournée? Elle l'est certes, mais la page est restée intacte non seulement dans les archives mais dans les mémoires de certains. J'avais donc écrit mon souvenir de cette période à l'attention des historiens qui s'intéresseraient aux grands courants spirituels récents.

Intitulé à l'origine « *Caux-Rome, histoire d'un malentendu dissipé* », ce manuscrit fut déposé aux Archives de Caux, transférées en 2002 aux Archives cantonales de Lausanne.

La nouvelle génération qui poursuit aujourd'hui ce même élan spirituel sous le nom moderne de « Initiatives et Changement » m'a prié de publier ces souvenirs à son usage car elle souhaite mieux connaître les faits dont elle est l'héritière.

En lisant mon témoignage, certains seront peut-être tentés d'y chercher les erreurs des uns ou des autres, les miennes en particulier. Je n'ai rien cherché à cacher ni à prouver. Le ton parfois un peu badin de mon texte est le reflet de mes notes presque quotidiennes qui m'ont servi, pour ma rédaction – j'étais alors un jeune plongé dans une situation qui le dépassait.

Dieu se découvre dans la vérité. Je me suis donc efforcé de la servir. Si je crois, de façon inébranlable, à la sainteté de l'institution chrétienne, c'est parce que j'ai été témoin, sur un demi siècle, de la force sereine qui a

lavé ce qui était souillé,
arrosé ce qui était aride,
guéri ce qui était blessé,
assoupli ce qui était raide,
réchauffé ce qui était froid,
redressé ce qui était dévié.

Puisse ce témoignage s'inscrire dans ce sillage.

Michel J. Sentis

PREMIÈRE PARTIE



DU VIVANT DE PIE XII

1	Pie XII	13
2	Caux	19
3	Saint-Office	27
4	Léo Suenens	35
5	Afrique	45
6	François Charrière	53
7	Manille	59
8	Gianbattista Montini	67
9	Retournement	73
10	Infiltration	83

CHAPITRE 1

Pie XII

Le jeune homme de vingt-sept ans que je suis en 1952 est fort intimidé quand un jeune ecclésiastique en soutane le conduit à travers les salons pontificaux pour une audience papale. Il n'a pas le temps d'analyser où il se trouve, tant ce cadre l'impressionne. Il n'est là du reste que comme accompagnateur, le fondateur du Réarmement moral, Frank Buchman, l'ayant prié d'escorter deux personnalités catholiques. Celles-ci, venues en Europe pour participer au rassemblement de Caux, ont exprimé le désir de rencontrer le Saint-Père et l'un des camériers secrets du pape leur a procuré le sésame nécessaire.

Après avoir traversé une assez vaste pièce, nous sommes invités à attendre debout dans une antichambre où se tiennent déjà une huitaine de personnes.

La porte s'ouvre, la figure ascétique de Pie XII apparaît. Deux religieuses, que nous avons trouvées en arrivant dans l'antichambre, s'avancent vers le pape une boîte carrée ouverte entre les mains. Le pontife, qui semble familier de ce rite, saisit la calotte blanche que contient le précieux coffret, se la pose sur la tête et remet dans celui-ci celle avec laquelle il est arrivé. Les deux nonnes sont aux anges. Elles vont ramener ce précieux souvenir à leur communauté qui pourra fièrement le montrer à ses visiteurs. Tout cela m'amuse.

Mais je ne quitte pas des yeux le Saint-Père. Je crois lire sur son visage le poids des années difficiles qu'il a traversées. Arrivé à nous, il interroge mes compagnons sur leur pays. Le protocole de cour, encore en usage au Vatican, impose de laisser au prince l'initiative de la conversation. Je lui suis présenté comme jeune français. Son regard perçant se fixe sur moi pendant quelques

instants, comme pour lire en moi ce qui m'anime. Son assistant me remet la médaille souvenir. Et il passe au suivant.

Ce bref échange de regard m'a profondément marqué. Je pense à ce que ces yeux ont vu. Eugenio Pacelli était nonce à Berlin ; il y a vu les prémices de la montée du nazisme. Devenu en 1930 secrétaire d'Etat de Pie XI, il a observé l'interdiction du parti catholique bavarois, l'infiltration par les nazis des groupes d'étudiants catholiques s'opposant au régime, la façon dont le Dr Goebbels avait méticuleusement su étouffer l'effet qu'aurait pu avoir l'encyclique *Mit brennender Sorge*, dans laquelle Pie XI condamnait le national-socialisme.

Quand ce dernier meurt, Eugenio Pacelli est élu pour lui succéder. Sa nomination a été précédée, quelques mois auparavant par le grandiose accueil réservé à Adolf Hitler par Benito Mussolini. Les grandes bannières verticales frappées de la croix gammée avaient alors dominé la Rome chrétienne. Les hautes hampes de bronze auxquelles elles étaient suspendues sont encore aujourd'hui à leur place d'origine autour de la piazza Repubblica.

Je relirai plus tard son encyclique publiée pour la fête du Christ-Roi au terme de la première année liturgique de son pontificat^a. Dans le texte, la guerre fait soudain irruption :

“Au moment où Nous traçons ces lignes, Nous arrive l'affreuse nouvelle que le terrible ouragan de la guerre, malgré toutes les tentatives faites par Nous pour le conjurer, s'est déjà déchaîné.”

Le texte semble avoir été mûri auparavant et donne l'impression d'avoir subi un rajout nécessité par l'accélération des événements. Puis plus loin on décèle un autre rajout qui évoque le sort sinistre fait à la Pologne catholique. La tragédie de la guerre est entrée dans la vie de Pie XII avant même qu'il ait eu le temps de terminer sa première lettre.

Le pape n'ose plus se sentir chez lui à Rome. Certaines des grandes familles romaines, qui ont toujours eu par tradition leur libre entrée au Vatican, y occupant des postes honorifiques et de

a. *Encyclique Summi Pontificatus*, du 20 octobre 1939

décorum, flirtent ouvertement désormais avec le fascisme. On ne sait plus où sont les frontières. Jusqu'où Hitler a-t-il planté ses agents ? Pie XII a accepté qu'il pourrait subir le sort de certains de ses prédécesseurs sur le siège de Pierre, morts martyrs, si le veut le moderne Dioclétien au pouvoir à Berlin. Les trente mille chrétiens condamnés jadis aux travaux forcés par cet empereur pour l'érection de ses thermes, puis exécutés une fois le travail accompli, se révéleront au cours des années de guerre de bien pâles préfigurations des crimes qu'allait commettre le César nazi.

Si pour moi, comme pour beaucoup de peuples d'Europe occidentale, la victoire de 1945 avait été perçue comme la fin d'un cauchemar, je me rendais compte que les yeux perçants de Pie XII y avaient vu le signe avant-coureur d'autres tragédies. Le communisme stalinien triomphant avait désormais les mains libres pour asservir les pays d'Europe, les uns après les autres. La Pologne tombait, puis la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Hongrie... Jusqu'où ? L'Italie, elle-même, la France également, étaient menacées de basculer sous les coups des forces politiques et syndicales obéissant aux ordres de Staline.

Face à la Russie soviétique, seuls les Etats-Unis étaient capables de parer à la menace. Ce n'était pas sans souci que le pape voyait le monde dominé par ces deux puissances. Malgré l'appui généreux qu'avaient apporté au Saint-Siège le cardinal Francis Spellman et ses collègues américains, on voyait avec une certaine appréhension cette domination d'un pays encore assez anti-catholique, avec lequel on n'entretenait pas de relations diplomatiques. Il faudra attendre l'élection de John Kennedy en 1954 pour voir balayé cet héritage de méfiance.

Si, au début de cet ouvrage, j'essaie de reconstituer le climat de l'époque, c'est parce que j'en retrouve la trace dans les notes que je prenais chaque jour et que j'ai conservées. Si je ne suis pas conscient en 1952 de l'ensemble de ce tableau, je ne tarderai pas à être confronté à des réalités qui me le révéleraient.

Face à cette sombre situation, le Saint-Père n'allait pas hésiter à lancer un appel à tous les hommes de bonne volonté pour s'unir face à la montée des matérialismes. Des catholiques, comme moi, avaient trouvé dans l'élan du Réarmement moral une occasion

d'investir leurs énergies aux côtés de chrétiens militants de toutes confessions. Ils avaient confiance d'agir dans le sens précis que le pape semblait leur indiquer.

Plusieurs indices les confortaient dans ce sens.

Quand à la veille de la guerre, le 4 juin 1939, Frank Buchman avait marqué par une grande manifestation aux Etats-Unis le premier anniversaire du lancement de sa campagne de *Réarmement moral*, le journal du Vatican, *L'Osservatore Romano*, avait largement rendu compte le jeudi 15 juin de cet événement^b. Bornons-nous à reproduire ici le dernier paragraphe de cet article de page une :

Le mouvement suit avec un grand intérêt et une vénération profonde l'activité du Pape. Le Saint-Père trouve en lui un soutien puissant dans les efforts qu'il fait presque tous les jours pour ramener le monde aux vertus de l'Évangile afin de rendre la paix aux âmes et à l'humanité tout entière – la conscience et la foi ayant retrouvé leur autorité.

Un cadre français de l'industrie, de religion réformée, de passage à Rome en avril 1945, avait fait à un groupe de personnalités romaines un exposé du programme d'action que le Réarmement moral était en train d'élaborer outre-Atlantique en vue de la reconstruction morale de l'Europe. L'intérêt suscité par ses propos avait amené un de ses auditeurs, le comte Carlo Lovera di Castiglione, à téléphoner de suite à Mgr. Callori di Vignali, responsable du programme des audiences papales. Deux jours plus tard, Pie XII s'entretenait longuement avec ce cadre français et l'avait encouragé de sa bénédiction^c.

Quelques mois après, le comte Lovera di Castiglione, faisait une conférence à Rome se terminant ainsi^d:

b. *L'Osservatore Romano*, jeudi 15 juin 1939, page 1, sous le titre *Suprématie des Valeurs spirituelles et morales pour la Paix du Monde*.

c. *Archives de Caux: Compte-rendu de la visite de Robert Huser à Pie XII, lundi 15 avril 1945*.

d. Conférence faite le 8 janvier 1946, salle Dante Alighieri à Rome, par le comte Lovera di Castiglione, camérier secret du pape.

“Nous ne pouvons ni ne devons ignorer plus longtemps ce mouvement qui aujourd'hui prend figure d'une véritable et authentique croisade pour faire réfléchir les hommes sur le problème d'un Dieu personnel qui est toute prévoyance et toute sagesse et sur la responsabilité inspirée de Dieu à chaque homme dans ses rapports sociaux et nationaux.

“Cette croisade n'a aucun caractère confessionnel parce que son but est de revigorer la foi de chacun dans sa propre confession : elle crée l'atmosphère de l'unité chrétienne pour la défense du christianisme. Ce pourrait être le premier pas vers l'unité véritable de tous les chrétiens, celle qui mettra fin au scandale des divisions qui font notre faiblesse en présence de forces menaçantes, le matérialisme historique et marxiste.”

Tout semblait donc prêt pour permettre aux catholiques de se joindre à cette croisade. Ces espérances allaient être dramatiquement déçues.

CHAPITRE 2

Caux

La France catholique, après la grave secousse de la Révolution française, puis l'évolution des mentalités qui l'avait confinée à l'intérieur de ce que l'on appelait "le parti catholique" – "la calotte" pour ses adversaires – était repartie à la conquête des âmes en organisant des "missions" dans les paroisses. Il s'agissait de périodes de huit à quinze jours d'intenses prédications mêlées de célébrations. Au croisement de nos chemins de campagne, on voit encore plantée, comme souvenir de ces temps de renouveau spirituel, une croix avec la date de la "mission" dans le village.

Pasteur luthérien d'un indiscutable rayonnement personnel, Frank N. D. Buchman, sentant l'affadissement de la conviction de ses collègues au sein des diverses églises américaines, avait expérimenté au début du XXe siècle une opération de nature semblable aux Etats-Unis. Il avait adopté un langage spirituel qui lui permettait d'échapper aux cloisonnements confessionnels. Pour atteindre tout le monde, il savait se tenir toujours très près des points où vie spirituelle et vie pratique se rejoignent. Naturellement, ceux qui enviaient son rayonnement, l'accusaient de simplisme. Mais c'était précisément la simplicité de son message qui rendait celui-ci accessible. "Il faut mettre le foin à la hauteur du museau des ânes", disait-il avec humour.

L'élan spirituel qu'il avait lancé avait naturellement atteint certains catholiques, par exemple dans les universités où régnait un grand respect de la diversité des pratiques religieuses. Dès 1911, à l'université de l'Etat de Pennsylvanie, l'aumônier catholique, le père Doneghan, avait célébré pendant plusieurs années une messe d'action de grâce suite au retour à une foi vivante d'étudiants marqués par le rayonnement du pasteur Buchman.

A l'issue de la première guerre mondiale, Buchman s'était installé à Oxford, terrain où il pouvait mettre à profit l'expérience acquise dans les universités américaines. Il fut plus tard invité à tenir de grandes rencontres spirituelles dans les pays protestants du Nord de l'Europe, en Allemagne notamment. Malgré la montée du national-socialisme, Buchman tenta d'y pénétrer pour ne pas laisser les chrétiens à la merci de la propagande nazie. La Gestapo vigilante le surveilla, intimida ses collaborateurs, diffusa des instructions secrètes : "Ils encouragent leurs membres à se placer inconditionnellement au pied de la croix du Christ et à dresser cette croix contre la croix gammée ; leur croix cherche à détruire la nôtre."^a

Devant la détérioration de la situation européenne, Buchman sentait qu'un mouvement de réveil spirituel tel qu'étaient Les Groupes d'Oxford – ses émules se réclamaient de ce nom – se devait de déboucher sur le terrain de l'organisation d'une société plus conforme à l'enseignement évangélique. Il opère là un double changement d'objectif et d'échelle. Il lance en juin 1938 un appel au Réarmement moral et spirituel, dénomination sous laquelle seront connues dorénavant les initiatives des chrétiens actifs à ses côtés.

"Une nouvelle philosophie mondiale s'avère nécessaire..., une nouvelle conception de l'homme d'Etat..., une qualité de vie libre de haine, de peur et d'envie."^b Ce n'est plus un discours de réveil religieux mais celui d'un homme qui sent que la crise mondiale est avant tout morale et spirituelle.

De même que le nazisme n'avait pas accepté que Buchman investisse un terrain qu'il croyait être exclusivement le sien, de même le communisme ne tardera pas à adopter une attitude similaire. Buchman menait un combat pour contrer les idéologies matérialistes en proposant une philosophie de vie s'enracinant dans l'héritage spirituel des peuples.

a. Voir dossier Gestapo, *Archives de Caux*.

b. Frank Buchman, Refaire le Monde, discours à San Francisco le 29 octobre 1939.

En 1945, il ne restait en Europe continentale que quelques noyaux de personnes engagées à ses côtés, prêtes à poursuivre cet effort. Certaines avaient disparu dans les camps de travail ou de concentration, les autres s'étaient retrouvées isolées et dispersées.

Il n'en était pas de même en Grande-Bretagne où les réalités pratiques d'une situation de guerre avaient favorisé la mutation faite par Buchman. L'entrée en guerre des Etats-Unis avait amené dans l'entourage de Buchman la prise de conscience d'un nouvel enjeu : il ne s'agissait pas seulement de gagner la guerre, il fallait préparer et gagner la paix.

Au lendemain du 8 mai 1945, Buchman rassemble aux Etats-Unis ceux qu'il peut atteindre et qui lui sont restés fidèles, éparpillés de par le monde. A l'ordre du jour : les changements nécessaires pour lancer une dynamique de paix à une dimension mondiale. Si Buchman pense d'abord à la réconciliation de l'Europe, il pense aussi au Japon et à l'Asie. Les Suisses, épargnés par la guerre, offrent à Buchman un endroit, Caux, qui deviendra la tête de pont du rayonnement de ses équipes.

Si j'ai rappelé ici succinctement la genèse du Réarmement moral et de Caux, c'est pour faire comprendre que l'irruption du Réarmement moral en Europe continentale à partir de 1946 s'inscrivait dans une continuité historique dont beaucoup de catholiques n'étaient pas conscients.

Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans l'histoire propre de Caux. Celle-ci est assez connue du public, même si beaucoup sont souvent peu conscients du rayonnement toujours vivant que ce centre continue d'avoir sur le monde. Ceux qui s'intéressent à cette histoire trouveront dans divers ouvrages toute la documentation qu'ils souhaitent^c.

Ce livre étant consacré aux relations entre Caux et le catholicisme, nous nous en tiendrons aux relations des catholiques avec Caux,

c. Voir en particulier les ouvrages écrits par Philippe Mottu, un des fondateurs de ce centre mondial: *Caux de la Belle Epoque au Réarmement moral*, La Baconnière, 1969 – *Pile & Face, Regard sur ma vie*, diffusion Caux Edition, 1999.

débordant sur celles des catholiques avec le Réarmement moral quand cela nous paraîtra utile.

L'acquisition de Caux par la générosité de Suisses apportait à Frank Buchman non seulement de grands bâtiments d'accueil mais une adjonction surprenante et non prévue. M. Philippe Mottu et ses collègues n'avaient pas acquis des bâtiments, mais les actions de la société hôtelière qui en était propriétaire. Au moment de la construction vers 1900 de cet ensemble hôtelier, isolé sur le plateau de Caux, ses promoteurs s'étaient rendu compte que toute une clientèle leur échapperait si celle-ci ne trouvait pas des lieux de culte à proximité. Une fondation anglicane acquit à proximité un terrain et érigea une chapelle. Pour les catholiques, les hôteliers mirent à disposition une parcelle de leur terrain ; quelques riches clients et quelques concerts de bienfaisance fournirent les fonds qui permirent l'érection d'une chapelle, appartenant à la société hôtelière, dont le clergé de Montreux assurait le service. Ainsi, le Réarmement moral se retrouva en 1946 propriétaire de la chapelle catholique se dressant à quelques mètres de l'entrée des bâtiments. Cette conjonction tout à fait imprévue allait devenir un facteur important dans les relations entre le Réarmement moral et le catholicisme.

Philippe Mottu rendit immédiatement visite à Mgr. François Charrière, évêque de Fribourg, Lausanne et Genève, dont dépendait la chapelle. Une convention fut signée entre le diocèse et la Fondation pour le Réarmement moral, nouveau propriétaire. Celle-ci s'engageait à entretenir le bâtiment, ce qu'elle a fait de façon exemplaire depuis plus de cinquante ans. La desserte serait faite sous le contrôle du curé de Montreux, qui ferait probablement appel à des prêtres de passage pour l'aider, la paroisse ayant déjà de nombreux autres lieux de culte à desservir.

Mgr. Charrière se trouvait investi, sans qu'il l'ait cherché, d'une responsabilité à l'égard des catholiques qui, participant aux rencontres organisées par le Réarmement moral, fréquentaient la chapelle de Caux. Avant d'aller plus loin je dois rendre hommage à la persévérance, à l'immense charité, au dévouement qu'il allait être amené à investir pour cela, au fur et à mesure que les

relations entre Rome et Caux allaient se détériorer. Je fus personnellement le bénéficiaire de ses conseils, de ses lumières, de ses remontrances justifiées, et je lui en suis profondément reconnaissant. Il fut un vrai pasteur.

Dès son ouverture en 1946, Caux allait attirer notamment de France, d'Italie, de Belgique, d'Allemagne, d'Autriche et des Pays-Bas un grand nombre de catholiques. Certains de mes camarades français étaient de ceux-là et m'encouragèrent à participer au rassemblement de l'année suivante. Ce que je fis, n'ayant pas encore fêté mes vingt-deux ans.

Comment faire comprendre au lecteur d'aujourd'hui le choc extraordinaire que furent pour nous ces rencontres dans cet immédiat après-guerre. En me rendant en Suisse, le train de nuit m'avait fait attendre une heure à la frontière de Vallorbe. Je commandai au buffet un petit déjeuner. Il y avait sept ans que l'on ne m'avait pas offert beurre, confitures, miel, pain, café, lait à satiété. Quand la servante s'approcha pour retirer le plateau où j'avais même vidé le sucrier, elle demanda: "Encore quelque chose Monsieur ?" Un peu honteux, je répondis : "Oui, la même chose !"

Ce passage de frontière était une rupture : on sortait enfin complètement de la guerre et des restrictions alimentaires qui étaient encore imposées en France, on pouvait regarder l'avenir débarrassé de ce pesant passé.

Caux nous offrait d'abord cela. Nous avons vécu pendant les années les plus formatrices de notre jeunesse dans un monde cloisonné par les frontières, où les déplacements étaient interdits ou rendus laborieux par la pénurie de moyens de transport. Caux nous mettait en contact avec le monde entier. Nous y vivions dans une extraordinaire fraternité que les plus jeunes éprouveront plus tard quand ils se retrouveront dans les grandes rencontres organisées par Taizé ou les Journées mondiales de la Jeunesse conçues par Jean-Paul II.

Un grand nombre d'entre nous européens avons été combattants, prisonniers, s'étaient évadés, avaient franchi les lignes de démarcation clandestinement, chacun ayant eu sa part

d'héroïsme ou de veulerie. Pour moi, ce dernier mot évoquait le choix que j'avais fait en 1944 de poursuivre mes études pour pouvoir passer le concours d'entrée à l'École polytechnique alors que mes cousins et camarades s'engageaient dans l'armée pour participer à la Libération de la France. Deux d'entre eux avaient été tués. Si nous étions encore en vie, nous avons une dette envers la société.

Pouvoir se côtoyer tous ensemble dans la tâche exaltante de construire une Europe différente, de faire un monde plus juste, d'abolir les barrières entre nous, tout cela chassait le fond de carriérisme qui pouvait germer en nous. J'ai été frappé de retrouver plus tard cette même soif d'engagement de vie, chez des jeunes des pays communistes alors qu'ils débouchaient dans la liberté. Les jeunes américains, aux mines prospères, habillés de neuf alors que nous n'avions que de vieille fringues, nous paraissaient pauvres car la vie leur avait si peu apporté.

Comme nous étions plusieurs centaines, mêlés à des gens plus âgés, à des responsables politiques des plus variés, il y avait dans l'exécution des tâches communes d'une collectivité sans personnel une occasion de se dépenser, de rendre service qui permettait à toutes nos énergies d'être pleinement employées pour le bien commun. Dans l'exécution de ces travaux, chacun d'entre nous devait puiser dans son héritage spirituel propre la patience, la charité, la solidarité, la responsabilité dont nous avions tous besoin. La méthode éducative de Buchman nous faisait prendre conscience que nous aurions à quérir dans les ressources de notre foi les valeurs sur lesquelles pourraient être construites la paix et l'Europe de demain.

La chapelle catholique jouait donc un rôle important. Nous nous y retrouvions pour la messe dominicale mais aussi fréquemment pour une messe matinale en semaine. De nombreux prêtres, venant de partout en Europe, nous encadraient. Nous étions heureux de pouvoir nous appuyer sur eux car nous n'avions pas été préparés à cette vie commune avec des gens de toutes confessions.

Si, de par la présence des anglicans, des luthériens scandinaves et allemands, des calvinistes suisses et français et de la plupart

des américains, la majorité était nettement protestante, les catholiques ressentaient moins leur situation minoritaire parce qu'ils disposaient d'un lieu naturel de fraternité. Celui-ci était aussi fréquenté par d'autres participants, souvent sans forte attache religieuse, auxquels plaisait l'atmosphère de la chapelle.

Les prêtres présents s'étaient réunis pour rédiger une note à l'attention des catholiques, pour éclaircir certains points du vocabulaire employé par nos frères protestants. Tout cela se faisait avec l'accord de Buchman car celui-ci tenait à rencontrer et écouter chacun de ces prêtres.

Je retrouve dans mes notes quotidiennes d'un matin d'octobre : "Grande humilité de Buchman. Quel geste hier. Debout à sept heures pour venir à la chapelle. Il est entré et a prié. L'assistance s'est retournée et l'a vu. Nous avons prié ensemble."

Parmi ces prêtres se trouva le cardinal Achille Liénart, évêque de Lille, qui apparut sans bruit en simple soutane noire. Un étonnant dialogue social s'était ouvert dans son diocèse entre les grands industriels et les syndicalistes qui étaient passés par Caux. Les signes avant-coureurs d'une nouvelle justice sociale commençaient à se dessiner. Il devenait de sa responsabilité d'accompagner une évolution qu'il avait donc besoin de comprendre. Son vicaire général, Mgr. André Chavanat, devint le plus fidèle des pasteurs de cette communauté toujours changeante que réunissait la chapelle de Caux.

Le 24 août 1947, le célèbre conférencier de Notre-Dame, Mgr. Georges Chevrot, saisit l'occasion d'une grande réunion pour ajouter à la fin de son intervention quelques mots à l'attention de nos frères protestants français. On célébrait ce jour-là saint Barthélemy. "Je tiens à vous assurer qu'en cet anniversaire de vos martyrs, notre peine n'est pas moindre que la vôtre, mais elle s'aggrave d'une profonde humiliation. Frères protestants de France, en ce lieu de Caux, où nous travaillons ensemble à construire un monde nouveau, croyez aux regrets de vos frères catholiques."^d

Ces paroles, émanant du cœur, tournèrent à l'aigre.

d. *Journal de Genève*, 26 août 1947.

Un mois plus tard Mgr. Charrière, à la fin d'un article dans lequel il exprimait clairement sa position de sympathie à l'égard du Réarmement moral, ajoutait :

“Au sujet des fautes non du christianisme mais des chrétiens, non de l'Eglise mais de ses membres, il est clair que la nécessité que les chrétiens ont de s'humilier ne doit pas faire oublier la sainteté de l'Eglise. L'Eglise en tant que telle n'a pas à se repentir de fautes qu'elle n'a pas assumées. Quand les catholiques déplorent des déloyautés et des crimes dont d'autres catholiques se sont rendus coupables, notamment en politique, il leur est demandé de faire sentir expressément que ces déloyautés et ces crimes n'ont d'autres origines qu'un manque de fidélité à la sainteté de leur Eglise dont ils savent qu'elle est l'Epouse du Christ et qui n'est autre que la sainteté de l'Eglise.”

Ce paragraphe, dans un style tout à fait étranger à celui simple de Mgr. Charrière apparut à nos yeux comme une remontrance écrite de Rome. En tous les cas, il fut malheureusement perçu par nos frères réformés comme un désaveu des paroles de Mgr. Chevrot.

Les catholiques qui se trouvaient à Caux espérèrent qu'il ne s'agissait que d'un brusque coup de vent qui avait soulevé une vague passagère dont il n'y avait pas lieu de s'alarmer.

Mais la sérénité du ciel semblait moins assurée.

e. *Semaine catholique de Suisse romande*, 25 septembre 1947, sous le titre: *A propos du Réarmement moral et de la paix religieuse*.

CHAPITRE 3

Saint-Office

Le 3 mai 1951, je me retrouve à Milan participant à un grand dîner réunissant l'élite locale.

Deux sœurs, appartenant à la grande aristocratie italienne, étaient arrivées à Caux l'automne précédent. Le bruit les avait atteintes que des gens de toute l'Europe y jetaient les bases d'une nouvelle relation entre les peuples. Quelques semaines auparavant, la presse italienne avait rendu compte de la visite à Caux de quatre députés appartenant respectivement à quatre formations politiques différentes – libérale, démocrate-chrétienne, socialiste-Saragat et socialiste-Nenni. Tous les journaux avaient publié une photo où on les voyait y faisant ensemble la vaisselle. Ce n'est pas tant cette collaboration entre partis opposés qui avait assuré le succès de cette photo, mais probablement le fait que des maris italiens aient pu être photographiés faisant la vaisselle!

Je ne sais si l'attention de ces dames avait été retenue par ce fait, en tout cas, elles avaient apporté des tabliers dans leurs valises pour pouvoir elles aussi participer à la vie commune d'un rassemblement où disparaissaient les différences entre classes sociales.

Rentrées à Milan, elles voulurent faire connaître à la ville quelques unes des personnes qu'elles avaient rencontrées à Caux. Descendantes des Visconti, elles connaissaient les milanais qui “comptaient” dans la ville. Un grand dîner organisé à l'hôtel *Principe e Savoia* réunissait toute une société distinguée avec Buchman et quelques-uns des participants des rencontres de Caux. On avait tenu à me compter de ce nombre, malgré le peu d'expérience de mes vingt-six ans, parce que je bredouillais un

peu l'italien. En fait, je pouvais tout au plus faire illusion pendant une minute quand on me présentait.

De telles occasions visaient, dans l'esprit de Buchman, de permettre à des hommes qui se souciaient des problèmes contemporains en Europe de se connaître et de commencer à échanger leurs réflexions.

Le dîner se faisait par petits cercles. Je fus alors poussé à une table où un monsieur et moi nous trouvâmes en présence de cinq dames. Elles parlaient toutes à la fois, et chacune tenait à me dire combien la vie à Caux devait être intéressante. Mon italien ne me servit que pour passer la salade et servir les boissons. Au moins je leur avais fait plaisir en hochant de la tête sans bien les comprendre.

Cette irruption de ce pasteur américain dans la grande société milanaise indisposa le cardinal Ildefonso Schuster, archevêque de Milan. Quelques jours plus tard il diffusa une sévère mise en garde par l'organe diocésain^a. Il fallut se retirer afin de respecter l'autorité du cardinal, laissant dans la ville une petite antenne, composée d'étrangers non-catholiques. Milan était entouré d'une banlieue communiste pour laquelle l'oukase du cardinal était apparu plutôt comme un signe en faveur de Caux. Donc, dans une grande discrétion se développa une action dans des milieux que ne fréquentait guère le clergé. Pour moi, il me faudra attendre quatre ans avant de pouvoir renouer mes liens avec Milan, cette fois sous la tolérante protection du successeur de Schuster.

Ce coup de tonnerre dans le ciel milanais laissait présager que des nuages noirs s'accumulaient à Rome. Mes notes, de quelques jours plus tard, trahissent mon inquiétude : "Prier pour le Saint-Office et pour la hiérarchie. Il faudra que j'aille à Rome et comprenne Pie XII."

Le Saint-Office étant devenu, suite au concile Vatican II, la Congrégation pour la Doctrine de la foi, le lecteur d'aujourd'hui se représente mal ce qu'il était alors dans l'imaginaire des

a. Mise en garde reprise dans *L'Italia*, 17-18 juin 1952, Milan; citée au chapitre 4, p.35.

catholiques de cette époque. De par son origine en 1542 sous le nom de *Suprême, Sainte et Romaine Inquisition*, il portait encore une réputation, en partie justifiée, de mystère, de dénonciations, de condamnations, dont certaines avaient paru inopportunes avec le passage des années. On se méfiait de lui, surtout dans les milieux intellectuels.

L'institution séculaire avait été mise en place pour démasquer les juifs et les moranes (musulmans) qui, expulsés d'Espagne à la fin du XVe siècle par les rois catholiques, se cramponnaient à leurs biens en affichant une pratique chrétienne de surface. La réforme protestante étant survenue ensuite, le Saint-Office avait étendu son activité à l'établissement d'un cordon sanitaire entre l'Eglise et les protestantismes.

Le cardinal Alfredo Ottaviani régnait en préfet sur ce dicastère entouré d'un secret institutionnel.

Naïvement, les catholiques engagés aux côtés de Buchman avaient eu l'illusion qu'ils pourraient bénéficier de sa part non pas d'une approbation, mais au moins d'une complicité silencieuse, s'ils savaient montrer qu'ils étaient assez mûrs pour se comporter en responsables aux côtés de non-catholiques. Dans son instruction *Ecclesia Catholica*, le Saint-Office avait autorisé expressément "les réunions mixtes de catholiques et de non-catholiques dans lesquelles il n'est pas question des matières de foi ou de morale, mais où l'on discute de la manière dont, en unissant ses efforts, on défendra les principes du droit naturel et de la religion chrétienne contre les ennemis de Dieu; de même, pour les réunions où l'on traite du rétablissement de l'ordre social et d'autres questions du même genre." Un journal catholique suisse avait attiré notre attention sur ce texte au cours d'un article bienveillant consacré à Caux^b.

b. *Ostschweiz*, journal catholique, St-Gall, 10 mars 1950 (faisant référence à la deuxième instruction du Saint-Office sur l'œcuménisme datée du 28 fév. 1950, corrigeant celle antérieure datée du 5 juin 1948). La traduction française que nous en donnons est extraite de *Unité chrétienne et Tolérance religieuse*, Editions du Temps présent, Paris 1950, documents en fin de cet ouvrage.

Nous avons donc bonne conscience de respecter les intentions du Saint-Office. Mais nous découvrions que la Rome de Pie XII n'aimait pas beaucoup tout ce qui aurait pu rendre moins étanches les séparations entre confessions chrétiennes. En parlant trente ans plus tard avec des personnes qui avaient alors participé aux premières initiatives œcuméniques incluant des catholiques, nous avons découvert qu'elles avaient eu à faire avec les mêmes prélats que nous, chargés de modérer leur zèle.

Frère Roger de Taizé, les responsables du dialogue des Dombes, les promoteurs de la semaine de l'unité, les promoteurs de pèlerinages œcuméniques à Rome se heurtèrent aux mêmes obstacles que nous et ne purent poursuivre, comme nous-mêmes, que parce qu'ils trouvèrent, souvent en dehors de Rome, des prélats visionnaires qui eurent le courage de les soutenir. La présence non officielle, presque incognito, du père Boyer, dans la ville d'Amsterdam lors de la création du Conseil œcuménique des Eglises en 1948 avait clairement montré que l'on était peu disposé à s'avancer dans cette direction.

Mais notre cas allait dramatiquement s'aggraver. En mélangeant le vrai et le faux, un document dévastateur, conçu par la malveillance à notre insu, présentait ceux qui se réclamaient de Buchman comme une pseudo secte entourée de secrets. Ce texte parvint au Saint-Office et, pris au sérieux, amena cette auguste institution à prendre diverses mesures. Il entendait décourager les catholiques de s'intéresser à cet élan, de stopper l'afflux à Caux des prêtres car ceux-ci, par leurs opinions personnelles, savaient l'autorité du Saint-Office, et enfin d'amener graduellement les catholiques déjà engagés à réinvestir leurs énergies dans des activités de l'Eglise. Mais fidèle à ses propres usages, le Saint-Office ne révéla ouvertement aucune de ces mesures, laissant se créer autour de Caux une atmosphère de méfiance.^c

Naturellement, en écrivant cela je ne peux que livrer ce qui nous semblait se dégager des comportements nouveaux auxquels

c. Nous ne reproduirons l'essentiel de ces décisions qu'à la page 60, c'est à dire au moment où, dans notre récit, elles nous atteindront finalement.

nous allions nous heurter, car rien ne filtrait vers les laïques que nous étions.

Les prélats auprès desquels nous avons accès, Mgr. Pierre Veuillot de la secrétairerie d'Etat, Mgr. André Baron, recteur de St-Louis-des-Français, Mgr. Crovini, consultant au Saint-Office, cherchaient à nous convaincre que nous étions en danger d'*indifférentisme*, c'est à dire de confusion conduisant à considérer toute religion comme également valable, et de *synchrétisme*, mélange de croyances prises à des sources diverses.

Quand on relit aujourd'hui la multitude des documents publiés autour du globe par des évêques, des assemblées épiscopales, des circulaires secrètes, quand on se plonge dans la controverse publiée dans des journaux religieux, tout tourne pour l'essentiel autour de ces mots *indifférentisme* et *synchrétisme*. Ces erreurs, affirmait-on, entraîneraient inexorablement les catholiques à s'éloigner de leur foi.

A l'expérience de ces cinquante dernières années, on est contraint de constater que ces dangers étaient imaginaires dans le cas précis des catholiques engagés au sein du Réarmement moral.

En fait, notre présence dans ces équipes interconfessionnelles nous permettait de mesurer tout ce que nous avions en commun entre chrétiens, mais aussi de prendre conscience de ce qui faisait notre spécificité catholique. Ce danger nous paraissait être théorique car l'expérience montrait que cette fréquentation nous avait renforcés dans notre foi. Mais cette critique n'était pas en fait le fond du sujet : nous avons beau citer à nos interlocuteurs romains les exemples nombreux de personnes ayant retrouvé ou rejoint la foi catholique à la suite de leur présence à Caux, ils ne s'y intéressaient pas, car ils semblaient vouloir nous inviter à quitter le Réarmement moral sans vouloir dévoiler ce qui dominait leur pensée.

Quel était ce document qui avait fixé la ligne du cardinal Ottaviani ? Le rapport secret, archivé au Saint-Office, laissait entendre que l'organisation du Réarmement moral avait la structure d'une secte secrète. Nous mêmes sept ans avant de

soupçonner les accusations contenues dans ce rapport, du moins tel que cela ressort du long document, publié au moment où Pie XII s'éteignait, dans la revue jésuite *Civiltà Cattolica*, signé de Prudenzio Damboriena, jésuite yougoslave.^d

Quels auteurs firent ce rapport ? Seuls l'apprendront ceux qui auront accès aux archives du Saint-Office.

En se servant du vocabulaire interne utilisé dans les équipes opérant à Caux, le document listait sept grades d'initiations de l'entourage de Buchman^e. L'auteur connaissait bien le fonctionnement interne de Caux et avait su rédiger un document qui pouvait avoir un accent de vérité. Cette méchante calomnie visait à discréditer totalement Buchman.

Les sept cercles concentriques étaient les suivants :

1. Au centre, naturellement, Buchman,
2. quatorze membres d'un "policy team", regroupant les collaborateurs les plus intimes de Buchman, destinés à le remplacer en son absence ou après sa mort,
3. soixante-douze membres d'un "central team", loyalement dédiés à la cause, parfois avec femme et enfants,
4. environ un millier de membres permanents,
5. des amis, engagés dans leurs professions mais promouvant les intérêts du Réarmement moral,
6. les supporters, dont on utilise le prestige et l'influence, recrutés surtout parmi les personnes de haute position politique,
7. enfin, les contacts qui pourront servir à sonder le terrain et à explorer les possibilités d'infiltration dans une région déterminée.

Comment cette structure, fruit de l'imagination d'un observateur superficiel, fut-elle considérée avec sérieux au Saint-Office ? Cela

d. Ce document occupera 67 pages de *Civiltà Cattolica* sur cinq numéros de l'année 1958: 14 pages le 14 juin, 15 le 12 juillet, 13 le 13 septembre, 13 le 25 octobre et enfin 12 le 13 décembre. La partie résumée ici figure aux pages 152-3 du numéro du 12 juillet.

e. En note de bas de page de *Civiltà Cattolica*, le père Damboriena attribue l'origine de cette information à un certain « E. Vogt »

demeure un déconcertant mystère. L'ivraie avait été mêlée au bon grain. La malveillance avait conçu cette torpille.

Comme je l'ai dit, nous ne savions rien de tout cela. Nous imaginions que la réserve de cette vieille institution venait essentiellement des diverses mises en garde faites par des évêques en Angleterre, aux Etats-Unis et dans d'autres pays à l'égard du mouvement de réveil de Frank Buchman avant ou immédiatement après la guerre. Elle semblait ne pas avoir saisi l'ouverture nouvelle qu'avait apportée le lancement du programme de Réarmement moral. Certaines des critiques qui semblaient émaner de cette institution ne faisaient que reprendre les reproches qui étaient adressés avant 1938 aux initiatives de réveil spirituel de Buchman. Là où il y avait une main tendue, elle ne voyait que l'ombre protestante américaine essayant de pénétrer les milieux catholiques.

Quand Buchman avait organisé en juin 1948 une grande rencontre internationale à Los Angeles, Mgr. Mac Gucken, évêque auxiliaire, qui avait demandé des éclaircissements sur le but poursuivi, avait été rassuré après qu'un document bien étudié, approuvé par Buchman, lui avait été remis^f. Nous avons donc foi qu'avec le temps tout cela rentrerait dans l'ordre.

Nous le sentions d'autant plus que, malgré la position réservée du Saint-Office, certains d'entre nous continuions à être chaleureusement accueillis à Rome dans d'autres services du Vatican.

Je me souviens allant avec un ami rendre une visite à la Secrétairerie d'Etat où l'on nous avait annoncés. Celle-ci était alors dirigée par deux substituts au secrétaire d'Etat : Mgr. Montini et Mgr. Tardini. On nous avait recommandé de nous y rendre avec discrétion. Nous enfilions cette grande galerie vitrée conduisant au second étage des palais pontificaux, rasant ces murs historiques, couverts de cartes peintes à fresque de toutes les parties du monde, nous faisant aussi petits que possible pour atteindre le bureau de Mgr. Gianbattista Montini.

f. *Rapport sur le Mouvement du Réarmement moral, adressé à l'Autorité ecclésiastique catholique romaine de Los Angeles*, texte français publié dans la revue *Unitas*, de décembre 1948, Desclée de Brouwer, Paris.

Nous savions que celui-ci avait été intéressé de savoir que des communistes allemands, venus à Caux en 1949, avaient été à ce point affectés que le parti les avait exclus^g. L'expérience que semblait avoir le Réarmement moral pour atteindre des personnes au sein du communisme l'avait frappé.

Nous venions lui rapporter la dimension que prenait en France le dialogue social à l'initiative d'un syndicaliste, Maurice Mercier qui avait été, pendant l'occupation allemande, chargé avec Waldeck Rochet, futur secrétaire général du Parti communiste français, de la réorganisation de leurs réseaux dans la clandestinité. Mercier, après avoir réorganisé la C.G.T. (*Confédération Générale du Travail*), avait quitté le parti, contribué à créer le syndicat indépendant Force Ouvrière et avait trouvé à Caux des patrons avec lesquels avait pu se nouer un authentique dialogue social. Tout cela intéressait Mgr Montini et j'aurai en 1955, comme on le verra plus tard, l'occasion de comprendre pourquoi.

Ce genre de contact restaurait notre confiance dans l'avenir. Un après-midi, après une matinée où j'avais eu des entretiens décourageants à Saint-Louis-des-Français, je me suis dirigé vers la basilique Saint-Pierre. A genoux sur le marbre, les coudes appuyés sur la balustrade isolant l'escalier descendant à l'autel de la confession, j'avais prié pour rétablir ma confiance. En me relevant je vis, tout autour de la coupole en gigantesques lettres de mosaïque, les paroles du Christ à Pierre : *Tu es Petrus et sub hanc petram aedificabo ecclesiam meam*.

Cette phrase me frappa de plein fouet. N'était-elle pas adressée, par delà Pierre, à tout chrétien, et donc à moi ?

Ma foi pouvait être inébranlable comme le roc si je lui restais fidèle. Je savais que je n'abandonnerais pas.

Les eaux sur lesquelles nous avançons semblaient bien agitées. Il nous fallait faire confiance que notre frêle esquif n'irait pas s'échouer comme on nous le prédisait.

g. Il s'agissait de Max Bladeck, Paul Kurowski et Willi Benedens. Pour leur exclusion, voir *Freies Volk*, organe du parti communiste de Rhénanie-Westphalie, 6 octobre 1949.

CHAPITRE 4

Léo Suenens

L'été 1952 sera marqué par une ample controverse dogmatique entre théologiens à propos de Caux. Nous n'allons pas tenter ici d'explorer ce qui s'exprimait alors dans de nombreux journaux catholiques, dans des dizaines de pages de revues et dans des ouvrages divers, publiés en de nombreuses langues et en maints pays. Les auteurs s'y plaçaient en divers points échelonnés entre deux positions extrêmes que je schématise :

- d'une part : Caux abrite un mouvement religieux dominé par la pensée protestante, donc il faut décourager tout catholique d'y participer ;
- d'autre part : Caux offre le terrain par excellence où, face à la crise consécutive à l'effondrement du national-socialisme et la montée en puissance du communisme, les chrétiens peuvent dessiner ensemble les contours d'une société plus évangélique et la présence de catholiques éclairés y est donc essentielle.

Citons deux documents brefs reflétant ces deux positions :

Le cardinal archevêque de Milan, Ildefonso Schuster, constatant que des Milanais ont fait peu de cas de sa mise en garde de l'année précédente, publie en 1952 un nouveau document tranchant^a : "Le mouvement est avant tout dangereux pour les catholiques parce que, Jésus-Christ ayant envoyé son Esprit-Saint sur l'Eglise pour qu'Il la conduise dans toute la vérité, ses adeptes vont au contraire chercher celle-ci à Caux où ils trouvent un piétisme subjectif et d'authentique marque protestante." Ceci est clair et sans appel.

a. *L'Italia* publie le 17 juin 1952 ce document daté de la Fête-Dieu.

L'autre position est extraite d'une longue étude intitulée *Le Réarmement moral et le Christianisme en Occident*, écrite par le professeur Karl Adam, dans la revue de théologie de l'université de Tübingen. Le quotidien catholique de Lucerne *Vaterland* en diffuse les points essentiels le 12 août 1952. Je le cite :

“Le message de Frank Buchman dans son essence est un message chrétien. On comprend donc que le catholique ne trouve pas à Caux de nouvelles vérités; mais secoué, il doit constater que le christianisme est compris et vécu plus profondément à Caux qu'en beaucoup de paroisses catholiques... C'est, pour finir, l'*idéologie*^b chrétienne qui donne au Réarmement moral sa puissance de pénétration et d'attraction. C'est donc l'*idéologie* chrétienne qui conquerra le matérialisme de l'Est... Si cette heure de décision doit produire une renaissance du christianisme dans l'Occident, alors il nous faut avant tout voir renaître le laïcisme dans l'Eglise. Le vieil idéal chrétien de “sacerdoce des laïques” doit briller d'un nouvel éclat et réchauffer les cœurs. Nous ne devrions plus, dans l'Eglise de Dieu, proclamer la supériorité des prêtres par rapport aux laïcs...”

On voit ainsi s'affronter à propos de Caux deux attitudes, déjà présentes au temps de Jésus comme nous le rapporte saint Jean dans son récit de la guérison de l'aveugle-né au chapitre 9. Je ne cite ici que quelques phrases de ce célèbre dialogue :

“– Comment tes yeux se sont-ils ouverts ?

“– Jésus a fait de la boue, m'en a frotté les yeux et m'a dit : Va te laver...”

b. Ce mot est en italique dans le texte, car l'auteur l'emploie dans le sens où il était alors utilisé à Caux. Buchman utilisa le mot *ideology* pour désigner l'ensemble des valeurs chrétiennes pouvant servir de base à l'élaboration d'une société de justice et de paix. L'imprécision inhérente à la langue anglaise pouvait peut-être justifier cette extension du terme. Sa traduction par le français *idéologie* transformait un ensemble de valeurs en un système d'idées. L'usage abusif qui se fit à Caux de ce terme en français conduisit à de regrettables ambiguïtés.

Puis, plus loin : “Tu es tout entier plongé dans le péché depuis ta naissance et tu nous fais la leçon !”

Dialogue entre celui qui a la foi et ceux qui ont des certitudes !

Pour nous, catholiques, qui depuis quatre ou cinq ans fréquentions les cercles de Caux, ce genre de dialogue d'aveugles allait devenir familier dans les mois et les années à venir ; dialogue entre l'aveuglement de notre enthousiasme et l'aveuglement de la certitude de certains de nos interlocuteurs.

Nous ressentions également un malaise qui venait d'une impression d'être entourés de non-dits. Des personnes apparaissaient à Caux dont les mobiles ne nous semblaient pas clairs : venaient-elles pour nous aider ou pour nous détourner ?

Il fallait avancer à tâtons, se fiant à son appel, devant choisir en conscience lequel des bergers suivre quand les directions que ceux-ci indiquaient étaient différentes.

A mi-course sur la route en lacets qui va de Montreux à Caux se trouve le petit village de Glion. Un français, jeune homme prolongé, y soignait depuis des années une santé fragile. Pilier de la petite communauté catholique locale, il avait publié à ses frais un petit ouvrage où s'exprimait toute sa sympathie pour ce qui se passait à Caux. Mais l'année précédente, le bruit nous était parvenu qu'il avait fait aménager une chapelle dans son confortable chalet et qu'il y recevait des prélats catholiques qui préféraient ne pas se montrer dans la chapelle du village pour dire leur messe quotidienne. Qui étaient ces personnages ? N'étaient-ils là que pour observer l'incomparable vue sur le Léman et les Dents du Midi ?

Or, la surveillance aux entrées du bâtiment de Caux, si elle était discrète, était assez efficacement organisée. On craignait que des services de renseignement ne s'intéressent aux personnalités venant fréquenter la maison. On savait que pendant la guerre un des principaux agents soviétiques, installé dans le village, avait réussi à déjouer toutes les recherches qui avaient été faites pour localiser d'où partaient vers Moscou les émissions cryptées transmettant les informations. Cette connaissance des lieux pouvant être mise à profit, il convenait de se tenir sur ses gardes.

Il n'était donc pas facile d'entrer incognito dans ce lieu pourtant si ouvert.

Un après-midi de 1951, pénétrant dans le bâtiment par la porte de service, je vois se glisser devant moi un ecclésiastique. Je le rattrape et lui demande ce qu'il désire. Je me présente, il le fait aussi "Abbé Jansens". Je suspecte que ce titre d'abbé ne correspond pas à la position de mon interlocuteur et qu'il serait imprudent de ma part de laisser ce soi-disant abbé s'enfermer avec moi dans une fausse identité. Je ne lui cache donc pas que je remets en question son titre. Finalement, il m'avoue m'avoir donné le nom de sa mère. "Je suis en fait l'évêque auxiliaire de Malines, Mgr. Léo Suenens".

Il valait mieux commencer notre conversation dans la clarté. Je lui pardonnai bien sûr son petit écart par rapport à la vérité. Je le fais d'autant plus aujourd'hui que j'appris des années plus tard – je le raconterai plus loin – que j'avais à faire à un homme qui n'était pas libre, mais en mission secrète.

Je l'accueillis bien volontiers, lui présentant les gens à la ronde. Pendant quelques jours il vint participer aux activités de Caux tout en bénéficiant de l'hospitalité du chalet de Glion. Il rencontra beaucoup de gens, s'offrit à être un intermédiaire entre Rome et Caux pour aplanir les difficultés éventuelles, donna à beaucoup de gens confiance qu'il pourrait tout arranger.

Dans les mois qui suivirent, il entretenait de nombreux contacts avec divers responsables de Caux, notamment avec Philippe Mottu, qui faisait partie de l'équipe des fondateurs de Caux.

C'est avec ce dernier que se fixa le 11 mars 1952 à Malines le principe d'une rencontre entre Mgr. Suenens et une demi-douzaine de responsables du Réarmement moral, rencontre qui se déroulerait à Lausanne après le printemps au moment où s'ouvriraient à Caux les sessions d'été.

Buchman accepta cette idée avec une certaine appréhension, d'autant plus que le prélat belge demandait à ce qu'aucun catholique ne fût parmi les personnes déléguées. Aucune discussion préliminaire n'avait permis de préparer cet échange au caractère ultrasecret qui eut lieu les premiers jours d'août

1952 au domicile du beau-père de Philippe Mottu à Lausanne.

La première surprise des délégués fut de trouver aux côtés de Mgr. Suenens, Mlle Veronica O'Brien, irlandaise, fondatrice de la Légion de Marie. Elle a été depuis fort connue, surtout pour avoir été la conseillère privée du ménage Baudouin-Fabiola, roi et reine des Belges. Cette présence non annoncée contribua à rendre le dialogue difficile dès le départ car Mlle O'Brien n'apparaissait pas jouer aux côtés de Mgr. Suenens un rôle subalterne mais se trouver presque sur un pied d'égalité. Les six délégués non-catholiques froncèrent les sourcils. La cuisinière de la famille Mottu, Trudi Trüssel, en fut profondément scandalisée, malgré les efforts que je fis après pour la rassurer. D'autre part, cette Irlandaise n'était pas la mieux préparée à faciliter le dialogue avec un tel groupe. Sur sa suggestion, il fallut procéder à une cérémonie d'exorcisme des lieux, la discussion ne s'orientant pas comme elle l'eût souhaité. Les six délégués assistèrent stupéfaits à ces rites auxquels ils ne comprenaient rien. Le soupçon de société secrète camouflée, donc diabolique, expliquait-il cet étrange comportement ? Le secret dont cette rencontre avait été entourée amenait les plus fâcheux malentendus.

Pour ma part, je guettais chaque jour de Caux le retour de ces émissaires au terme de leurs journées d'échange, et je fus consterné de l'étrange tournure que prenaient ces pourparlers. Je fus plus déconcerté encore d'apprendre que leurs deux interlocuteurs voulaient leur prouver que toutes leurs croyances étaient protestantes. Il eut été étonnant qu'elles ne le soient pas. Vingt-quatre heures d'exposés magistraux n'allaient pas davantage ébranler les six délégués, malgré leur bonne volonté, que ne l'avaient fait les quatre cents ans de controverses échangées entre catholiques et protestants depuis le Concile de Trente. On voulait les enfermer dans un syllogisme dont la prémisse était : "Puisque vos croyances sont protestantes, vous ne pouvez être habilités à conduire des catholiques". Toute l'argumentation tournait autour de cette question : "Reconnaissez-vous que vous êtes un mouvement religieux ?" Ce point fut fermement refusé.

Mgr. Suenens menaça que, si ce point n'était pas accepté, le

Réarmement moral serait immédiatement interdit à tous les catholiques en Belgique et très rapidement après par Rome. Après trois jours fort pénibles, la conférence se conclut sur un fiasco retentissant, dont Mgr. Suenens eut de la peine à se remettre. L'incident provoqua une brouille grave entre Buchman et Mottu.^c

Quelques jours plus tard les menaces étaient mises à exécution. Le cardinal J. E. van Roey, archevêque de Malines, condamnait solennellement le Réarmement moral et interdisait à tout catholique de s'en approcher "en raison des dangers que celui-ci recèle pour l'intégrité de la foi catholique".

La consternation était à son comble dans nos rangs catholiques. Au début de 1953, allait paraître l'ouvrage de Mgr. Suenens *Que faut-il penser du Réarmement moral*^d. La presse mondiale s'empara de cette nouvelle et tous les journaux laissèrent entendre que les ponts étaient définitivement rompus entre Rome et Caux.

La lecture de cet ouvrage de cent cinquante pages révèle le non-dit qui planait sur ces discussions. Si le reproche selon lequel Caux cacherait une société secrète n'y est pas mentionné, il s'y trouve cependant évoqué ainsi : "Les ordres paraissent se transmettre par cercles concentriques, et selon les lois non révélées de quelque hiérarchie invisible et graduée." Mgr. Suenens n'ayant pu lui-même constater cette hiérarchie secrète se borne à y faire allusion.

La première partie de l'ouvrage montre bien que le prélat a été impressionné par l'efficacité pratique du Réarmement moral. Le prélat belge a donc conçu un plan qui s'inspirait de ce qui s'était passé avec le scoutisme. Les dirigeants de celui-ci avaient alors reconnu que s'ils voulaient que ce mouvement se développe dans les milieux catholiques, il fallait accepter l'existence d'un scoutisme catholique.

c. Cf. Philippe Mottu, *Pile et Face, Regard sur ma vie*, chap. 21.

d. Mgr. Léon Joseph Suenens, *Que faut-il penser du Réarmement moral*, préface de S.E. le Cardinal van Roey, archevêque de Malines, les Editions Universitaires, Paris, Bruxelles, 1953.

Mgr. Suenens, qui avait une grande admiration pour la Légion de Marie sur la spiritualité de laquelle il avait écrit un ouvrage, imaginait que le catholicisme pourrait en cherchant dans cette direction créer un "Réarmement moral catholique". Il avait demandé aux responsables de Caux qui, après la décision du cardinal Schuster, s'étaient maintenus à Milan, d'inviter Veronica O'Brien à faire un séjour dans l'appartement qui leur servait de base, via Novegno. Je l'y avais croisée un jour où je passais par Milan.

Le seul fait que Mgr. Suenens ait pensé en ces termes montre combien le prélat – était-ce même lui ou son mandant ? – avait mal compris l'objectif de Buchman. Pour lui, ce dernier poursuivait un réveil des âmes, ce qui avait été, il est vrai, son objectif quinze ans plus tôt. Mais depuis, l'ampleur de la crise mondiale était devenue sa première préoccupation. Le prélat belge avait confondu le moyen qu'utilisait Buchman – la conversion personnelle de chacun au sein de sa foi propre – avec l'objectif qu'il poursuivait. Il ne s'agissait pas de produire un réveil chez des catholiques – même si cela se produisait parfois – mais de donner à ceux-ci l'occasion d'apporter leur riche héritage dans cet autre combat, où il semblait que le Saint-Siège était lui-même fermement engagé.

Trop occupé depuis quatre cents ans à surveiller l'étanchéité des frontières entre catholiques et protestants, le Saint-Office paraissait lui-même ne pas voir ce grand dessin, alors qu'il assistait, impuissant, à la dispersion de ses fidèles par les partis communistes européens, tout comme il avait vu la grande masse des catholiques allemands se laisser berné par le nazisme.

Mais les hommes qui le composaient étaient sans doute plus théologiens qu'hommes d'action, ils sont pardonnables. Ceux qui se levèrent pour nous défendre étaient les deux.

La revue française *L'Actualité religieuse dans le Monde* publia le 1er octobre 1953 sur huit pages de trois colonnes une étude assez vaste sur le Réarmement moral. Frank Buchman, aux côtés d'un homme politique européen, occupe toute la couverture. Citons quelques mots de la conclusion :

“Les hésitations de la hiérarchie devant le Réarmement moral, la diversité d’attitude des évêques : mise en garde de certains, silence des autres, sympathies de quelques uns, s’expliquent par l’imprécision même du contenu doctrinal de ce mouvement... Il est évident que ce mouvement est en évolution constante. Si certains de ses membres y voient une super-Eglise, d’autres parmi les responsables et les permanents n’y voient qu’une simple méthode. Pour eux le mouvement ne saurait faire concurrence à quoi que ce soit : il est complémentaire. Cette position est celle, en particulier, des catholiques qui y militent... Le fait est qu’il n’y a pas d’exemple de catholiques qui aient perdu la foi ou quitté l’Eglise à cause du mouvement. Il y a au contraire des exemples de croyants qui ont retrouvé là une ardeur nouvelle.”

Mais l’enjeu n’est pas à ce niveau. Des chrétiens engagés sont en train de redessiner une nouvelle carte de l’Europe tout autre que celle conçue par Staline. Ce dernier voulait entretenir les haines pour garder le contrôle, comme il l’a si habilement fait entre les communautés des Balkans et d’Asie centrale. Cette nouvelle carte est dessinée selon les valeurs chrétiennes que sont la réconciliation, le pardon, l’amour, la solidarité, la justice et la paix.

Ces chrétiens s’appellent Robert Schuman, Paul-Henri Spaak, Konrad Adenauer, Alcide de Gasperi, Don Sturzo, pour ne donner que quelques noms qui veulent encore dire quelque chose à nos contemporains en ce début de XXI^e siècle. Buchman aura eu de nombreux contacts avec tous ces hommes. Adenauer est venu à Caux en 1948, Spaak en 1949, Don Sturzo intitule son dernier ouvrage “Riarmo Morale” et voit dans le Réarmement moral “un feu descendu du ciel”. Schuman vient à Caux en septembre 1953, après avoir préfacé en 1950 pour les lecteurs français les écrits de Buchman, qu’il connaît depuis 1948. Buchman cherche ce qu’il peut faire pour soutenir leur dessein.

Ayant été moi-même le canal que Buchman utilisait pour beaucoup de ses contacts avec Schuman pendant dix ans, j’ai vu comment chaque nouvelle qui pouvait maintenir l’espérance et la flamme de ce grand croyant lui était communiquée.

Mgr. Suenens, ayant publié son livre, essaie de décourager Schuman de poursuivre ce contact en lui envoyant son ouvrage. Schuman lui répond avec beaucoup de déférence et de diplomatie. S’il y reconnaît qu’il a trouvé une certaine surchauffe spirituelle lors de sa visite à Caux, il ajoute :

“Je ne m’inquiète pas outre mesure des inconvénients que le Réarmement moral présente et que vous signalez. La coopération avec les non-catholiques présente toujours des risques. Ce qu’il faut tenter, c’est de trouver, en certains domaines, un dénominateur commun, mais non une commune moyenne.

“Je me sens donc en complet accord avec votre Excellence sur tout ce qui est essentiel. En homme pratique, je mets peut-être davantage l’accent sur l’utilité pratique de certaines initiatives, par exemple rapprochements entre les races et les peuples.”^e

Les années ayant passé après ces pénibles démêlés, je me suis réjouis de voir que ce prélat ait pu jouer un rôle si éminent dans le développement de Vatican II et dans l’essor charismatique au sein de l’Eglise catholique. Retenons ceci et oublions cela.

La tempête avait été forte mais la foudre semblait s’éloigner.

e. Cité par le cardinal Léo Suenens dans *Souvenirs et Espérances*, page 42, Fayard 1991.

CHAPITRE 5

Afrique

La confusion bourdonnante de ces prises de position, la voracité avec laquelle la presse s'emparait de toute nouvelle en exagérant les contradictions, le mutisme déconcertant du Saint-Office – rien n'avait encore été dit publiquement – tout nous renvoyait à notre conscience.

Les conseils que nous donnaient divers ecclésiastiques s'accumulaient et certains d'entre nous pensions que seule notre cohésion entre nous autour de Mgr. Charrière pouvait être notre sûreté. Je venais de lire un ouvrage *Vraies et fausses réformes dans l'Eglise*. J'en avais retiré une ligne de pensée claire : si je voulais aider l'Eglise, je ne pourrais le faire que dans l'obéissance. Obéissance à ma conscience d'abord, obéissance à l'Eglise ensuite.

Or, ma vie avait été marquée par un choix que j'avais fait seul, sur un lit d'hôpital en 1948, en face de Dieu : « Remets Lui ta vie et laisse Lui l'occasion de la remplir. » Pour concrétiser cette décision, j'avais renoncé à poursuivre mes démarches en vue d'une situation prometteuse que l'on m'avait offerte et m'étais engagé comme ouvrier dans une entreprise.

Naturellement, les circonstances n'avaient pas manqué où j'avais voulu reprendre ma vie en mains, mais je revenais toujours à ce choix fondamental. Ma présence au sein des équipes du Réarmement moral m'avait semblé s'y inscrire.

Des prêtres m'invitaient à envisager une vocation sacerdotale. Je ne sentais pas que tel était mon appel. J'avais besoin d'oublier le choix des autres, j'avais besoin de savoir, face à ma conscience, si ma vie, si difficile fût-elle face à l'incompréhension de certains, était appelée à se dérouler, provisoirement ou durablement, dans l'engagement où elle se trouvait alors.

On me proposa à ce moment-là de rejoindre une équipe qui allait parcourir plusieurs pays d'Afrique pendant neuf mois, de décembre 1953 à août 1954.

J'avais maintenant vingt-huit ans. Je serai le seul catholique au sein d'une soixantaine de compagnes et compagnons de tous âges. J'acceptai. J'allais pouvoir, au cours de cette longue retraite, loin des *pour* et des *contre*, répondre par moi-même à deux questions :

- Ai-je une contribution personnelle spécifique à apporter à un tel groupe ?
- Pouvais-je vivre pleinement de la vie de l'Eglise dans ces conditions ?

Cette deuxième question me semblait importante car trop de membres du clergé voulaient nous confiner dans des atmosphères de serres chaudes au lieu de faire confiance que nous pouvions être des témoins dans des milieux étrangers à notre foi. Etions-nous des chrétiens qui devaient se serrer les uns contre les autres et constituer le dernier carré face à la montée du matérialisme, ou étions-nous chargés d'annoncer *la bonne nouvelle* jusqu'aux extrémités de la terre ?

Cette visite en Afrique allait me marquer profondément. J'allais y découvrir la dimension de l'Eglise. J'allais y découvrir le besoin d'amour et de lumière de milliers d'hommes.

L'Afrique dans laquelle je débarquai à Lusaka au début décembre 1953 semblait alors à des siècles en arrière de celle d'aujourd'hui. Le colonialisme y régnait encore en maître. Le Dr Daniel Malan venait de prendre le pouvoir en Afrique du Sud pour y appliquer sa politique d'apartheid.

Le lendemain de mon arrivée dans ce qui est aujourd'hui la capitale de la Zambie, j'éprouvai le besoin de me dégourdir les jambes après le déjeuner et je m'enfonçai à la limite de la ville sur une étroite sente de brousse tracée par le piétinement des déplacements. D'un tournant, émergea une jeune fille nubile totalement nue portant, fièrement en équilibre sur sa tête, une machine à coudre ! Elle passa à côté de moi le plus naturellement du monde. La machine produirait un jour le vêtement, mais nous n'en étions pas là encore !

Quelques semaines plus tard, je dus par suite d'un incident mécanique passer la nuit dans une petite auberge en plein Transvaal. Un paysan boer, qui avait mené sa vache au taureau, nous rejoignit pour le dîner à la table commune. Ce brave homme qui n'avait comme horizon que la platitude de ses champs nous posa une question métaphysique qui le préoccupait : "Est-on certain que les Noirs aient une âme ?" La question elle-même me parut monstrueuse !

Vraiment ce continent vivait en encorbellement sur son avenir. Que pouvions-nous lui apporter ? Notre équipe se composait de quelques responsables chevronnés formés par Buchman, de journalistes capables de prendre contact avec la presse locale, d'acteurs qui présentaient un spectacle théâtral – peut-être peu adapté à la mentalité mais qui posait du moins une base de réflexion et de dialogue – et enfin une équipe chargée de la logistique (ce mot n'existait pas alors) de l'opération. J'y jouais souvent le rôle de modeste bagagiste.

Je ne vais pas m'allonger sur cette tournée qui nous conduisit d'Egypte – où nous ne fîmes que quarante-huit heures d'escale, mais assez pour rencontrer le général Mohamed Néguib, prédécesseur de Gamal Abdel Nasser – en Zambie (alors Rhodésie du Nord), au Zimbabwe (alors Rhodésie du Sud), puis en Afrique du Sud (Le Cap, Durban, Johannesburg, Pretoria), puis dans de nombreuses villes du Nigeria, puis enfin dans diverses villes du Ghana (alors Côte de l'Or), pays qui, le premier en Afrique, venait d'obtenir son autonomie interne. Ce périple se termina pour moi par le Liberia, Dakar et la province sahraoui du Maroc (alors Rio de Oro espagnol).

La caricature de ce colonialisme finissant m'apparut à Villa-Cisneros, escale fréquentée par les héroïques pilotes de l'aéropostale qui reliait Paris à Buenos Aires et Rio de Janeiro dans les années 1930. Notre petit avion d'une quinzaine de places s'était posé sur le sable entre deux rangées de bidons jalonnant l'atterrissage. Il fallut deux heures à des hommes qui se relayaient sur une pompe à bras pour faire le plein de nos réservoirs. J'en profitai pour découvrir cette capitale coloniale du Rio de Oro.

Elle consistait en une vaste étendue de sable, de la dimension d'un triple terrain de football, délimitée par une dizaine de maisons semblables sur lesquelles on pouvait lire en espagnol : "Direction du Commerce, de la Santé, de l'Education, etc." Au centre, du côté opposé à la mer, une construction plus haute, une sorte de grande chapelle. J'échangeai quelques paroles en italien avec un ecclésiastique qui lisait son bréviaire devant la porte : il était Monseigneur le vicaire apostolique devant sa "cathédrale", où il réunissait le dimanche l'équipe de fonctionnaires chargés de faire régner l'ordre espagnol sur ces tribus nomades musulmanes.

J'arrivais de Dakar où nous avions logé dans l'un de ces nombreux bâtiments avec ascenseurs qui constituaient le centre administratif où travaillaient des milliers de fonctionnaires au service de l'ordre français.

J'étais parti d'Accra. Je m'y trouvais quand Kwame Nkrumah organisa une étrange cérémonie au cours de laquelle le nouveau drapeau que le Ghana venait de se donner avait été "baptisé" dans le sang d'une chèvre. L'ordre anglais venait d'y mourir.

Que de contrastes !

C'est à cette Afrique en pleine mutation que nous voulions nous adresser. Le spectacle que nous présentions amorçait les échanges. Celui-ci fini, des grappes humaines se serraient autour de chacun de nous parce que nous apparaissions comme des Blancs avec lesquels on pouvait parler. Les contradictions entre le modernisme européen et leurs traditions les laissaient perplexes. Ils voulaient faire des études mais ne savaient pas à quoi ces études allaient servir. Ils enviaient les Blancs mais étaient choqués par le comportement de certains.

Un jeune m'avouait avoir été prié à déjeuner par un haut fonctionnaire qui l'avait ensuite utilisé pour les besoins de son homosexualité. "Était-ce normal en Europe ?", me demandait-il. Il avait accepté de l'argent et d'autres lui en avaient offert pour le même service. Il se rendait compte qu'il était en train de se détruire. Comment retrouver sa liberté, sa dignité ?

Je ne tardais pas à découvrir dans quels conflits familiaux certains vivaient entre le père et les oncles, dans le système familial complexe qui était le leur. Certains ne savaient plus

comment se sortir des mensonges accumulés. Que de moments d'intense fraternité j'ai eus lors de ces contacts, où les différences de cultures et de traditions étaient tout à coup effacées.

L'un d'entre eux, Adolphus, m'a retrouvé quelque quinze ans plus tard lors d'une visite qu'il fit à Caux. Il était devenu le chef de sa tribu en succédant à un membre de sa famille. Il s'était donné comme tâche d'être un chef juste, attentif aux besoins des siens. Son point de départ avait été les conversations que nous avions eues ensemble et il tenait à me le dire et à m'en remercier. Adolphus mourut hélas jeune, du sida probablement.

Ils étaient ainsi fort nombreux à nous donner avec générosité leur confiance et nous nous devons de ne pas les décevoir. Il fallait être vrai parce qu'ils avaient soif de vérité. Il fallait leur parler de la vraie liberté, celle que l'on acquiert par la maîtrise de soi-même, parce qu'ils avaient soif de liberté.

J'ai parfois bénéficié de leur hospitalité. J'ai logé à Accra au cœur d'un quartier populaire, premier blanc à y avoir jamais habité. Pour me raser, je pendais une glace sous le porche et utilisais l'eau d'une cuvette. Je me donnais ainsi chaque matin en spectacle, rassemblant tous les enfants du quartier. Du coup, tout le monde me saluait, comme une star !

Beaucoup de ces jeunes, quand nous étions dans des régions de mission catholique, rapportaient nos échanges aux missionnaires. Repéré comme nouveau venu dans leur église, je me trouvais invité à leur table et nous devenions naturellement des partenaires. Nous parlions de leur travail, des autres postes où ils avaient été, des difficultés avec les autorités coloniales. Combien j'ai apprécié pendant tous ces mois l'accueil fraternel de ces missionnaires. Souvent j'arrivais dans une ville avec une recommandation pour l'un d'eux, chargé de lui apporter le salut d'un ancien collègue.

J'avais, par discipline de soumission à l'autorité ecclésiastique, décidé d'aller me présenter, dans chaque diocèse ou province ecclésiastique, à celui qui en était le chef. Le conseiller dans lequel j'avais le plus confiance, le chanoine Chavanat de Lille, me l'avait recommandé. J'ai découvert ainsi cet immense réseau mondial qu'est l'Eglise catholique. Je fus de partout accueilli paternellement,

écouté, et trouvai auprès d'eux le soutien spirituel dont j'avais besoin. Parfois c'est à eux-mêmes que je me confiais parce qu'ils étaient ceux qui sur place me comprendraient le mieux. Archevêques ou évêques, ils étaient intrigués de voir ce Français, isolé mais engagé, qui venait vers eux.

Mgr. Denis E. Hurley, alors archevêque de Durban, fut pour moi un père particulièrement accueillant. Il m'invita à aller à la consécration du premier évêque noir d'Afrique du Sud chez les pères de Marianhill en février 1954. Je me fis paternellement réprimander par Mgr. Owen McCann, archevêque du Cap, pour lui avoir dit une contrevérité : je m'étais à tort recommandé de Mgr. Charrière. Il lui avait écrit et avait reçu réponse niant toute recommandation. Quelqu'un fut plus tard chargé de Fribourg de m'en faire remontrance. Mais Mgr. McCann ne me tint pas rigueur de mon écart car le bruit l'avait atteint du succès de la grande réunion multiraciale que notre équipe avait réussi à organiser dans l'auditorium de l'hôtel de ville du Cap. Ce fut la dernière fois pour longtemps que noirs, métis et blancs avaient pu s'asseoir côte à côte dans cette salle, où allait être imposé l'apartheid.

Parmi les responsables qui pilotaient notre visite, se trouvait Bremer Hofmeyr dont la famille avait fourni quelques-uns des grands serviteurs du pays. Il pouvait, par ses relations, vaincre les entraves que le gouvernement du Dr Malan aurait pu mettre à notre action.

J'eus, comme mes collègues, l'occasion de connaître certains des hommes qui étaient les pionniers d'un nouvel ordre des choses, qui ne finit par triompher que trente-six ans plus tard. Nous rencontrâmes le chef Albert Luthuli, alors en résidence surveillée dans sa maison au bord de l'Océan indien. Un de ses successeurs à la tête du *Congrès national Africain* (A.N.C.) sera Nelson Mandela. Nous rencontrâmes Manilal Gandhi, qui nous montra la vieille presse allemande avec laquelle son père, le Mahatma, avait commencé son combat en Afrique du Sud. Grâce au journal *Indian Opinion* qu'il continuait de publier, il était alors le chef de file de la communauté indienne. Je ne me doutais pas que ce premier contact avec la famille Gandhi se poursuivrait sur un demi-siècle.

J'eus la chance de me lier personnellement avec le Dr William Nkomo, qui avait, onze ans plus tôt, créé au sein de l' A.N.C. la Ligue de la Jeunesse. Il n'avait pas encore été contraint de quitter son domicile comme il le fut quand le régime d'apartheid classa en "zone blanche" la ville où il exerçait. Plus tard, en mettant à sa disposition mes capacités de tailleur, j'eus l'occasion de lui rendre l'humble service de réajuster pour lui un costume trop grand. Des années après cela, il me révéla à mon domicile à Paris la portée qu'avait eu mon geste à ses yeux. En Afrique du Sud, les noirs lavaient, réparaient, repassaient les vêtements des blancs mais jamais ceux-ci n'auraient même touché les vêtements des noirs. Sans le savoir, je m'étais abaissé au rang de serviteur. Cela me valut une amitié indéfectible jusqu'à sa mort.

Combien je me sentais privilégié d'être le témoin du combat de tels hommes. Combien mesquines me paraissaient les controverses byzantines que j'avais laissées en Europe. Cependant la façon dont certains évêques m'accueillaient me laissait parfois deviner que des informations peu favorables m'avaient précédé. Ce malaise semblait se dissiper quand leur revenaient les échos de ce que nous faisons.

A Onitsha, au Nigeria, l'archevêque Mgr. Herry sortit de son tiroir pour me la montrer la note que le Saint-Office lui avait secrètement adressée. C'était la première fois que j'en prenais connaissance. Je n'en retins que deux points :

- Les catholiques ne pouvaient avoir un poste de responsabilité dans le Réarmement moral.
- Avant de se rendre à Caux, les prêtres devaient solliciter l'autorisation du Saint-Office.

Il y avait un autre point dont je ne retins pas le contenu.

L'archevêque ne me cacha pas l'embarras où ces instructions le mettaient car il me trouvait de bonne foi. Il s'excusa de me demander de ne pas aller publiquement à la messe le dimanche suivant et m'invita à assister à sa propre messe dans sa chapelle privée.

Interdit de messe dominicale, j'eus un archevêque pour moi tout seul. Je lui servis la messe selon le rite de l'époque :

“*Introibo ad altare Dei* (Je monterai à l’autel de Dieu)”, disait-il et je répondais :

“*Deus qui laetificat juventutem meam.* (De Dieu qui réjouit ma jeunesse)”^a.

Certainement, Dieu réjouissait ma jeunesse, en y mettant Sa pointe d’humour !

J’eus droit au petit déjeuner archiépiscopal par-dessus le marché.

De ce périple africain sortira une pépinière d’hommes et de femmes qui devinrent les artisans d’une “Afrique libre, libre de la haine, libre de la peur” selon l’expression qu’avait forgée William Nkomo. Ils créèrent ensemble, comme manifeste de leur combat, le film *Liberté* dont le message atteindra les masses africaines en plusieurs langues et dialectes au moment où ces peuples accèderont à l’indépendance.

Buchman ayant eu un jour la pensée de partager fraternellement avec moi l’argent qu’il avait reçu la veille de différents donateurs, je me suis trouvé tout à coup responsable d’une somme qui me semblait importante, vu la simplicité dans laquelle je vivais. J’investis cette somme dans le tournage de ce film en reconnaissance de ce que l’Afrique m’avait apporté.

a. Deux versets latins placés alors au début de la messe, avant que le prêtre ne monte à l’autel.

CHAPITRE 6

François Charrière

Au moment de notre départ de Johannesburg, le mensuel *Catholic Times of South Africa* (mai 1954) avait publié un long article précisant comment les catholiques pouvaient participer à l’action du Réarmement moral et il concluait : “Le travail des catholiques au sein du Réarmement moral requiert sans aucun doute qu’ils maintiennent le contact le plus intime avec l’Eglise et mettent en œuvre une charité de haut niveau . . . L’apostolat de catholiques au sein du Réarmement moral est par prudence réservé à un petit nombre ayant les qualités et la pertinence nécessaires.”

Cette ligne de conduite faisait l’unanimité de tous les ecclésiastiques qui nous connaissaient bien et était du reste très clairement exprimée dans un document que nous, catholiques engagés dans cette action, avions rédigé pendant l’été 1953 avec l’aide des prêtres présents, avant que je ne parte pour mon périple africain^a.

Mgr. François Charrière, comme chef du diocèse où se trouvait Caux, était considéré par la plupart de ses collègues comme celui le mieux à même d’avoir un jugement pertinent sur l’action qui en émanait. Il avait du reste dès 1947 exprimé clairement sa position et pour ne pas allonger ici nous devons renoncer à insérer ce long texte qui avait défini la ligne de conduite qu’il fut amené à garder contre vents et marées.

Mgr. Charrière, pour calmer toute la controverse créée par la presse entre Caux et Rome, avait décidé de réunir au printemps

a. Document *Réunion des permanents catholiques, Caux, les 24 et 25 août 1953* (Archives de Caux).

1954 une douzaine de prêtres de cinq pays différents ayant accompagné de leurs conseils les catholiques à Caux.^c

Cette rencontre de quatre jours eut lieu à Lausanne. Il en sortit un document de vingt pages, fruit de leur longue réflexion autour de Mgr. Charrière, intitulé *Essai sur le Réarmement moral et la Participation des Catholiques à son action*, fut lu par plusieurs des responsables de Caux et reçu leur totale approbation. En juillet de cette même année, un document annexe, réglant quelques questions pratiques, y fut ajouté. Buchman écrivit à Mgr. Charrière sa pleine satisfaction et tous ces documents furent acheminés par les soins de celui-ci aux autorités romaines.

Il semblait donc que l'on allait enfin sortir des controverses, que la voie s'ouvrirait à une profitable coopération qui permettrait à l'Église catholique de bénéficier de l'expérience d'actions pratiques du Réarmement moral et aux catholiques d'apporter un certain équilibre au sein de cette initiative d'inspiration chrétienne.

Il n'en fut rien. Une présomption de dissimulation planait sur Caux. Le pernicieux rapport faisant autorité au Saint-Office donnait du zèle à certaines personnes liées à cette institution dans leur mission de détourner les catholiques du Réarmement moral.

Mgr. Charrière, vrai terrien des Alpes de Gruyère, tenait bon sur ses convictions avec un indéniable courage. Mme Irène Laure, femme de cœur, militante socialiste, d'origine protestante, était fort respectée par Mgr. Charrière parce qu'il savait que Caux avait ramené à la foi catholique son mari Victor et que tous deux, mariés simplement civilement, avaient célébré trente ans plus tard leur mariage dans une paroisse catholique de la banlieue parisienne en présence de leurs enfants. Il respectait en elle la femme politique engagée qu'elle avait été dans les rangs

c. Parmi ces ecclésiastiques se trouvaient Mgr. André Baron, recteur de Saint-Louis-des-Français à Rome, don Luigi Bettazzi, secrétaire du cardinal Lercaro, archevêque de Bologne, l'abbé André Cafarel, fondateur des Foyers Notre-Dame, le chanoine André Chavanat, vicaire général de Lille, Mgr. Eugène Fischer, doyen de la cathédrale de Strasbourg, Mgr. Georges Roche, de l'Œuvre du Cénacle à Rome, le père J. David s.j. de Zürich. (Document cité plus haut)

socialistes en France, et la mère courageuse qui était allée en Allemagne porter un message de pardon et de réconciliation. Mgr. Charrière parlait plus librement avec elle qu'il ne le faisait avec nous qui dépendions de lui au double titre de notre présence à Caux et de l'autorité que lui conférait auprès de ses collègues sa position d'évêque du lieu.

La correspondance de Mme Laure avec Buchman nous rapporte certains éléments de ces entretiens : "A Rome, on voulait interdire aux catholiques d'aller à Caux, mais j'ai mis mon pied dans la porte pour qu'au moins on la laisse entrebâillée," lui avait dit Mgr. Charrière. Il ne cacha pas à Mme Laure combien il avait été irrité par la démarche de Mgr. Suenens. A une occasion, il en avait demandé explication au prélat belge : qu'aurait-il pensé lui-même si lui, évêque de Fribourg, était allé faire une enquête dans son diocèse sans le consulter ?

Tous les documents envoyés par Mgr. Charrière à Rome semblaient se heurter à une inflexibilité du Saint-Office. Nous nous demandons même aujourd'hui si Mgr. Charrière avait été tenu au courant que l'on suspectait une structure secrète dissimulée derrière l'organisation de Caux. La nature de ses relations avec les responsables de Caux, avec Philippe Mottu notamment, lui aurait donné autorité pour dissiper tout cela.

La desserte de la chapelle de Caux devint une tâche de plus en plus difficile à assumer pour le pauvre évêque de Fribourg.

Tenu par les décisions du Saint-Office, l'évêque avait dû demander l'autorisation de nommer des aumôniers pour desservir la chapelle. Ce qui lui fut accordé. Manquant de prêtres disponibles pendant l'été, il pria le cardinal Liénart, de Lille, de mettre à sa disposition quelques-uns des prêtres de ce diocèse familiers de Caux. Accordée dans un premier temps, cette autorisation fut amendée : il fallait que ces prêtres fussent suisses.

Nous voyions les prêtres qui nous avaient jusque-là accompagnés dans notre engagement être les uns après les autres écartés. Mgr. Charrière, soucieux de nous aider, se tourna vers la communauté des prêtres jésuites de Zurich – ceux-ci ne portaient pas ce nom par suite de l'interdit dont la constitution suisse

frappait alors leur congrégation. Nous fûmes reconnaissants d'avoir grâce à eux le cadre spirituel dont nous avons besoin pour soutenir notre foi, mais nos rapports avec eux étaient parfois difficiles, parce que certains parmi eux se trouvaient projetés dans une situation qu'ils connaissaient mal.

Puis Caux fut obligé de louer un appartement à part parce qu'il ne convenait pas que l'aumônier fût logé dans les bâtiments propres du Réarmement moral. Puis celui-ci ne fut plus autorisé à assister aux réunions car il ne fallait pas que sa présence put passer pour une approbation de l'Eglise. Puis il fallait qu'il mangeât dans son appartement. Naturellement nous ne savions pas d'où venaient toutes ces mesquines tracasseries, mais nous étions certains qu'elles n'émanaient pas de Mgr. Charrière. Celui-ci était sans doute contraint de se plier à des instructions.

Nos collègues protestants – on avait interdit aux catholiques d'être parmi les responsables – subissaient avec une patience infinie toutes ces exigeantes avanies. J'étais personnellement désolé de voir la pauvre image qu'ils pouvaient se faire de l'Eglise catholique, mais leur confiance demeurait inébranlable.

Toutes ces tracasseries atteignaient en partie leur but, décourager les catholiques sans le leur dire. Si les cadres permanents catholiques étaient de moins en moins nombreux à Caux, la chapelle continuait à accueillir chaque été énormément de participants que les mises en garde n'avaient pas atteints. Pour nombre d'entre eux, la raison était qu'ils avaient abandonné toute pratique religieuse et que la chapelle de Caux était le lieu où ils s'étaient réconciliés avec leur foi. Faisant souvent moi-même fonction de sacristain à la chapelle, j'ai participé au mariage d'un docker brésilien qui, suite à un premier séjour à Caux, avait mis fin devant l'autorité civile de son pays à plusieurs années de concubinage et était revenu avec celle qui était maintenant sa femme pour consacrer cette union dans la chapelle. Des athées y trouvaient la foi. Un homme qui tenait à se confesser me demanda d'être son interprète dans la conversation préliminaire qu'il voulait avoir avec le prêtre qui n'avait aucune langue commune avec lui. J'ai accompagné des

personnes qui demandaient le baptême. Je comprenais que tout cela, vu de Rome, faisait désordre. Mais pouvait-on s'offusquer de voir l'Esprit souffler là où Il le voulait.

Certains des aumôniers rendaient compte de ces faits à Rome, sans que nous puissions percevoir une évolution, si petite soit-elle, d'une position intransigeante que nous ne comprenions pas.

Il fallait accepter.

Si nous n'étions qu'une poignée de collaborateurs catholiques à Caux, d'autres plus nombreux pouvaient travailler librement dans les autres continents, loin de la surveillance du Saint-Office. C'était le cas en Amérique latine où les évêques semblaient assez heureux de voir l'action menée à partir de Caux répondre à certains besoins de leurs pays. Dans l'organisation même des équipes du Réarmement moral, un usage s'était établi de permettre à tout catholique d'avoir un collègue proche qui partageait sa foi, de façon à ne pas reproduire la situation dans laquelle je m'étais trouvé dans mon périple africain, situation que j'avais bien acceptée mais qui n'était pas le meilleur modèle à répéter.

Enfin, à l'initiative des prêtres qui nous connaissaient et selon le souhait qu'avait exprimé Mgr. Charrière, des journées de réflexion nous réunissaient entre catholiques provenant de divers pays, pour nous soutenir les uns les autres dans la mission que nous avions collectivement acceptée. Je retrouve dans mes archives les détails d'une telle rencontre organisée à Lille du 22 mars au 4 avril 1956, suite à la visite faite au cardinal Liénart le 30 janvier par un groupe de dix-neuf catholiques originaires de dix pays. Le cardinal avait pris le temps de parler personnellement avec chacun d'entre nous.

Nous avons bénéficié pendant cette période difficile d'une extrême sollicitude émanant de ceux qui, au sein de l'Eglise, avaient compris notre engagement.

Mais tous ceux qui surveillaient avec un esprit méfiant la bonne marche de cette collaboration interconfessionnelle trouvaient toujours dans un mot mal placé, dans une erreur de

comportement, dans l'impatience de l'un de ces cadres catholiques un sujet de grave préoccupation dont il faisait immédiatement part à Mgr. Charrière. Quelle patience ne dut-il pas avoir pour enfouir dans sa sérénité toutes ces alarmes infondées !

Personnellement, je crois que j'ai été souvent coupable d'avoir fait peser sur lui des poids inutiles que j'aurais pu lui épargner si j'avais su garder moi-même une petite part de la sérénité dont il faisait preuve à notre égard.

Il faut reconnaître que la décision du Saint-Office privait l'évêque de Fribourg de la collaboration des prêtres auxquels nous avons donné notre confiance et vers lesquels nous nous serions normalement tournés. Il se trouvait, de ce fait, le seul dans lequel nous avions tous entière confiance.

Il arrivait que Buchman, de par la culture qu'il avait reçue de son Eglise luthérienne, n'arrivait pas à comprendre la position difficile dans laquelle se trouvait Charrière. Pour lui, un évêque était maître dans son diocèse. Il attribuait les comportements déconcertants que la contrainte du Saint-Office amenait parfois chez l'évêque à des facteurs humains inhérents à la personnalité de l'homme. Il me fallait lui faire comprendre qu'un évêque catholique n'était pas aussi indépendant qu'on pouvait le croire et rétablir la confiance entre Buchman et Charrière. Mme Laure et moi avons dû faire cela à plusieurs reprises lors de nos visites à Fribourg.

Mais notre tâche fut facilitée parce qu'il y avait entre eux un immense respect, forgé au cours des années, remontant à l'invitation que Charrière avait faite à Buchman de venir assister à Rome à la canonisation de Nicolas de Flüe, premier saint suisse, célébrée en 1947.

Un jour que je me promenais dans les montagnes de la Gruyère, j'ai rencontré Mgr. Charrière, souliers de montagne aux pieds, qui arpentait les sentiers autour du chalet où il aimait à se retirer. J'emboîtai le pas derrière lui pour gagner son ermitage, le regardant avancer d'un pas ferme. "Avait-il ses gros souliers quand il a mis les pieds dans la porte ?"

Certainement pas, mais son pied a quand même tenu et la porte est restée entrebâillée... pour finalement se rouvrir, un jour !

CHAPITRE 7

Manille

Les vigilants gardiens de la foi surveillaient méticuleusement les initiatives prises par ceux qui se réclamaient du mouvement de Caux. Mgr. Crovini, chargé du dossier "Réarmement moral" au Saint-Office, avait fait observer à un de mes amis en juin 1955, qu'aux yeux des non-chrétiens peu importait que les personnes liées au Réarmement moral soient catholiques ou protestantes. "Mais, avait-il ajouté, dans les pays où existe une minorité catholique et où la hiérarchie s'est opposée à la participation de catholiques au sein du mouvement, le fait que des catholiques européens le fassent cause la confusion. Le Saint-Office s'y oppose."

Mgr. Crovini pensait alors à l'Inde, où la hiérarchie catholique de ce pays avait effectivement pris cette position lorsque Buchman y avait mené une opération de grande envergure en 1951. Sceptique sur les résultats de cette campagne, il avait affirmé avoir mené une enquête personnelle qui ne semblait pas corroborer ceux annoncés dans les publications du mouvement.

L'enquête de Mgr. Crovini n'avait vu que le court terme. En effet, la présence à Caux dans les années suivantes du dirigeant brahmane du Kerala, Mannath Padmanabhan allait marquer cette région. Le Kerala constituait alors la tête de pont du communisme en Inde. A la faveur d'une querelle entre la communauté hindoue et la communauté catholique de rite syriaque, importante dans cet Etat, le communisme avait pris le pouvoir et dominait la vie publique. Celui-ci passait pour y être aussi solidement installé qu'en Europe de l'Est. Padmanabhan fut profondément ébranlé par le climat de réconciliation qui régnait à Caux. Quand, quelques jours plus tard, Mgr. Benedict

Mar Gregorius, archevêque de Trivandrum, apparut à Caux en route pour Rome, les deux têtes des communautés qui s'étaient opposées se trouvaient réunies. Padmanabhan saisit l'occasion de cette visite pour reconnaître avoir médité de Mgr. Mar Gregorius, lui en demander pardon et les deux hommes se réconcilièrent. Padmanabhan devint le chef de file du Kerala's Liberation Mouvement, parti qui mit fin de façon démocratique au contrôle du parti communiste.

Mgr. Mar Gregorius devait dire plus tard : "L'histoire retiendra notre éternelle reconnaissance à Manath Padmanabhan pour avoir non seulement mis dehors le régime communiste mais pour avoir créé l'unité entre toutes les communautés."

A Rome, l'église du Kerala dépendait de la Congrégation pour les Eglises orientales, dont le cardinal Eugène Tisserant était le préfet. La nouvelle qu'apportait l'archevêque de Trivandrum intéressa vivement le cardinal, préoccupé de l'avenir de cette communauté catholique menacée par un régime communiste. Buchman rencontra Tisserant et le courant passa entre les deux. L'épiscopat indien nuança sa position au vu de faits dont il ne pouvait que se réjouir. Plus tard, Mgr. Dominic Athaide, archevêque d'Agra, apportera sa propre évaluation du travail du Réarmement moral dans son pays. J'aurai l'occasion de bien le connaître à Caux et à Paris et il soutiendra les initiatives de ses compatriotes quand ils décidèrent de créer chez eux un centre comparable à celui de Caux. Nous en parlerons plus loin.

Pendant que ces nouvelles positives étaient accueillies chaleureusement dans le palais de la Congrégation pour les Eglises orientales par le doyen du Collège des cardinaux, le Saint-Office, à quelques pas de là, multipliait les obstacles dissuasifs. Il avait adressé finalement le 31 mai 1955 à tous les "ordinaires" (évêques, dans son langage) du monde la note secrète qu'il avait rédigée le 8 août 1951. Elle disait entre autres :

1. Les ecclésiastiques, (tant séculiers que réguliers et à plus forte raison les religieuses) ne doivent pas participer aux réunions du *Réarmement moral*.

2. Dans le cas exceptionnel où l'on croirait opportun d'assister

à une réunion, on devra d'abord en demander la permission au Saint-Office; cette permission ne sera accordée qu'aux ecclésiastiques munis d'une science solide et spécialement préparés.

3. Il ne convient pas que des laïques catholiques acceptent quelque charge que ce soit dans les cadres directeurs du Mouvement.^a

La nouvelle de la diffusion de cette note m'atteignit alors que j'étais aux Philippines, pays catholique par excellence. Un membre du parlement philippin, Rosseler T. Lim, souhaitait inviter à Manille un groupe important de personnalités politiques de divers pays désireuses de nouer des liens amicaux avec leurs collègues des grandes capitales d'Asie en vue d'œuvrer pour la paix. Cette équipe itinérante s'était constituée à Caux autour du ministre danois des Affaires étrangères Ole-Bjørn Kraft. Buchman avait proposé de soutenir cette initiative en faisant accompagner cette équipe d'une importante troupe théâtrale présentant un spectacle, *The Vanishing Island*, qui traitait de la confrontation Est-Ouest.

A la demande de ce parlementaire philippin, j'étais venu l'aider dans l'organisation de l'accueil, prévu fin juin 1955, de près de trois cents visiteurs. Arrivé début mai à Manille, j'avais multiplié depuis un mois les contacts préparatoires – en particulier auprès de Mgr Rufino Santos, archevêque de Manille, que j'avais trouvé un peu réservé. Tout à coup, ce dernier fait publier dans les journaux de la ville la note romaine qui vient de lui parvenir, décourageant les catholiques de participer aux manifestations organisées par le Réarmement moral. Remettre

a. La version que je cite ici doit être assez proche du texte initial. Etant donné son caractère de note interne, nous ne le connaissons que par les versions diffusées en différentes langues partout dans le monde dans des organes diocésains. Dans le point 3, la version anglaise que j'eus sous les yeux précisait : "Il ne convient pas que des laïques catholiques fassent partie du *policy team*..." , terme qui semblait viser le cercle restreint des collaborateurs immédiats de Buchman. Cette précision donnait une certaine latitude aux interprétations à faire de ce texte.

en question cette visite semblait impossible. Quelle situation !

La presse s'empara de cette mise en garde pour la transformer en interdiction, s'efforçant d'embarrasser les hommes politiques catholiques faisant partie du groupe qui arrivait aux Philippines.^b

Les traces de l'occupation japonaise dominaient encore Manille, dont la baie était encombrée des épaves de navires coulés. Les troupes nippones avaient laissé derrière elles un profond fossé de haine : un chauffeur de taxi m'avait dit avoir juré sur le cadavre de son frère qu'il étranglerait de ses mains le premier japonais qu'il rencontrerait après la guerre!

Or, la délégation d'hommes politiques attendue aux Philippines devait arriver de Tokyo. Le premier ministre, Ichiro Hatoyama, lui-même chrétien, avait appuyé l'initiative que pensait prendre le député japonais Niro Hoshijima de se joindre à ce groupe afin de présenter aux Philippines des excuses pour le comportement inhumain des troupes nippones. En le faisant accompagner d'un membre respecté du Sénat, le premier ministre donna une dimension officielle à sa démarche. Mais il n'existait aucun canal diplomatique permettant d'organiser celle-ci.

Il se trouvait qu'un vieil avocat catholique américain, très populaire à Los Angeles et connu aux Philippines, de plus ami de Buchman, Joe Scott, était arrivé à Manille pour participer au

b. Au cours d'une conférence de presse, la maladroite réponse de John McGovern, député travailliste catholique anglais, suscita une controverse qui atteignit l'Europe. A la question "Comment vous catholique interprétez-vous l'interdiction faite aux catholiques de participer au Réarmement moral?" Il avait répondu: "Je ne me soucie pas tant des paroles de votre archevêque que de l'interprétation que la presse fait de ses paroles." Ces propos furent rapportés dans un quotidien le 21 juin : "Je ne me soucie pas des paroles de votre archevêque" en omettant le deuxième membre de phrase. Deux personnalités catholiques, l'une suisse, l'autre italienne, lisant les propos de leur collègue écrivirent à l'archevêque une lettre commune fort respectueuse de son autorité. Elle fut remise à la presse. Cette lettre, où ils se désolidarisèrent de leur collègue, amena la confusion à son comble. Les deux auteurs quittèrent Manille et rentrèrent dans leur pays respectif. Voir note de l'auteur à l'attention de Mgr. Charrière intitulée *Quelques faits relatifs au passage de la mission aux Philippines*. (Archives de Caux)

programme qui y était prévu. Joe Scott, informé de cette proposition japonaise, me demanda de l'accompagner pour tenter d'en parler avec le président philippin Ramon Magsaysay. Ce dernier avait la réputation de recevoir libéralement ceux qui se présentaient. Ouvrant à l'heure habituelle la porte de son bureau, Magsaysay aperçoit ce grand vieillard et nous voici introduits tous les deux les premiers. La démarche japonaise est instantanément agréée et le président me prie de télégraphier immédiatement à Tokyo pour informer les deux personnalités japonaises qu'elles étaient les bienvenues, qu'elles trouveraient leurs visas d'entrée à leur arrivée à l'aéroport, et que lui-même les recevrait.

De fait, quelques jours plus tard, Joe Scott et moi nous trouvions aux côtés du président philippin quand il reçut les excuses publiques de ces deux Japonais dans l'immense salon du palais de Malacañan, devant l'aréopage de personnalités politiques avec lesquelles ils étaient venus. Bienheureux les artisans de paix ! Ces hommes étaient de ce nombre.^c

Le lendemain, 29 juin 1955, les deux porte-parole japonais renouvelèrent leurs excuses devant la population réunie dans la grande salle de l'université St-Thomas à Manille à l'issue de la représentation de *The Vanishing Island*. Dès que le premier orateur japonais eut prononcé ses premiers mots – il y avait dix ans que l'on n'avait pas entendu à Manille le son de cette langue haïe – on sentit un grondement hostile s'enfler dans la salle. L'interprète le maîtrisa pour placer sa traduction: "Nous sommes venus demander pardon !" Un silence lourd tomba. Quand ils eurent parlé tous les deux, quelques applaudissements commencèrent, se propagèrent et gagnèrent tout l'auditoire; une personne se leva en applaudissant, puis toute la salle se leva. Le pardon était accordé, une page d'histoire écrite.

La mise en garde du Saint-Office tombait au moment même où Caux aidait l'Asie à tourner l'une des pages les plus sinistres de

c. Les émissaires japonais apportaient non seulement leurs excuses mais une offre de Tokyo d'ouvrir immédiatement des négociations en vue d'établir le montant des réparations de guerre. Ces négociations s'ouvrirent l'automne suivant.

son histoire. Il se trouvait que deux catholiques étaient les instruments de cette négociation réconciliatrice.

Des lettres alarmantes m'arrivaient d'Europe. Deux de mes proches amis qui s'étaient présentés au Saint-Office à Rome avaient été contraints de signer une lettre de soumission dans laquelle ils s'engageaient à ne plus travailler avec le Réarmement moral.

Au moins, nous n'avions plus d'illusion à nous faire. Il fallait voir la réalité en face, sachant que la marge de manœuvre qui nous restait était extrêmement réduite. Mais il ne fallait pas désespérer qu'un jour ce que nous faisons parlerait en notre faveur.

Pour moi, j'étais en pleine action, je ne pouvais pas désertier mon poste pour rentrer en Europe, aussi décidai-je de me rendre à Rome dès que la mission dans laquelle j'étais engagé serait terminée.

En effet, un autre pays m'attendait, le Vietnam. Un ami catholique, devenu ministre de l'Agriculture, Tran Tien Vang, m'avait prié de passer par Saigon: "Le Vietnam indépendant a besoin du Réarmement moral", m'avait-il écrit. Je partis donc pour Saigon. A sa demande, je pus organiser qu'un groupe représentatif des hommes politiques qui se trouvaient à Manille puisse passer par Saigon. Le président Ngô Dinh Diem les recevrait. Un an plus tôt, la France, vaincue à Diên Biên Phu, avait dû quitter le Vietnam. Seuls français dans ce petit groupe de visiteurs, Mme Irène Laure, son mari Victor et moi venions tendre une main de réconciliation au Président, sous le regard perplexe du chargé d'affaires français laissé sur place sans instruction. Au lendemain d'un grand dîner offert au Palais présidentiel, nous nous tenions à l'invitation de Diem à ses côtés au balcon présidentiel lors d'une immense parade de fête marquant le premier anniversaire de l'indépendance du pays (7 juillet 1955).

Quelques semaines plus tard, je me trouvais à Bagdad. Etant arrivé en fin de matinée un dimanche, je m'enquis d'une messe à laquelle je puisse encore assister. On me signala que la messe de rite gréco-catholique avait lieu à cinq heures. Je ne connaissais rien des rites de cette Eglise. Après la deuxième heure de chants

exécutés par des chœurs superbes, je décidai de sortir sans très bien savoir à quoi j'avais assisté. Il faut dire, fait déconcertant pour un catholique romain, que les célébrants se tenaient à l'intérieur d'une enceinte close !

La délégation de personnalités politiques ne tarda pas à arriver. Eugène Claudius-Petit, alors ministre de la Reconstruction à Paris, était de ce nombre. Le premier ministre d'Irak, Fadil Jamali, passait en France pour être son pire ennemi. A la conférence des pays non-alignés, qui venait de se tenir à Bandoeng en Indonésie, il avait été le principal orateur à dénoncer la politique française en Algérie. Fadil Jamali nous invita, Claudius-Petit et moi, à prendre le thé. Le ministre français exposa la difficulté pour son pays de se désengager en Algérie, qu'il ne pouvait subitement abandonner. La conversation dura deux heures. Depuis cette date, j'ai gardé le contact avec la famille Jamali.

Le décalage entre les préoccupations doctrinales du Saint-Office et les enjeux des démarches que nous faisons rendait perplexes nos collègues non catholiques. Je ne pouvais que me taire. Sans céder à une révolte tentante, il fallait s'armer de patience et faire confiance.

CHAPITRE 8

Gianbattista Montini

L'Italie de 1955 vivait dans la dualité que venaient de caricaturer les livres de G. Guareschi et surtout le film de Duvivier *Le petit Monde de don Camillo*. D'un côté le curé, de l'autre le parti communiste. Dans certaines villes, comme Bologne, les deux figures protagonistes étaient le cardinal archevêque et le maire. Dans d'autres, comme Milan, les deux protagonistes étaient la ville et la banlieue.

Le noyau dur de la droite politique était l'incontournable parti démocrate-chrétien, fondé par don Luigi Sturzo, mais que l'usure du pouvoir allait condamner à mourir lentement au cours de plusieurs décennies sous les coups des scandales financiers. La colonne vertébrale de la gauche était constituée par les partis communiste et socialiste-Nenni qui, à chaque élection, menaçaient de prendre le pouvoir. Cette dualité semblait être une donnée immuable de la scène politique transalpine.

Quand, à la mort du cardinal Schuster en 1954, Pie XII confia à Mgr. Gianbattista Montini le diocèse de Milan, ce dernier sentait que l'Italie avait besoin de sortir de cet antagonisme sans avenir et que Milan, principale ville d'Italie, pouvait jouer un rôle déterminant dans cette évolution.

On avait préparé pour accueillir Mgr. Montini à Milan une grande réception réunissant l'élite de la ville. Il déconcerta ses nouveaux diocésains en allant réserver sa première visite à Sesto-San-Giovanni, ville industrielle se trouvant, comme son nom l'indique, à six lieues de Milan. Sesto était un bastion du parti communiste. Le maire Oldrini appartenait au comité central du parti. Les Milanais appelaient Sesto *la petite Stalingrad*.

L'antenne de personnel que le Réarmement moral avait gardé à Milan avait suscité au sein de cette banlieue industrielle communiste une petite équipe de gens convaincus. Elle avait mené quelques opérations, plus spectaculaires qu'apparemment efficaces dans certains grands centres industriels – comme à Torviscosa aux usines de la Montecatini ou à Rosignano aux usines de la Solvay – opérations qui avaient permis cependant de susciter chez certains chrétiens une volonté de ne pas laisser le parti communiste occuper tout le terrain.

Le plus convaincu de cette petite équipe que j'eus l'occasion de découvrir quand je me rendis pour la première fois à Sesto s'appelait Egidio Quaglia, secrétaire national du Syndicat de la Chimie (*CISL*). Sa famille s'était impliquée à ses côtés. Il avait ses entrées à la mairie.

La visite de Mgr. Montini à Sesto fut perçue par ces militants comme un signal, dont la nouvelle remonta à Buchman.

Que pouvait-on faire pour soutenir Mgr. Montini dans son désir de rétablir le dialogue avec la banlieue rouge de Milan ? Le sujet même du spectacle *The Vanishing Island* n'était-il pas précisément l'affrontement entre monde capitaliste et monde communiste, et la solution proposée, une remise en question complète des deux systèmes ?

A la fin de l'été 1955, Buchman qui se trouvait à Caux proposa, avec l'esprit de décision qui le caractérisait, d'amener à Sesto-San-Giovanni ce spectacle et l'essentiel de cette équipe qui venait de se rendre dans divers pays asiatiques.

Egidio Quaglia et son équipe sautèrent sur l'occasion. Le maire Oldrini, flatté que sa ville ait été considérée au niveau des grandes capitales qui avaient accueilli le spectacle, les rejoignit dans leur enthousiasme. Une série de représentations fut fixée fin décembre, entre Noël 1955 et le jour de l'an.

Tous ceux d'entre nous qui savions bredouiller quelques mots d'italien furent appelés en renfort pour aider la petite équipe qui avait entrepris cette opération. Le collaborateur de Buchman qui connaissait le mieux l'italien était un pasteur écossais, Andrew

Mackay, qui avait acquis en Italie une extraordinaire compréhension du fonctionnement interne de l'Eglise catholique.^a Le secrétaire privé de Montini était un Irlandais, John McGee^b, qui accueillit chaleureusement Mackay venu l'informer de ce qui se préparait. Le duo Mackay-Mcgee s'assura que l'organisation d'une telle opération se passât en totale confiance entre l'archevêché et le Réarmement moral.

A la première du spectacle, tout le conseil municipal, Oldrini en tête, était assis au premier rang du Teatro Elena de Sesto. Le spectacle connut un immense succès. Près de dix-neuf mille personnes y assistèrent au cours des représentations successives. Oldrini reçut à son domicile quelques-unes des personnalités qui accompagnaient le spectacle. Sa conversation avec un grand papetier de Montréal ébranla les idées toutes faites qu'il se faisait du capitalisme. Il avait devant lui un homme qui partageait son désir de justice sociale et qui s'efforçait de la faire prévaloir dans le quotidien de sa vie de grand patron.

Le principal journal local *L'Informatore* appartenait à un homme qui se disait indépendant, mais sa publication ne pouvait paraître sous le titre d' "organe indépendant d'information" que dans la mesure où il reflétait fidèlement la pensée de la municipalité. Je ne raconterai pas ici comment cet homme fut totalement retourné par le spectacle, car quelques semaines plus tard le philosophe français Gabriel Marcel le rencontra à Paris et fut tellement frappé par son histoire qu'il lui demanda d'écrire son témoignage pour un livre qu'il avait conçu.^c Ce témoignage ayant été publié, il me semble inutile d'entrer dans ces détails. Je n'en dirai qu'un petit minimum pour ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'en prendre connaissance.

a. Rappelons au lecteur qui s'étonnerait du choix d'un protestant comme responsable à Milan que telle était la volonté du Saint-Office qui ne voulait pas qu'un catholique le fût.

b. Plus tard, secrétaire de Paul VI, puis évêque de Cloyn, en Irlande.

c. Cf. Gabriel Marcel, membre de l'Institut, *Un Changement d'Espérance – recueil de témoignages et de faits*, Plon édit.; texte de Luigi Rossi, *A Sesto-San-Giovanni du nouveau dans la presse*.

Luigi Rossi, tel était son nom, fut tellement accroché par le message qui se dégageait du spectacle qu'il accepta de tirer 20.000 exemplaires d'un numéro spécial de dix pages de L'Informatore pour permettre à toute la population d'au moins connaître le message de réconciliation fraternelle qu'entendaient apporter ces visiteurs.

Comme le spectacle gagnait Paris après Sesto, Rossi et sa femme l'accompagnèrent. Ils allèrent un dimanche à Notre-Dame. Une grand-messe pontificale y commençait, c'était la première fois depuis de nombreuses années qu'il entra dans une église, et à fortiori qu'il assistait à une messe. Il avait eu un oncle ecclésiastique, dont il portait le prénom, et, comme enfant, il avait servi la messe pontificale célébrée à l'occasion de la réception par son oncle du titre de monseigneur. Cette messe à Notre-Dame lui fit revivre tout un passé enfoui. Rentré à la maison, il alla rechercher dans le fond d'un garde-meuble deux statues que son oncle lui avait laissées à sa mort. Les ayant fait repeindre, il alla les offrir au curé de Sesto. Il lui demanda pardon pour les calomnies qu'il avait imprimées sur lui dans son journal.

A sa demande, je l'ai accompagné à l'église Saint-Basile à Milan quand, à la fin du carême suivant, il décida d'aller se confesser pour la première fois depuis vingt ans. Il n'osait pas faire cela dans sa paroisse.

Le maire Oldrini était devenu un ami. Quelques jours après la série des représentations, on avait donné dans la salle des fêtes de Sesto une soirée à l'attention des familles. On y avait présenté une version cow-boy de l'histoire de la nativité. Cette saynète eut un grand succès. Les chants de Noël qui la terminaient furent repris en italien sur la même musique dans ce temple du communisme. Le maire regretta de n'avoir pu y assister. Le Noël suivant en 1956, il suggéra qu'à l'heure de la messe de minuit, on organisât une représentation de ce même *Cowboy Christmas* pour montrer que le parti communiste savait aussi célébrer Noël. Ce soir là, quand le dernier chant de Noël se termina dans la salle municipale, on entendit monter de l'Église, située en face sur la place centrale, le même chant, mais celui-là sous la direction du curé.

Don Camillo et Peppone chantaient à l'unisson.

Mgr. Montini avait été fort sensible à ces nouvelles. Pour la solennité de la Circoncision 1956, il avait invité toute l'équipe du Réarmement moral à sa grand-messe. Les premiers bancs du Duomo avaient été réservés à notre équipe de deux cent cinquante personnes. Buchman et deux de ses collaborateurs avaient été invités à prendre place dans les stalles du chœur. Dans son homélie, l'archevêque utilisa des paroles qui nous allèrent droit au cœur sans que quiconque dans l'assistance ne put percevoir qu'elles s'adressaient en partie à nous.

A la fin de la cérémonie, le père McGee nous invita à nous rassembler dans le soubassement du chœur, à l'endroit d'où partait le passage souterrain sous la rue permettant à Mgr. Montini de regagner l'archevêché. Celui-ci salua Buchman qui lui présenta certains d'entre nous. Je le fus; je ne sais s'il se souvint de nos conversations à la secrétairerie d'Etat, tant d'eau ayant coulé sous les ponts du Tibre depuis cette période.

L'archevêque demanda à son auxiliaire, Mgr. Sergio Pignedoli, fidèle compagnon de carrière, de bien vouloir garder le contact avec nous. J'étais allé saluer celui-ci au début de décembre alors que nous préparions les représentations prévues à Sesto-san-Giovanni.

Restés à Milan, Francis, un ami anglais, et moi eûmes un premier long entretien avec Mgr. Pignedoli. Il voulait comprendre comment nous arrivions à être acceptés dans ces milieux communistes qui lui semblaient si hors d'atteinte. Nous n'avions aucune recette à lui proposer, si ce n'est celle évangélique d'aller au-devant d'eux. Peut-être la dimension internationale de notre travail trouvait-elle un écho favorable dans leur conception internationaliste de la solidarité ouvrière. Nous avions simplement cherché à les aimer sans les juger.

Lors d'une autre entrevue, en février, il nous annonça qu'il partait pour Rome, bien décidé à avoir un entretien avec le Saint-Office, et qu'à son retour il nous ferait rapport de ce qu'il avait pu faire.

Enfin, pensions-nous, quelqu'un d'autre que Mgr. Charrière allait pouvoir parler en haut lieu de ce que nous considérions comme notre mission.

Nous eûmes l'impression qu'il fut déçu de son contact à Rome car il ne nous en rendit jamais compte.

J'ai gardé longtemps le contact avec Mgr. Pignedoli quand, plus tard, il prit la tête de la nouvelle commission créée par Vatican II pour le Dialogue avec les Non-Chrétiens (dénommée plus tard, pour le Dialogue interreligieux). "Je vous recevrai volontiers, disait-il avec humour au téléphone, même si vous ne correspondez pas tout à fait à la définition d'un non-chrétien !"

Avant de clore ce chapitre, je sauterai quelques années plus tard, en 1963. Dès son élection en 1958, Jean XXIII avait nommé cardinal l'archevêque de Milan et avait annoncé le 25 janvier 1959 l'ouverture d'un prochain concile. En 1963, on était déjà au terme de ce court pontificat. Le concile Vatican II avait été interrompu et la santé de Jean XXIII déclinait.

Il se trouva qu'un autre spectacle du Réarmement moral, *El Condor*, venait d'être présenté à Milan par une troupe latino-américaine, dont les acteurs étaient en majorité catholiques, cette fois. A nouveau, la troupe fut invitée à remplir les premiers rangs du Duomo pour une grand-messe dominicale.

La nouvelle arriva que Jean XXIII était à la dernière extrémité. Le cardinal Montini célébra encore la grand-messe et son homélie fut la dernière qu'il prononça comme archevêque. Il partit de suite pour Rome où Jean XXIII expira le lendemain.

Elu par le conclave, il lui succéda.

CHAPITRE 9

Retournement

Il ne convenait pas d'oublier à Milan ce que l'on pensait à Rome. Fribourg en était trop conscient.

Mgr. Charrière, ayant vu le Saint-Office diffuser à nouveau la note de 1951, sentait non sans souci qu'était menacée la présence des catholiques à Caux. Il prit le 8 octobre 1955 l'initiative de réunir à l'évêché, avec une sélection de prêtres qui connaissaient bien Caux, certains des responsables protestants, groupés autour du journaliste Peter Howard, auteur d'une importante part des livres et œuvres théâtrales utilisés à Caux.

On s'accorda sur un document en huit points qui précisait les précautions paraissant nécessaires, au jugement de Mgr. Charrière, pour que les catholiques puissent se sentir à l'aise dans le mouvement.^a

Certains de ces points ne faisaient qu'avaliser des comportements qui étaient entrés peu à peu dans les usages du mouvement, et Mgr. Charrière, en faisant approuver ce document par les responsables de Caux, voulait pouvoir rassurer le Saint-Office que l'on avait tenu compte de son autorité.

Le paragraphe de conclusion était très clair :

"Après un échange amical et loyal, M. Peter Howard et ses amis présents à la réunion ont accepté ce qui leur était proposé "dans l'esprit et dans les termes"; ils se sont déclarés prêts à faire ce qui dépendra d'eux pour que ces huit points soient mis en pratique. Mgr. Charrière, après avoir rappelé qu'il ne

a. Ce document avait été élaboré dans une réunion préparatoire qui avait eu lieu à Paris les 14 et 15 septembre 1955 entre quelques prêtres familiers de Caux et Peter Howard.

pouvait engager la Sainte Eglise Romaine, ni préjuger des décisions du Saint-Office, a exprimé le ferme espoir que, ces conditions étant bien observées, la collaboration avec le Réarmement moral pourrait se développer et se montrer de plus en plus féconde.”

Il s’agissait pour tous les participants d’un gentleman’s agreement qui n’était pas destiné à être publié. Par suite d’une indiscretion maladroite, le texte fut diffusé dans *Orientierung*, organe de l’Institut d’Apologétique de l’Action catholique suisse. En quelques semaines, la presse mondiale s’en saisit, ayant transformé ce document en un texte formel signé entre deux organisations. Dans la presse suédoise, on utilisa le terme de concordat ! Des églises s’étonnèrent que l’Eglise catholique pût signer des accords avec une organisation qui ne se réclamait d’aucune confession. En fait, il était contraire à l’esprit même du Réarmement moral, respectueux de la liberté de conscience de chacun, que la signature d’une personne pût imposer un comportement à d’autres qu’à elle-même. Cela aurait été là une démarche organisationnelle tout à fait contraire à l’attitude personnelle de Buchman.

Pour tenter de redresser le malentendu ainsi créé, Peter Howard précisa qu’il s’agissait d’un *gentleman’s agreement* et qu’il n’avait rien signé. Je ne sais s’il y eut quelque maladresse dans sa déclaration, mais j’en doute fort car, homme de presse, il savait fort bien éviter toute erreur d’expression. Toujours est-il que des journalistes qui n’aimaient ni l’Eglise catholique ni le Réarmement moral saisirent cette occasion pour les dresser l’un contre l’autre et l’agence *United Press* diffusa : “L’accord avec l’Eglise catholique dénoncé par le Réarmement moral.”

Quand cette nouvelle ainsi présentée dans une publication française atteignit Mgr. Charrière, il eut le sentiment d’avoir été trahi. Plusieurs démarches furent nécessaires pour rétablir une totale confiance. Il se rendit compte qu’il y avait là un acte de malveillance quand il découvrit que l’auteur avait daté de Fribourg la dépêche de presse qui avait lancé cette information, alors qu’il n’y avait jamais été. L’initiative de l’évêque se

retournait contre son objectif. Elle ne fit qu’envenimer la situation et accréditer auprès du Saint-Office l’idée qu’il n’y avait rien à chercher dans des échanges avec les responsables du Réarmement moral.

Tenu informé, mais non responsable par la volonté même du Saint-Office, j’assistais désolé au développement de cet imbroglio. Le fait que deux de mes amis aient été amenés à se retirer du Réarmement moral m’imposait d’éclaircir ma position personnelle. Ignorer les prises de position romaines eut été de ma part une grave faute. Il me fallait jouer mon va-tout et aller dialoguer directement avec le Saint-Office.

Donc, dès mon retour de la mission qui m’avait entraîné dans diverses capitales asiatiques, j’étais parti pour Rome avec l’idée de découvrir un interlocuteur ayant ses entrées au Saint-Office qui aurait un esprit ouvert à comprendre ma position et celle de mes collègues catholiques. Mgr. Crovini, Mgr. Veillot et Mgr. Baron ayant été mêlés aux échanges qui conduisirent mes deux amis à se retirer du Réarmement moral, j’espérais frapper à d’autres portes.

J’étais naïf. Arrivant à Rome, en ce début d’octobre 1955, je m’invitai à déjeuner chez une amie d’enfance dont le mari était conseiller à l’ambassade de France auprès du Saint-Siège. J’espérais y trouver un conseil, j’y trouvai Mgr. Veillot. Au moment du café, je fus laissé seul avec lui. Ce tête-à-tête avait été prévu. Il me dit immédiatement qu’il avait pris pour le lendemain un rendez-vous pour moi avec Mgr. Crovini au Saint-Office et qu’il comptait que je m’y rende.

Je rentrai à mon hôtel anxieux. Je téléphonai à Buchman pour lui dire la situation; je trouvais difficile d’accepter mon devoir d’obéissance. Il m’assura de ses prières: “Aies confiance en Dieu !”.

Le lendemain, je fus reçu dans une petite salle froide au rez-de-chaussée du Saint-Office. Assis derrière une table, Mgr. Crovini m’accueillit avec une mine austère m’invitant à m’asseoir sur l’unique siège placé en face de lui. Il me regardait fixement, tel un juge d’instruction – je me sentais dans un interrogatoire.

Tout à coup, Mgr. Crovini me demanda : “Quel est votre grade

dans l'organisation ?" Perplexe, incapable de comprendre le sens de sa question puisqu'elle était liée à des documents dont il disposait et que j'ignorais, je répondis en m'inspirant d'une lettre de Saint Paul que je venais de lire :

"Je suis le dernier des derniers."

Ma réponse fut dite avec une telle ingénuité qu'elle fut prise dans son sens littéral. Je n'étais donc à ses yeux que du menu fretin.

Sans que je comprenne pourquoi, son regard se radoucit et la conversation prit un tour chaleureux. Je n'ai aucune mémoire de ce dont nous avons parlé.

Mais je fus pris de compassion pour ce pauvre monseigneur qui souffrait d'un méchant rhume dans cette pièce froide et je m'enhardis à lui proposer que nous continuions notre conversation dehors au soleil et que cela lui ferait du bien. Comme j'avais une voiture parquée dans la cour, nous partîmes ensemble jusqu'aux jardins du Janicule où nous fîmes les cent pas au pied de la statue de Garibaldi.

Je pense qu'il saisit cette occasion pour extraire de moi toutes sortes d'informations, que naturellement je lui donnai en toute tranquillité de conscience.

Rentré dans ma chambre d'hôtel, j'essayais de démêler pourquoi la conversation avait ainsi tourné dans un sens tout à fait différent de ce à quoi je m'attendais. Je n'y décelais rien de substantiel et d'important. Le téléphone sonna. Mgr. Veillot voulait savoir comment s'était passé l'entretien avec Mgr. Crovini.

"Le mieux du monde, lui dis-je. Il est un homme sympathique, nous sommes allés ensemble nous promener dans les jardins du Janicule..."

Il y eut un "Ah !" déconcerté au bout du fil qui me rendit inconfortable ; mon interlocuteur attendait sans aucun doute une autre réponse. Sentant une atmosphère d'intrigue dans l'air, je passai un coup de téléphone à Buchman, fis mes bagages et quittai Rome. J'avais besoin de réfléchir et de prendre du recul. C'est deux ans plus tard que, à la lecture du texte du Père Damboriena dans *Civiltà Cattolica*, je pus reconstituer le sens de

la question de Mgr. Crovini et du coup la genèse de cette étrange entrevue. Les habitudes de secret chères au Saint-Office rendaient malaisé que l'on puisse se comprendre !

Perplexe, ne sachant que faire, je décidai de m'en remettre à la Providence pour tirer au clair ma situation. Elle honora ma confiance d'une façon tout à fait inattendue.

Trois jeunes chanteurs américains, les frères Paul, Steve et Ralph Colwell, étaient invités à chanter à Rome et Buchman me demanda de les accompagner. Je leur servais de guide, de traducteur en italien et aussi de chauffeur, car il fallait une grande voiture pour transporter la contrebasse du plus jeune.

L'été précédent un bénédictin allemand, don Augustin Meier O.S.B., avait été enthousiasmé à Caux par la fraîcheur de ces trois jeunes et par la façon dont ils faisaient passer un message chrétien dans leur musique. Il était à Rome le recteur du collège St-Anselme, où les divers monastères bénédictins du monde réunissaient leurs novices pour qu'ils puissent bénéficier de la formation des grandes universités catholiques de Rome. Comme la rentrée universitaire était en cours, don Meier souhaitait marquer d'une atmosphère de fête la réunion de tous ces jeunes arrivant de leurs monastères respectifs. Il avait donc invité ce trio de chanteurs américains pour l'un des premiers dimanches de la rentrée.

Je débarquai donc à Rome à l'invitation de St-Anselme. L'abbé primat des bénédictins, Mgr. Bernardus Kaelin O.S.B., résidant à St-Anselme, nous connaissait aussi parce qu'étant suisse, il avait eu de multiples contacts avec Caux et avec Buchman.

Quelle situation paradoxale ! Pendant qu'au pied de la colline du Vatican le cardinal Ottaviani interdisait à tout séminariste de venir à Caux, Mgr. Kaelin et don Meier, du haut de celle de l'Aventin, invitaient Caux à venir au devant de leurs séminaristes. Il ne fallait pas chercher à comprendre, l'Esprit souffle où Il veut!

Le dimanche 16 octobre 1955, après la messe dominicale solennelle à St-Anselme, nous fûmes invités à déjeuner dans le grand réfectoire du collège. Je fus prié de rejoindre la table des professeurs présidée par don Meier, sur une petite estrade en bout

de salle, tandis que mes trois compagnons dans leurs costumes colorés de cow-boys étaient répartis au milieu d'étudiants américains. Ces trois taches bleues éclatantes parmi la centaine de robes bénédictines noires annonçaient déjà la fête.

Au dessert, don Meier présenta les chanteurs. Ils avaient un répertoire en anglais bien sûr, mais des chants en français, en italien et même dans certaines langues africaines. Dans ce collège qui réunissait toutes les langues, leur performance souleva un enthousiasme frénétique. Quand on se dispersa dans les jardins de St- Anselme après le repas, nous nous trouvâmes tous entourés de ces séminaristes.

L'un des auditeurs enthousiastes était un professeur que j'avais vu à la table de tête. Il était américain et il ne tarissait pas d'éloges sur le talent de ses jeunes compatriotes.

Il me demanda si nous pouvions avoir une conversation. Don Meier me glissa à l'oreille que don Beste O.S.B. était un homme qui avait l'oreille du cardinal Ottaviani et travaillait au St-Office.

Comme à Jéricho, on avait fait le tour de la place forte et, en quelques coups non pas de trompette mais de contrebasse, une brèche s'était ouverte dans les murs!

Avec le père Beste, on se trouvait en face d'un homme qui ne savait rien du Réarmement moral et n'avait aucune idée préconçue. Il nous écouta avec d'autant plus d'avidité que nos liens avec don Meier et l'abbé-primat étaient pour lui un gage de confiance. Nous convînmes de nous revoir le lendemain.

Il avait entre temps découvert la position du Saint-Office et ce fut la première fois que je pus évaluer l'ampleur des difficultés qu'il faudrait vaincre. Toutes les questions qu'il posait au camarade qui m'accompagnait et à moi nous permettaient de comprendre le contenu des rapports qu'il avait lus. Par exemple la question : "N'y a-t-il pas différents grades parmi les adeptes du Réarmement moral ?"^b

Par contre quand nous décrivîmes le travail tenté auprès des rebelles Mau-Mau au Kenya, travail dont j'avais été le témoin

b. Résumé dactylographié fait le lendemain de l'entretien. (*Archives personnelles de l'auteur*)

au cours d'une visite brève qu'un groupe d'entre nous avait faite fin août dans un camp de détention proche de Nairobi, il avait remarqué avec chaleur : "Au lieu d'enfermer les Mau-Mau dans des camps, il faut que nous changions leur façon de penser, que nous leur donnions une autre idéologie." Cette remarque me frappa, car mon interlocuteur, au lieu d'entraîner le débat sur le terrain doctrinal, entraînait dans le domaine qui était le nôtre : comment tirer des vérités évangéliques notre comportement face aux problèmes concrets. C'était bien là où l'on pouvait se retrouver.

Il nous encouragea à prendre contact avec le père Paul Philippe, o.p. (dominicain), commissaire du Saint-Office. Ce titre faisait de lui le secrétaire de cette institution. L'entretien que nous eûmes avec lui, le mardi 18 octobre 1955, un ami français et moi, fut encourageant.

"L'Eglise ne veut pas condamner le Réarmement moral, il n'en est pas question, nous dit-il. Une décision a été prise concernant les prêtres, mais les laïques sont libres de participer à l'action du Réarmement moral."

Après que nous lui eûmes parlé de notre action au Vietnam, il fit le commentaire suivant : "Les faits que vous apportez sont extrêmement intéressants pour le Saint-Office." Il nous expliqua avoir cru comprendre que le Réarmement moral visait à une meilleure compréhension entre les hommes face aux problèmes sociaux et mondiaux, à l'amélioration personnelle des gens et à leur permettre de découvrir le sens à donner à leur vie. Il se rendait compte que ce que nous apportions débordait largement cette conception. Il ajouta : "Ce que vous dites à propos du Vietnam corrobore des faits que je connaissais d'autre part mais il est important pour le Saint-Office de comprendre que même un gouvernement catholique a besoin d'une action du Réarmement moral pour développer un programme pouvant atteindre l'ensemble de sa population."

Il montra un peu de scepticisme après que nous lui eussions parlé du Kenya : "Tout ce que vous dites de votre action au Kenya, j'y crois beaucoup car il s'agit de problèmes individuels,

mais pensez-vous que le Réarmement moral puisse avoir une efficacité à l'échelle d'un pays tout entier ?”

Nous lui décrivîmes comment le changement de Mohammed Masmoudi en 1953 avait permis à la France d'ouvrir le dialogue avec Habib Bourguiba et d'aboutir en 1954 à un accord permettant à la Tunisie d'accéder à son autonomie interne. “Voilà un cas où effectivement un homme peut avoir une influence décisive...Vous m'apportez là des faits importants dont le Saint-Office doit tenir compte.”

Il nous fit deux suggestions de domaines où déployer notre action: auprès des Noirs américains et auprès d'Israël.

Il nous assura que le Saint-Office n'avait nul désir de détourner les catholiques qui se sentaient appelés à collaborer à ce mouvement, mais qu'il attendait d'eux qu'ils disent clairement comment ils entendaient le faire dans le respect des décisions disciplinaires du Saint-Office.

Il ajouta : “Réfléchissez à ce que je vous ai dit et écrivez-moi ce que vous avez décidé.”

Pour la première fois, nous avions le sentiment que notre vocation était comprise, que nous étions écoutés et que nous incombait la tâche de permettre à l'Eglise catholique de comprendre le niveau où se situait le Réarmement moral.

Je pris le temps de réfléchir pendant quelques jours. Puis, de retour à Paris, après avoir mûri ma lettre et l'avoir montrée à mes amis, catholiques et protestants, j'adressai au père Philippe la lettre suivante qui allait me servir de ligne de conduite pendant les prochaines années :

“Le Réarmement moral n'étant pas une organisation avec des cadres précis – tel que comité directeur et responsables nommés – mais davantage un organisme vivant, le degré de notre responsabilité n'y est que celui que nous avons décidé de prendre nous-mêmes à l'égard des problèmes du monde...”

c. Document non daté, *Notes sur conversation avec le Rév. Père Philippe O.P.*, notes manuscrites jetées sur le papier au sortir de l'entretien. (*Archives personnelles de l'auteur*)

“Dans ce sens, notre présence ne peut s'entendre que dans une responsabilité totale de l'ensemble de l'action. Nos responsabilités matérielles ne sont que secondaires; elles sont un moyen de servir les autres. Notre responsabilité à l'égard de ceux qui travaillent auprès de nous et qui sont engagés dans la même tâche se borne à notre décision de vouloir leur transmettre, dans toute sa plénitude, la vérité dont nous avons conscience d'être porteurs.

“Comme il est le désir de l'Eglise qu'aucun catholique ne puisse être considéré comme dirigeant, même par des gens mal informés de l'organisation réelle du Réarmement moral, je sens le besoin de prendre certaines dispositions pour m'assurer que ma présence ne sera jamais mal interprétée.

“Je m'efforcerai de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour montrer clairement que je ne suis dans cette action qu'un simple serviteur, à la disposition de tous et entre les mains du Seigneur...”

“De plus, pour donner à l'autorité religieuse la possibilité de s'assurer que je reste dans l'esprit de ma décision, je m'efforcerai de garder le contact aussi souvent que possible avec la hiérarchie et avec les autorités du Saint-Office pour leur permettre de juger où se situent en réalité mes responsabilités pratiques.”

D'une part, cette lettre clarifiait ma position personnelle et me permettait de m'en réclamer chaque fois qu'une autorité religieuse me demandait comment j'avais interprété pour mon cas les décisions du Saint-Office. D'autre part, elle ouvrait surtout un canal de communication direct qui me permettait d'adresser au commissaire toutes les informations susceptibles de l'intéresser. Une correspondance nourrie figure ainsi dans mes archives (photocopies aux archives de Caux) avec les réponses toujours cordiales et encourageantes du père Philippe.

e. Ces paragraphes sont les principaux d'un document plus long daté du 6 décembre 1955 qui n'est en fait que le projet (*Archives de Caux*) du document finalement envoyé mais certainement proche de celui qui doit être dans les archives du Saint-Office et dont je n'ai pu retrouver la copie.

Nous avons enfin trouvé au sein du Saint-Office quelqu'un avec lequel on pouvait discuter. Comment pouvais-je ne pas rendre grâce à Dieu de cet étonnant retournement de situation ?

Mais au-dessus du père Philippe, commissaire, demeurait le cardinal Ottaviani, préfet, qui refusait toujours de nous recevoir. Il campait sur sa position. Une incertitude continuait à planer sur nos relations avec la vieille institution vaticane.

CHAPITRE 10

Infiltration

Pour de nombreux lecteurs en ce début du XXI^e siècle, il est difficile de comprendre les années qui marquèrent le milieu du siècle précédent, s'ils ne gardent pas présent à l'esprit l'extrême pression exercée sur toute la pensée de cette époque par le système communiste. Ce dernier alimentait alors son dynamisme de la grande illusion qu'il était capable de conquérir le monde.

Les milieux religieux, catholiques et protestants, qui étaient assez disposés à dénoncer le communisme pour son matérialisme, étaient souvent fort peu conscients que le communisme s'efforçait de distiller avec art une pensée acceptable par eux mais qui pouvait à long terme servir ses projets. On vit des chrétiens tomber dans le panneau des grandes campagnes de paix organisées par Moscou – pour lesquelles Picasso avait dessiné sa fameuse colombe – mais qui n'étaient en fait qu'un camouflage pour recouvrir d'une attrayante couleur pacifique une détermination agressive.

Or des communistes de tout bord étaient amenés dans le cadre des rencontres de Caux à remettre leur vie en accord avec les aspirations profondes de leur âme. Ils étaient donc bien placés pour nous alerter contre ce système de camouflage dont ils avaient même parfois été sinon les artisans du moins les complices.

Une large portion des intellectuels européens, égarés par cette propagande mensongère, avait été amenée à voir dans le communisme prôné par Moscou une option politique possible, voire même respectable. Toute dénonciation des exterminations du goulag, des persécutions religieuses dans les démocraties

populaires, des actions sournoises du KGB n'étaient aux oreilles de ces intellectuels que calomnies émanant d'un *anticommunisme primaire*, selon l'expression de l'époque.

Le KGB, chef d'orchestre des manipulations soviétiques, poussait ses agents au sein des organisations religieuses afin de fragmenter les oppositions qui auraient pu en s'unissant s'opposer à sa domination. Au sein de l'Eglise anglicane, Tom Driberg fut l'un de ces hommes qui se prêtèrent à jouer ce rôle ; il trouva le moyen de déclencher une vaste controverse opposée au Réarmement moral au sein de la Commission sociale et industrielle de cette église^a. Il s'en suivit un profond trouble dans les esprits qui déborda dans les milieux catholiques anglais.^b Ce n'est que bien des années plus tard, après qu'il se fut hissé aux postes les plus élevés de l'assemblée des laïques de l'Eglise anglicane, que Tom Driberg admit avoir eu ce genre de fréquentations douteuses – ce que beaucoup de gens à Caux suspectaient depuis longtemps.

Si l'Eglise catholique était moins perméable à ce genre d'infiltration, nous nous interrogeons cependant sur la possibilité que certaines des difficultés qui nous étaient faites aient été suscitées par des gens qui avaient intérêt à encourager ce genre de controverse.

Pour ma part, un prêtre qui appartenait au groupe de ceux qui nous avaient encadrés à Caux ne m'avait pas caché le 15 septembre 1955 son opinion lors d'une réunion à Paris : "Pour moi, en tant que citoyen, mon opinion est faite depuis dix-huit mois, le Réarmement moral est un fascisme de droite." Cette accusation venait-elle de lui ou lui avait-elle été soufflée par quelqu'un ?

a. Cf. *Moral Re-Armament - a study of the movement prepared by the Social and Industrial Council of the Church Assembly*, Church House, Westminster, doc. C.A. 1129, 1955, ainsi que la réponse faite par le Conseil de direction du Réarmement moral, présentée par Sir Lynden Macassey, 1955. Voir aussi *The Times, Readers' column*, 14, 16, 17 février 1955.

b. Voir en particulier la controverse créée dans l'hebdomadaire catholique *The Tablet*, suite à un article écrit par Sir Arnold Lunn.

J'étais personnellement inquiet de le sentir voulant nous entraîner, nous permanents catholiques, dans une attitude de confrontation avec les responsables non-catholiques pour leur imposer nos "revendications". Or une liste que je retrouve de ces permanents catholiques ne comportait plus que vingt-deux noms (dont cinq de français), alors que nos frères et sœurs protestants étaient alors plusieurs centaines. La seule attitude réaliste était pour nous, me semblait-il, d'accepter cette situation, provoquée notamment par les mises en garde du Saint-Office, et de réfléchir collectivement à la façon dont nous pourrions devenir un levain dans ce milieu. Quand, quelques mois plus tard, le 27 mai 1956, ce même ecclésiastique est parmi les signataires d'un rapport confidentiel au Saint-Office – dont j'ai copie – l'alertant sur la détérioration de la situation des catholiques au sein du Réarmement moral, je m'interroge d'autant plus que le document ne contient rien de substantiel. Le ton est cependant alarmant :

"Au lieu d'évoluer dans le sens que nous espérions et de tenir compte des réserves que nous faisons, le Réarmement moral a plutôt évolué en sens opposé et durci sa position... Il semble que le Réarmement moral s'est plutôt raidi et qu'il tend à redevenir une secte..." Ces jugements subjectifs ne sont corroborés par aucun fait qui les étayerait. Pourquoi s'étant rendu compte que nous ne voulions pas entrer dans son optique de confrontation, prenait-il avec quelques autres l'initiative d'entraîner le Saint-Office dans cette optique ?

Notre confiance en certains de ces prêtres était ébranlée. Ne sommes-nous pas trahis, pensions-nous, par certains de ceux qui sont supposés nous aider ? Mgr. Charrière ne nous cache pas être perturbé par ce document, car lui-même n'accorde pas une confiance aveugle à chacun de ces prêtres et s'en ouvre à Mme Laure.^c

Au moment où nous sentions qu'enfin certains commencent au Saint-Office à comprendre le sens de notre engagement, on devine que d'autres continuent de vouloir, en maintenant la

c. Cf. lettre de Mme Irène Laure à Buchman du 4 novembre 1956 suite à sa visite à Mgr. Charrière. (*Archives de Caux*)

confrontation au niveau doctrinal, entretenir une controverse entre l'Eglise et le Réarmement moral.

Le père Prudenzio Damboriena S.J., professeur à l'université Grégorienne, appartient définitivement à ce groupe. Un journaliste philippin, Vincente Villamin, désirant parler de Caux à Pie XII, demande au cours de l'automne 1957 une audience par l'intermédiaire de l'ambassadeur des Philippines auprès du Saint-Siège, José Delgado. Apprenant que sa demande est acceptée, il me prie de l'accompagner à Rome et nous y arrivons la veille de l'audience. L'ambassadeur des Philippines donne une petite réception en son honneur pour une quinzaine de personnes dans ses salons le soir à dix-huit heures. J'y vois arriver le père Damboriena. L'ambassadeur s'approche de moi et me demande : "Qui est cet ecclésiastique que je n'ai pas invité ? Est-ce vous qui lui avez demandé de venir ?" Je glisse à l'oreille de l'ambassadeur son identité et lui suggère de se méfier de lui, car je le sais activement appliqué à contrer le Réarmement moral. Je rejoins Villamin pour lui recommander la même prudence. Mais Damboriena se glisse entre nous. Il me reconnaît d'autant plus qu'à cet instant un diplomate m'interpelle : "Cher monsieur, donnez-moi des nouvelles de ce cher Dr Buchman."

Damboriena disparaît après avoir remis à l'ambassadeur une feuille dactylographiée en anglais sur papier sans en-tête, dont le ton fait penser qu'elle émane du Saint-Office.^d Cette note m'est confiée par l'ambassadeur. Était-il mandaté par le Saint-Office ou venait-il de sa propre initiative ? En tous les cas, à 21 heures, arriva à notre hôtel l'information que l'audience du lendemain était annulée. Coïncidence ?

Je cite cette note en la traduisant. En préambule des trois points diffusés par le Saint-Office déjà cités^e – deux relatifs à la

d. Note dactylographiée en anglais, non datée, sans indication d'origine, intitulée *Moral Rearmament: the Oxford Group: Buchmanism (Holy Office, 1955)*, avec note manuscrite de l'auteur *Exemplaire remis par Damboriena à l'ambassadeur des Philippines. (Archives personnelles de l'auteur)*

e. Voir p. 61.

participation des prêtres, un relatif à celle des laïcs – elle affirmait :

"Le Saint-Office s'étonne de trouver des catholiques et particulièrement des ecclésiastiques chercher à atteindre des résultats moraux ou sociaux, même louables, dans un mouvement qui est très loin de posséder l'héritage de doctrine, de vie spirituelle et de source surnaturelle de grâce, que possède particulièrement l'Eglise catholique.

"C'est aussi avec grand étonnement que l'on observe comment certains, qui défendent avec un enthousiasme excessif les méthodes et moyens proposés par le Réarmement moral, semblent penser – c'est l'impression qu'ils donnent – que ceux-ci sont plus efficaces dans ce mouvement que dans l'Eglise catholique elle-même.

"D'autre part, nombreux sont ceux qui voient dans le Réarmement moral un danger de syncrétisme et d'indifférentisme religieux..."

On continuait, après plusieurs années d'expérience, à dénoncer ce danger d'indifférentisme dont on n'avait constaté aucune manifestation, alors que Caux avait ramené au bercail catholique des dizaines de brebis égarées. Il y avait des étiquettes que certains s'acharnaient à coller pour détourner les gens de Caux.

Nous ne savions pas d'où émanaient les fausses rumeurs qui circulaient. Je reçus par exemple une lettre dans laquelle un religieux digne de foi m'écrivait: "Dans une récente conversation avec quelqu'un qui est assez proche du Saint Père, j'ai trouvé que cette personnalité avait eu l'impression que le Réarmement moral était une propagande camouflée du communisme. J'ai essayé de remettre les choses en place..."^f Qui cherchait à accréditer de telles contre-vérités ?

f. Lettre à l'auteur du 14 février 1956 (*Archives de l'auteur*) de Don Augustin Meier O.S.B., recteur du Collège St-Anselme, déjà cité aux pages 77-78. Ayant montré son opposition à Adolf Hitler dès 1933, il rejoignit Rome où il fut enseignant à partir de 1939 puis dès 1962 recteur de St-Anselme. Il fut nommé cardinal par Jean-Paul II le 25 mai 1985. Sans doute pour sa propre sécurité, il avait gardé un contact avec Territet comme point de repli en toute éventualité.

Au cours de l'été 1957, je me retrouvai aux Etats-Unis, dans le centre dont disposait le Réarmement moral dans l'île de Mackinac, au carrefour des grands lacs. C'était en quelque sorte le pendant américain de Caux. Mgr. Thomas L. Noa, évêque de Marquette, dans le nord du Michigan, avait l'île dans son diocèse. Les relations étaient les meilleures entre le vieux curé de l'île, le père Joseph Ling, et le Réarmement moral. Mgr. Noa vint à Mackinac pour réunir les catholiques alors présents à la rencontre en cours.

Nous l'accueillions bien chaleureusement espérant trouver en lui un autre Mgr. Charrière. Mgr. Noa s'y prit mal. Devant un auditoire pour lequel l'usage du tabac semblait révélateur d'une absence de discipline personnelle, il s'installa face à nous, assis sur la table fumant cigarettes sur cigarettes. Certains en furent offusqués.

L'évêque nous parla des informations qu'il avait reçues du père Damboriena et d'autres personnes que nous savions malveillantes à notre égard. Nous nous retrouvions à devoir recommencer toutes les discussions que nous avons eues dix ans plus tôt à Caux. "Mgr. Charrière est maître dans son diocèse, je suis maître dans le mien," nous est-il répondu chaque fois que nous prenions le comportement de Mgr. Charrière comme référence.

Alors que nous avions en ce dernier un pasteur convaincu que les catholiques devaient apporter leur contribution à l'action du Réarmement moral, nous ne tarderions pas à découvrir que Mgr. Noa entendait utiliser son autorité pour les empêcher de le faire. Cette attitude ressortant clairement d'une dernière conversation que j'ai personnellement avec Mgr. Noa dans son évêché à Marquette, et sentant qu'il n'était pas dans mon rôle d'apparaître comme un "responsable" avec lequel il pouvait discuter – ce qui aurait été contraire aux instructions du Saint-Office – je lui répondis évasivement quand il me demanda de revenir le voir. Je téléphonai à Buchman, l'informai qu'il valait mieux pour moi que je rentre en Europe et aille me replacer sous l'autorité de Mgr. Charrière. Ce qu'il m'encouragea à faire.

Mgr. Noa fait lire le 17 août 1958 une note dans toutes les

églises de son diocèse^g: "Jusqu'à ce que Notre Sainte Mère l'Eglise déclare qu'il ne se trouve aucun danger pour la foi des catholiques dans ce mouvement, les catholiques du diocèse de Marquette et tout autre catholique qui séjournerait dans les limites de la juridiction du diocèse ne pourront pas assister aux réunions du Réarmement moral, ni participer à ses activités ou les promouvoir."

Huit ans plus tard, le même évêque écrivait en réponse à une question de lecteur dans le journal diocésain *Sunday Visitor* en octobre 1966: "Etant donné les décrets et déclarations du Concile œcuménique au sujet des relations entre chrétiens et non chrétiens, je pense que nous devons souligner le besoin de soutenir un mouvement qui défend des principes chrétiens et moraux, comme le fait le Réarmement moral..."

Le sens du vent avait changé, Vatican II était en cours!

Le Père Damboriena poursuit avec zèle sa campagne contre le Réarmement moral. Sous sa signature paraît un long article de quarante-trois pages en latin dans le *Monitor Ecclesiasticum* en septembre 1957. La documentation qu'il y cite rassemble l'essentiel de ce qui a été publié par le Réarmement moral ou à son sujet; son argumentation tente à prouver qu'il s'agit là d'un mouvement religieux donc protestant.

En décembre de cette même année, un article non signé apparaît en première page de *L'Osservatore Romano* qui est une très sévère mise en garde contre le Réarmement moral.^h Les prélats que nous rencontrons soulignent que la présentation de l'article indique une position officielle de l'Eglise. L'article contient les trois paragraphes cités plus haut figurant en

g. Un document de 32 pages intitulé *Pastoral Instruction on Faith* est diffusé par Mgr. Noa en parallèle à cette instruction et aussi adressé "à tous les membres de la hiérarchie des Etats-Unis, aux responsables de la presse catholique, à tous les principaux séminaires et aux supérieurs de toutes les communautés religieuses." (*Lettre de Mgr. Noa à Eugène Teuber, 9 août 1958*).

h. *Osservatore Romano*, édition des lundi-mardi 9-10 décembre 1957, article page 1 intitulé *A proposito del riarmo morale*.

préambule de la note remise à l'ambassadeur des Philippines. Puis elle poursuit :

“On ne voit pas comment un catholique pourrait travailler, spécialement comme membre ‘permanent’ au sein du Réarmement moral sans sérieux inconvénients pratiques et dangereuses confusions dans le domaine doctrinal.

Et l'exactitude et l'intégrité de la doctrine est pour un catholique un devoir précis et absolu, spécialement quand il veut consacrer son travail et son énergie à une œuvre d'une telle ampleur que celle de refaire le monde.”

Ce texte vise exactement notre engagement. « Vous allez tout droit à la condamnation », nous dit Mgr. Baron à St-Louis-des-Français. L'agence de presse américaine United Press diffuse un communiqué tendancieusement intitulé: « Le Vatican condamne le Réarmement moral », qui est repris par une large part de la presse mondiale.

Nous reprenons contact avec le père Philippe, commissaire du Saint-Office, pour découvrir ce qui a changé depuis notre dernière conversation. Il ne nous cache pas qu'il s'agit d'une sévère sermonne mais que les laïcs restent libres de participer à l'action du Réarmement moral.

Un prélat nous révèle que des observateurs sont venus incognito à Caux au cours de l'été 1957 et ont fait un rapport très négatif à Rome, ce qui aurait déclenché cet article.

D'autres attribuent la publication de l'article à une pression exercée par l'épiscopat américain sur le Saint-Siège, geste pouvant être la conséquence de la campagne lancée par Mgr. Noa. On ne sait qu'en penser.

Puis, à partir de juin 1958, le Père Damboriena publie dans cinq numéros de la revue jésuite *Civiltà Cattolica* la série d'articles (soixante-seize pages en tout) où il reprend toutes les informations négatives accumulées depuis plus de vingt ans contre Buchman.^j

Comment expliquer que, onze ans après la première

j. Voir chapitre 3, note page 32.

déclaration claire faite par Mgr. Charrière, on puisse encore trouver dans ce document l'accusation calomnieuse de structure secrète organisée en grades concentriques autour de Buchman, accusation que tout observateur impartial eut balayé à la première enquête? Et cependant, c'était la première fois que celle-ci était portée à la lumière, puisque c'est là où nous l'avons découverte, comme je l'ai écrit plus haut.

Mais le père Damboriena était soit malveillant lui-même, soit manipulé par quelqu'un de malveillant.^k

C'est à ce moment pathétique des relations entre Caux et Rome que, le 9 octobre 1958, mourut Pie XII.

J'en fus profondément affecté. J'avais espéré voir ce pape faire enfin une ouverture dans la direction de l'engagement que mes collègues catholiques et moi avions pris. Mgr. Charrière avait dit à Mme Laure s'être entretenu du Réarmement moral à trois reprises avec Pie XII, les deux premières fois à l'initiative du Saint-Père, la troisième à sa propre initiative. Il n'avait rien révélé de ces échanges, mais la fermeté avec laquelle il nous défendait et soutenait nous laissait supposer qu'il avait assuré ses arrières avant de le faire. L'espoir que ce pape pourrait un jour débloquent la situation dans laquelle nous étions s'était évanoui. Sa mort faisait du cardinal Ottaviani notre ultime interlocuteur qui, nous le savions, ne nous était pas favorable. Nous nous sentions à la merci du Saint-Office.

Au milieu des eaux agitées que nous traversions, nous nous demandions si le nautonnier qui était censé nous conduire n'était pas endormi sur le coussin à la poupe. Il fallait que nous lui maintenions notre confiance.

Tout allait désormais dépendre du successeur qui occuperait la chaire de saint Pierre.

k. Lors d'une visite faite plus tard à un ami jésuite à la maison générale de la compagnie, j'ai tenté de découvrir ce qu'était devenu le père Prudenzi Damboriena. Il me fut répondu un laconique : « Il n'assure plus son enseignement à la Grégorienne (*université*) depuis 1968. » Je ne sus comment interpréter cette réponse.

SECONDE PARTIE



« OUVREZ LES PORTES »

11 Vocation	95
12 Angelo-Giuseppe Roncalli	103
13 Fougue latine	111
14 Thomas	119
15 Humanum est	125
16 Giuseppe Siri	133
17 Popov	139
18 Demi siècle	145
Index des noms cités	151

CHAPITRE 11

Vocation

À la mort de Pie XII, j'avais exactement, à trois jours près, trente-trois ans.

J'avais abandonné ma profession d'ingénieur neuf ans plus tôt, et avais rejoint les équipes réunies autour de Buchman, parce que j'y avais trouvé des personnes décidées à sortir nos pays européens de la confrontation sociale que Moscou entendait envenimer afin de les asservir.

Comme chrétien, j'avais péniblement ressenti, les grandes grèves que nous avons connues en France en 1948. Le champ de la réconciliation sociale s'offrait donc à moi, je m'y étais engagé.

Les équipes de Caux me révélèrent la dimension européenne de cette tâche en me montrant combien nous avons besoin de nous entraider entre allemands, italiens, anglais, suisses, belges et français pour nous communiquer les expériences positives faites.

Leur méthode d'action était d'inviter chacun à se remettre en question face aux exigences de sa propre foi. Je l'avais fait moi-même dans l'entreprise où je travaillais et avais pu ainsi inviter des collègues de travail à le faire à leur tour. L'embryon d'une équipe était ainsi née qui regroupait chrétiens (catholiques ou protestants) et socialistes, qu'ils soient ouvriers, cadres ou patrons.

Mon expérience était certes limitée, mais j'avais pu m'essayer dans cette tâche de pêcheur d'hommes, ou plus exactement de repêcheur: tendre une perche à celui qui se noie. Le premier garçon que j'ai aidé à sortir de la boue dans laquelle il avait conscience d'être tombé n'avait que quelques mois de moins que moi.

J'avais l'impatience de la jeunesse. Ce qui me poussait, même si cela était parfois un peu mêlé d'ambition, était une aspiration à me mettre au service de Dieu dans le milieu de l'industrie qui était le mien. Rejoindre à Caux des gens qui partageaient ce désir avait été pour moi obéir à une vocation hétérodoxe et répondre les yeux grand ouverts à un appel précis. L'engagement que j'avais pris se plaçait dans la pleine continuité de l'héritage de mon acquis religieux. Quand un cardinal Schuster posait la question "Pourquoi aller chercher ailleurs?", je ne pouvais me sentir concerné, car pour moi il ne s'agissait pas d'un "ailleurs", mais d'un "tous ensemble".

Quand, au cours des neuf années que je venais de passer au sein des équipes du Réarmement moral, je m'étais heurté à l'incompréhension de responsables religieux, j'avais été souvent amené à m'interroger: "Ai-je fait fausse route?" Mais toujours s'était imposée cette confiance: "Un jour, ils comprendront."

Notre groupe de catholiques engagés comme moi à Caux était entouré de religieux, de prêtres des divers pays d'Europe qui partageaient cette confiance, sans doute nuancée d'une meilleure connaissance de l'histoire religieuse qui leur faisait mieux mesurer les obstacles que nous aurions à surmonter.

Lorsque je m'étais retrouvé avec ces jeunes novices bénédictins à St Anselme, j'avais été tenté de les rejoindre. Mais j'avais reconnu que c'était là une tentation de sécurité. Il m'était demandé de continuer à faire confiance pour mon avenir, même si je ne savais pas où cela me mènerait. J'en ai donc parlé avec mon ami le recteur don Augustin Meier.

Là est le mystère d'une vocation, cette tranquillité intérieure qui vous épargne d'hésiter. Quand, suite à une prise de position encore plus sévère du Saint-Office, un père hollandais, que j'avais bien connu, m'envoie sa carte de visite avec ce mot unique "Impossible!", au dos de laquelle il a écrit: "Pourquoi ne pas devenir prêtre et dominicain? et rester ami du mouvement!", je suis sensible à sa démarche mais je sens que ce n'est pas là mon appel.

Je suis resté longtemps célibataire, ce qui n'est pas toujours

facile quand on vit avec de nombreuses jeunes filles dans les mêmes âges que soi. Je n'ai pas tardé à prendre conscience que je ne me donnais pas à celles-ci avec la même générosité qu'envers mes autres camarades, car j'avais peur d'être pris malgré moi dans une aventure sentimentale. J'avais dû décider d'aller sans peur au-devant d'elles avec le souci de ne pas interférer avec leur vie. Il m'avait fallu apprendre à laisser passer, sans y attacher d'importance, ces petits élans amoureux qui venaient parfois troubler mes relations avec l'une ou l'autre, parce que j'avais conscience de devoir rester disponible pour tout ce qui me serait demandé.

J'avais cependant appris, selon l'expression de Chateaubriand, à me "défier de cette forme d'amour-propre qui nous fait croire à la fortitude de notre âme". Mais le don de soi engendre cette "fortitude". Naturellement, je me surprénais constamment tenté de me reprendre. Mais c'est peut-être là où certains prêtres qui nous entouraient manquaient de confiance en notre engagement. La formation qu'ils avaient reçue dans des milieux protégés les avait peu préparés à comprendre des jeunes qui se voulaient militants dans des milieux exposés.

Exposés, nous l'étions, à des chrétiens d'autres confessions, à des musulmans et des bouddhistes, certes, mais aussi à des militants communistes, à des hommes politiques, à des industriels et des syndicalistes, à des intellectuels athées, qui avaient des motivations fort éloignées des nôtres. C'était dans ces milieux variés que nous étions appelés à devenir pêcheurs d'hommes.

Toutes les belles phrases des déclarations officielles, "l'héritage de doctrine, de vie spirituelle et de moyens surnaturels de grâce" paraissaient des mots bien ampoulés pour désigner l'humble prière que l'on faisait le soir en se couchant, ou la messe matinale que l'on coïnçait dans son emploi du temps, si l'on voulait avoir quelque chose de vivant à donner aux hommes que l'on côtoyait.

Nous puisions notre force dans ces moments de méditation qui, chaque matin, nous remplaçaient, comme nos autres camarades de travail, quelle que soit leur confession, devant l'ampleur de notre mission et la médiocrité de notre quotidien. Quand on est entouré de gens assoiffés, on sait bien où trouver

l'eau qui va étancher leur soif. Car on sait à quel point on est soi-même dépendant de cette source si l'on veut pouvoir continuer sa route.

J'étais souvent impatient de voir des conseillers bien intentionnés tourner autour de nous ne faisant pas confiance que l'Esprit-Saint pouvait nous montrer comment faire face à la tâche que nous avions acceptée. Si j'ai beaucoup apprécié le compagnonnage de Buchman, c'était précisément parce que je sentais en lui cette totale confiance: "Dieu te conduira." Mais il y joignait cette fermeté qui me ramenait dans le droit chemin quand c'était nécessaire. Mgr Charrière faisait de même.

L'un des côtés aventureux de cette vie au sein de ces équipes était le fait que nous étions tous bénévoles, non salariés. Je ne possédais en tout et pour tout qu'une machine à écrire portative et ce que pouvait contenir la petite valise qui m'accompagnait. Nous acceptions l'hospitalité qui nous était offerte, parfois à l'hôtel aux frais de ceux qui nous avaient invités, parfois dans de riches demeures, parfois dans une case familiale africaine.

Pour moi, ces neuf années avaient été une vraie école où j'avais appris à dépendre de la générosité des autres, à entrer dans cette économie du don, qui fait que l'on peut toujours se donner soi-même. Combien cet apprentissage de l'évangile était riche !

L'attitude de François Charrière était simple: "Quand on est convaincu, on fait ce que l'on croit. Dans ma vie, on m'a souvent accusé d'être trop révolutionnaire. Il faut l'être," nous avait-il dit.

Nous nous efforcions de l'être. Nous rencontrions toutes sortes d'oppositions. Lors de la canonisation de Nicolas de Flüe à Rome à laquelle Mgr. Charrière avait invité Buchman, il lui avait dit, et cela nous avait été répété: "Il n'y a que ceux qui vont tout droit en enfer qui ne rencontrent jamais d'opposition."

Chargé d'autorité, l'évêque de Fribourg devait parfois nous rappeler à l'ordre. Il m'écrivait paternellement, comme à l'enfant trop turbulent que j'étais, cette lettre de trois pages qu'il m'adressa le 13 octobre 1956, dans le prolongement d'une rencontre organisée quelques jours plus tôt à Montbarry (Canton de Fribourg):

"Malgré toute la bienveillance que je vous ai montrée, à vous personnellement et au Réarmement moral en général, j'ai été obligé, et je le suis encore, de faire des réserves importantes. Ceci est d'autant plus grave que j'ai vraiment fait tout mon possible pour éviter que la situation ne s'aggrave entre l'Eglise catholique d'une part et le Réarmement moral d'autre part. Or je suis arrivé à la conclusion très nette que certaines des expériences qui ont été faites cette année, et précédemment déjà, par les prêtres qui ont pris contact avec le Réarmement moral avec mon approbation, doivent être évitées désormais à tout prix, sans quoi je serais obligé moi-même de demander au Saint-Siège qu'il ne soit plus permis dorénavant aux catholiques d'être permanents. Or je voudrais éviter d'en venir là et c'est pourquoi je vous indique ci-après les trois principaux reproches qui vous sont adressés (*Je transcris de suite le paragraphe qui terminait cette lettre, et mettrai après l'exposé des trois reproches très clairs pour moi mais pas toujours explicites pour le lecteur.*)

"Il faut donc, cher Monsieur, que vous changiez, sur les points indiqués ci-dessus. Sinon, je serais contraint de demander au Saint-Siège d'interdire qu'il y ait désormais des permanents catholiques au Réarmement moral. Si je vous dis cela par écrit, c'est pour qu'il n'y ait aucun malentendu entre nous. Si je devais en venir à cette extrémité, croyez bien cependant qu'il m'en coûterait beaucoup parce que toute mon attitude depuis bientôt dix ans prouve avec abondance que j'ai fait vraiment tout mon possible pour qu'il soit permis aux catholiques de collaborer au Réarmement moral. L'arrêt de cette expérience constituerait pour moi une grande souffrance; mais je ne vois pas comment je pourrais l'éviter si le malaise dont j'ai parlé devait continuer. Je souhaite que vous teniez compte très strictement de ces directives et j'ose espérer que vous les accepterez avec confiance."

La lettre de Mgr. Charrière me reprochait :

"1) Un manque de coopération avec les prêtres responsables qui, unanimement, se sont plaints de cela à votre propos.

“2) Un manque de simplicité et de confiance qui a abouti à des situations qui, contrairement à votre bonne volonté qui est très réelle, avaient tout l'air de vouloir atténuer les directives de l'Eglise. Les prêtres qui étaient là-haut (à *Caux*) cet été ont été particulièrement gênés de l'attitude des dirigeants du Réarmement moral lors de la présence de Mgr Paul Yu-Pin (*archevêque de Nankin*). Ils avaient l'impression que les dirigeants du Réarmement moral considéraient Mgr Yu-Pin comme le vrai représentant de l'Eglise, pendant que les prêtres, par leur attitude de prudence, représentaient des milieux dont il n'était pas nécessaire de tenir compte. Encore une fois, il ne s'agit pas de vous imputer, à vous ou à d'autres, une volonté explicite d'atténuer la valeur de l'attitude prise par ces prêtres; mais objectivement parlant, c'est bien à cela qu'on a abouti. Or, comme je vous l'ai dit déjà, non seulement ces prêtres représentent bel et bien ma pensée et celle de l'Eglise, mais c'est grâce à eux, soyez-en sûr, qu'il nous a été possible ces années dernières d'obtenir du Saint-Siège qu'on ne procède pas encore à des décisions définitives et rigoureuses.

“3) Un manque de docilité envers l'Eglise, quand elle affirme l'importance des problèmes doctrinaux, indépendamment des personnes et de leur ‘engagement’ ou de leur ‘expérience’. A ce point de vue, votre témoignage du lundi 1er octobre, que j'ai pu personnellement entendre, m'a donné l'impression très nette que, pour vous, ces problèmes doctrinaux n'ont pas l'importance qu'ils ont en réalité. Relativement à ce troisième point, il apparaît nécessaire de ne pas sous-estimer, ni de garder secrets, les huit points qui avaient été déterminés l'an dernier. Leur observation est de première importance si l'on veut éviter que les prêtres, qui ont été les plus proches du Réarmement moral par leur participation personnelle, et moi-même ne soyons contraints de proposer à Rome de mettre fin à l'expérience.”

Tout ce que m'écrivait mon évêque était vrai, je n'avais rien à dire pour ma défense. Mais malgré le désir d'obéissance que je lui témoignais dans ma lettre de remerciement, j'avais de la peine à identifier quels étaient plus particulièrement les prob-

lèmes doctrinaux auxquels il aurait souhaité me voir accorder une plus grande importance.

Quant à l'application des huit points à laquelle se référait l'évêque de Fribourg, il me semblait difficile d'attendre de mes collègues non-catholiques, qui indéniablement faisaient grand effort pour les respecter, qu'ils aillent plus avant dans une voie où devait les conduire l'Esprit, plutôt que le respect scrupuleux d'un texte qui, même s'ils comprenaient bien notre demande, demeurait néanmoins extérieur à leur foi.

Le petit livre des *Exercices de saint Ignace* qui se trouve aujourd'hui sur ma table de chevet appartenait à un de mes camarades protestants de cette époque, décédé prématurément. Il témoigne du lent travail de mutuelle émulation spirituelle qui s'opérait alors parmi nous et que nous n'avions pas à organiser.

Mes frères et sœurs catholiques et moi gardions donc notre confiance dans l'avenir.

CHAPITRE 12

Angelo-Giuseppe Roncalli

Alors que les semonces se révélèrent plus sévères dans les textes émanant officiellement du Saint-Office, rendant ainsi moins probable la poursuite de l'expérience commencée sous l'autorité de Mgr Charrière, des personnes de plus en plus nombreuses qui suivaient avec attention l'évolution de ce dossier tenaient à nous remonter le moral, nous encourageant de leurs propos confiants. Un homme du Saint-Office qui avait, comme le père Philippe lui-même, de la sympathie personnelle pour notre engagement nous avait, sans hésiter, mis en bonne compagnie en nous disant: "De nombreux saints ont souffert des entraves que l'Eglise a mises à leurs initiatives."

Cette association était plus réjouissante que celle des malheureux qui, dans les siècles précédents, avaient été brûlés vifs ou mis au cachot pour avoir pris des positions condamnées par la Sainte Inquisition!

Si nous gardions foi dans l'avenir, nous ne savions rien de la disposition d'esprit du nouvel occupant du siège de saint Pierre. Des amis qui avaient été présents lorsque la fumée blanche était montée au dessus de la Chapelle Sixtine lors de son élection avaient été frappés du silence déconcerté qui était tombé sur la foule place St-Pierre à l'annonce du nom du cardinal Angelo-Giuseppe Roncalli. Divers cardinaux étaient à Rome réputés "papabile", mais Roncalli n'était pas de ce nombre et quelques secondes de stupeur déçue avaient précédé les ovations.

La bonhomie de Jean XXIII allait gagner tous les cœurs. Le bruit circulait qu'il ferait un bon pape de transition. L'histoire allait vite démentir ce jugement sommaire.

Un fait avait été relevé par certains. Jean XXIII avait invité frère Roger Schutz de Taizé à venir le voir. L'apparition de ce pasteur suisse et de son compagnon en aube blanche n'était pas passée inaperçue; certains avaient froncé les sourcils, les autres y avaient vu un signe.^a Mais personne ne put deviner où allait conduire ce signe, nous en particulier.

Malgré toutes les entraves mises par le Saint-Office, des personnalités catholiques de plus en plus nombreuses fréquentaient Caux. Le professeur Werner Schöllgen, doyen de la Faculté de théologie catholique à l'Université de Bonn, n'hésitait pas dans son ouvrage *Aktuelle Moralprobleme*^b, à citer l'expérience du Réarmement moral comme piste de référence pour une nouvelle approche de l'enseignement de la morale. Dans un diocèse où le cardinal Frings avait pris une forte position opposée au Réarmement moral, Schöllgen avait obtenu l'imprimatur ecclésiastique pour son ouvrage.

Fortement impressionné par la façon pragmatique que l'on avait d'agir à Caux, le père Lombardi S.J., qui y était venu, avait lancé à Rome son mouvement Il Mondo Migliore, dont le titre était un écho de l'expression de Buchman "Refaire le Monde". Il espérait créer à Grotta-Ferata un pseudo Caux romain. Le père Lombardi, ayant appris que Buchman se trouvait à Rome au moment où il avait réuni une importante assemblée d'ecclésiastiques pour lancer son mouvement, avait prié celui-ci de venir y assister. Quelques semaines plus tard, Buchman m'avait rendu compte de cette visite. Il avait été frappé de l'absence de laïcs: "Quand j'ai vu tous ces ecclésiastiques, j'ai souhaité bien de la chance au pauvre père Lombardi pour arriver à faire un mouvement mondial avec ce seul groupe d'hommes!"

Certains sentaient qu'à Rome "on discutait du sexe des anges" pendant que la chape communiste s'étendait sur l'Europe, étouffant la voix de l'Eglise, emprisonnant les cardinaux. En

a. Cette remarquable invitation a été racontée à l'auteur par frère Roger Schutz. Le lecteur en trouvera la genèse dans l'une ou l'autre des biographies du prieur de Taizé.

b. *Aktuelle Moralprobleme*, prof. Werner Schöllgen, Patmos Verlag, 1955.

Chine, une église catholique dissidente inféodée au pouvoir était créée. On regrettait de ne pas voir se dégager une réflexion à la dimension de ces problèmes?

Si le cardinal Tisserant suivait avec grand intérêt ce que faisaient les équipes du Réarmement moral, ce n'était pas qu'il avait un intérêt particulier pour cette initiative multiconfessionnelle comme telle, mais qu'il sentait ces équipes présentes en Asie, en Inde, en Afrique, en Amérique latine aux points névralgiques où se jouait l'avenir spirituel de la planète. Ses interlocuteurs étaient alors Buchman lui-même, Mme Laure, Rajmohan Gandhi, le journaliste philippin Vincente Villamin, Andrew Mackay, pour ne citer ici que ceux dont les noms sont apparus dans les pages précédentes.

En 1957, le philosophe français Gabriel Marcel rencontre à Tokyo de jeunes japonais appartenant aux équipes du Réarmement moral. Lui, qui dans son théâtre avait raillé le mouvement de revival lancé par Buchman prend conscience que le Réarmement moral est tout autre chose. L'introduction qu'il écrit au livre *Un Changement d'Espérance - à la Rencontre du Réarmement moral*^c rassemble les réflexions du philosophe qui s'adresse "à trois amis inquiets" - un prêtre, un protestant, un athée. C'est à l'Eglise catholique inquiète qu'il entend avant tout s'adresser. Son livre sera traduit en anglais, en allemand avec une préface de Konrad Adenauer et dans la plupart des langues latines.

Dans les dix-sept pages de sa *Lettre-témoignage à trois amis inquiets*, le philosophe s'appuyant sur la réflexion de l'ensemble de son œuvre, écarte d'un revers de main toute controverse entre conceptions - catholique ou protestante - du Saint-Esprit, pour se placer sur le terrain existentiel de ce qui permet à tout être humain de dialoguer en lui-même avec un autre que lui-même, un autre qu'il ne nomme pas, qui est plus grand que lui et qui l'éclaire.

c. Gabriel Marcel, de l'Institut, *Un Changement d'Espérance*, Librairie Plon, 1958; repris dans la collection 10/18, Union générale d'Éditions, Paris, 1962.

Même si ce texte fut peu lu et peu compris par la plupart de mes collègues protestants et catholiques, il m'apparut comme une importante contribution à cette évolution du Réarmement moral vers une ouverture plus interreligieuse. En même temps, ce genre de réflexion ne faisait que compliquer provisoirement nos relations avec le Saint-Office, ancré alors dans des vues plus traditionnelles.

Gabriel Marcel sent que notre époque a besoin de personnalités engagées s'appuyant sur une solide spiritualité et il s'intéresse à faire parler toutes celles qu'il a côtoyées à Caux: Mme Irène Laure, le journaliste communiste de Sesto-San-Giovanni, le syndicaliste français Maurice Mercier, le tunisien Mohammed Masmoudi, les trois jeunes chanteurs américains invités à St-Anselme, pour ne mentionner ici que celles que le lecteur a déjà rencontrées dans ces pages.

Ce qui l'intéresse c'est que le Réarmement moral est allé recruter ses militants parmi les dockers du port de Rio-de-Janeiro, dans les instances du Komintern, chez les riches, chez les musulmans, chez les grands, chez les humbles... "Sous nos yeux, écrivait-il, le monde, le vaste monde, devenait une famille."

Il respecte cette façon nouvelle d'atteindre le public qu'utilise le Réarmement moral pour amener de nombreuses personnes à réfléchir. L'intellectuel qu'il est regrette le côté assez élémentaire du message que certaines productions théâtrales apportent un peu partout dans le monde, mais il constate que ce théâtre passe bien la rampe parce qu'il est assaisonné d'une bonne dose de folklore, de la découverte de peuples peu connus des spectateurs et enfin de l'enthousiasme communicatif d'une jeunesse en train de prendre conscience que toute l'humanité habitait sur la même planète. On avait vu ainsi des Africains atteindre les Noirs américains, des Japonais enthousiasmer les divers groupes sociaux d'Amérique latine, des sud-américains parcourir l'Italie.

On voyait ainsi des mineurs de la Ruhr, dont certains avaient milité dans les rangs communistes, partir pour l'Etat de Kérala en Inde.

Dès que le cardinal Tisserant eut appris l'intention de ces mineurs, il prit feu pour leur projet qui lui paraissait répondre aux besoins d'un pays ayant été sous la domination communiste. Il exprima le désir de voir le spectacle intitulé *Hoffnung* qu'ils allaient y présenter.

Buchman, qui savait organiser ces grands déplacements à l'échelle planétaire, proposa à Tisserant que la troupe, devant voyager par avion entre Francfort et Bombay, s'arrêtât pour quarante-huit heures à Rome et y présentât le spectacle. Un jour fut fixé et Buchman me pria de gagner Rome pour aider à organiser cette petite escale, qui posait un certain nombre de problèmes logistiques.

Le directeur du Grand Hôtel, le Dr Levet, offrit gratuitement sa salle de bal pour le spectacle. Il connaissait bien Buchman, croyait à ce qu'il faisait et désirait l'aider. Je m'installai dans une des chambres que ce genre d'hôtel alloue aux chauffeurs de ses clients: simple mais quand même d'assez haut standing.

Le spectacle était prévu pour le samedi 20 février 1960 dans l'après-midi. La veille je m'étais affairé à accueillir tout le groupe allemand. L'équipe technique travailla toute la nuit et la matinée suivante pour transformer cette salle en théâtre et planter les décors. Le cardinal Tisserant avait confirmé sa venue dans la matinée. J'avais répété avec le Dr Levet le cérémonial auquel il tenait quand il recevait un cardinal dans son hôtel: il le faisait précéder d'un employé qui portait une lumière allumée, le cardinal devait marcher derrière, puis moi, pour représenter Buchman, puis lui-même. Tout cela était fort pittoresque. Mais au moment où nous commençons le branle-bas pour accueillir les divers invités, le portier me remit un message: "Le cardinal Tisserant regrette infiniment de ne pouvoir venir à la représentation cet après-midi, il en a été empêché."

Je connaissais assez la parfaite maîtrise du langage diplomatique qu'avait le cardinal pour ne pas immédiatement sentir que le "Il en a été empêché" contenait un message à mon attention.

Comme nous avions gardé le secret le plus absolu sur la venue du cardinal pour tout le monde, à l'exception du Dr Levet, le

spectacle eut lieu normalement devant la soixantaine de personnalités qui avaient été conviées pour meubler la salle. Un prince et une princesse crurent que le spectacle avait été donné en leur honneur et remercièrent chaleureusement les acteurs. Toute la troupe allemande repartit, continuant son voyage. Je rentrai à Paris le surlendemain.

Mais avant de partir j'encourageai mon ami Andrew Mackay à rendre visite au cardinal Tisserant pour savoir ce qui s'était passé, ce qu'il fit le vendredi suivant.

A cette époque les principaux cardinaux de Curie avaient un droit hebdomadaire de visite chez le pape. Celui de Tisserant tombait le mercredi en fin de journée. Il fit usage de son droit pour remettre au nouveau Jean XXIII deux ouvrages qu'il voulait lui présenter en sa qualité de Préfet de la Bibliothèque vaticane.

L'incident du samedi dont il parla au Saint-Père mit la conversation sur le Réarmement moral. Alors qu'il était nonce apostolique en France, Jean XXIII avait entendu de la bouche du Cardinal Achille Liénart, évêque de Lille, l'influence sociale que le Réarmement moral avait eue dans les rapports entre patrons et ouvriers. Il s'en était entretenu avec ce dernier mais n'avait pas eu d'autres informations. Il fut donc intéressé de savoir que le doyen des cardinaux connaissait Buchman, suivait les initiatives que le Réarmement moral prenait dans une région d'Asie ayant été sous l'emprise du communisme. On n'eut pas le temps de parler des deux ouvrages, objet de la visite.

Le cardinal Tisserant était si heureux de cet entretien, qu'il s'empressa de tout raconter à Mackay le vendredi suivant. Il en avait oublié son grief contre le cardinal Ottaviani, car c'était bien celui-ci qui lui avait envoyé "un petit abbé" pour l'empêcher d'aller où il voulait aller.

"Vous avez bien fait d'obéir, vous auriez irrité le Saint-Office", lui avait dit le Saint-Père.

Nous, du moins les quelques uns qui étaient au courant du camouflet du samedi précédent, rendions grâce à la façon tout à fait inattendue dont, pour la première fois, nous parvenait d'un pape un signe auquel nous pouvions attacher nos espérances. Tout à coup l'horizon paraissait moins sombre.

Cette nouvelle réjouit d'autant plus Buchman, alors aux Etats-Unis, qu'elle était due à l'initiative de son ami Tisserant, qu'il tenait en très haute estime. L'année suivante, Buchman s'éteignit à Freudensstadt en Allemagne à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Cette visite de quarante-huit heures de mineurs de la Ruhr à Rome, faite avec beaucoup de frais, et qui semblait avoir manqué son objectif avait porté un fruit bien inattendu.

L'homme propose, Dieu dispose.

CHAPITRE 13

Fougue latine

A l'abri des regards pointilleux du Saint-Office, toute une fermentation des esprits s'était faite dans l'Amérique latine catholique sous l'impulsion des équipes du Réarmement moral.

Les personnes concernées, si elles étaient nominalement catholiques, ne s'embarrassaient guère de ce que l'on pouvait penser à Rome. Une action avait commencé parmi les dockers des ports brésiliens. Réarmement moral voulait dire pour eux, en première étape, abandonner le revolver et le couteau que l'on portait à la ceinture. Puis, dans un deuxième temps, réconciliation entre eux, et transparence avec la femme qui partageait leur vie. On commençait par le plus élémentaire, puis on réintroduisait la démocratie sur les quais où caïds et cliques avaient imposé leur domination.

Ainsi, s'était mise en place chez ces hommes une vaste campagne de propreté morale où les avaient rejoints des responsables politiques, des dirigeants de l'industrie et finalement des membres de la hiérarchie comme don Helder Camara, alors évêque auxiliaire de Rio.

Des ports, le mouvement avait gagné les favelas - nous disons "bidonvilles" - où vivait la sous-population des grandes villes sud-américaines. On y voyait apparaître de nouveaux leaders, hommes de stature morale, qui devenaient les interlocuteurs des responsables politiques pour résoudre les problèmes sociaux de cette partie de la population.

Ces hommes frustes mais convaincus découvraient en avançant qu'ils étaient chrétiens et catholiques. Certains célébraient en grande pompe leur mariage avec la femme avec laquelle ils vivaient, entourés de leurs enfants et surprenaient les

curés qui voyaient ces brebis rentrer au bercail sans qu'ils aient eu à aller les chercher.

Ils avaient réalisé un film en jouant devant la caméra ce qu'ils avaient vécu. Ainsi se créa *Hommes du Brésil* qui non seulement fut projeté dans tous les grands ports du monde mais montrait aux savants sociologues que les grands problèmes sociaux ne se résolvent pas qu'avec des réformes structurelles. C'était une révolution du mode de penser et de vivre qu'il proposait, révolution partant de la base où chacun trouvait la part qui lui incombait.

C'est au contact de ces hommes, que j'ai compris cette phrase lue mainte fois: "Je te bénis, Père du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout petits." J'ai eu la chance de bien connaître plusieurs d'entre eux, avec lesquels j'ai noué des liens fraternels profonds dans le mélange d'italien, de portugais et de français que nous parlions ensemble et je me souviens surtout d'un gros grutier au cœur d'or qui ne savait ni lire ni écrire.

Les jeunes japonais que Gabriel Marcel avait rencontrés à Tokyo étaient venus leur donner un fraternel appui en faisant une tournée en Amérique latine. Ainsi, à leur instar, des jeunes s'étaient réunis de divers pays latinos pour écrire et monter un drame théâtral *El Condor*, avec lequel ils débarquèrent à Caux d'abord, puis en Italie en 1962.

Cette équipe, essentiellement composée de catholiques obligeait tous les adversaires du Réarmement moral en Italie à réviser leurs positions. On ne pouvait continuer à les accuser de protestantisme. Fallait-il leur faire grief d'avoir entraîné dans leur sillage quelques jeunes d'autres appartenances religieuses?

Pour éviter ce genre de stérile controverse, les acteurs d'*El Condor* surent s'appuyer sur les autorités religieuses locales. Au cours de l'hiver et du printemps 1962-1963, les cardinaux archevêques des grandes villes italiennes, les uns après les autres, décidèrent de laisser, à titre d'expérience, ces jeunes latinos atteindre leurs fidèles. On commença par Bari, un peu loin de Rome.

Non seulement l'expérience était positive mais le succès allait

toujours en s'amplifiant. La puissante logistique des communautés religieuses se mettait en branle: les institutions d'enseignement organisaient des rencontres avec les acteurs, des couvents accueillait les jeunes filles tandis que les jeunes hommes étaient logés dans les séminaires. Les cardinaux accueillait la troupe et encourageaient ses membres. Comment ne pas laisser ces jeunes, qui prenaient à bras le corps certains des problèmes fondamentaux de la société, communiquer leur enthousiasme à la jeunesse italienne? Bari, Palerme, Reggio-de-Calabre, Naples, Venise, ils allaient partout, même dans les petites villes siciliennes dominées par la mafia.

Qu'en pensait le Saint-Office? Un observateur de la situation dans laquelle était Rome après dix-huit mois du pontificat de Jean XXIII nous avait dit: "La Rome actuelle est partagée en deux: celle qui est préoccupée du progrès des idées matérialistes et du communisme, celle qui voit seulement le danger que le protestantisme continue à faire peser sur l'Eglise depuis la réforme." Nous avons constaté que ceci devait être vrai à l'intérieur même du Saint-Office. Le père Philippe, devenu Mgr. Philippe - avant de recevoir plus tard le chapeau cardinalice - se montrait plus encourageant maintenant qu'il n'était plus commissaire. Le père Verardo, son "premier compagnon", tel avait été son titre, qui nous connaissait bien, l'avait remplacé. Eux-mêmes et certains de leurs collègues s'intéressaient davantage aux communistes repentis que le Réarmement moral avait ramenés dans les rangs de l'Eglise, plutôt qu'aux catholiques que, selon certains de nos détracteurs, des protestants auraient attirés dans les leurs.

La tournée de l'équipe d'Amérique latine avec son spectacle *El Condor* fut interrompue en juin 1963 par un appel pressant venant du Québec. Le père Henri Roy, fondateur de l'Institut séculier Pie X à Québec, arrivait en Italie appelant au secours. Il voyait apparaître dans son pays les signes précurseurs d'une fermentation qui commençait à secouer les esprits.

Il demanda à ces sud-américains de venir d'urgence dans la

“Belle Province” afin de proposer des points de repère à une jeunesse qui voulait tout bouleverser pour secouer la tutelle séculaire de la communauté anglaise. Il venait encouragé par son cousin, le cardinal Maurice Roy, archevêque de Québec. Il suggéra que je le rejoigne pour organiser cette visite.

Pour éclairer le lecteur sur l'ampleur de cette crise je citerai une expérience. Débarquant au début d'octobre 1963 à Montréal pour y changer d'avion en route pour Québec, j'achète *La Presse*, le grand quotidien québécois, pour découvrir ce qui était alors d'actualité dans le pays. Je tombe sur un article consacré à la rentrée solennelle de l'université pontificale de Montréal, présidée par son recteur le cardinal Léger. Une photo montrait ce dernier célébrant, dans l'immense église placée au centre de l'université, un office solennel, en mitre, entouré d'une douzaine d'évêques aussi mitrés, devant un parterre ségrégué de jeunes filles en robe blanche et de jeunes hommes en complet sombre.

Un an plus tard, en octobre 1964, j'étais moi-même dans la salle de réunion des étudiants de cette même université pour suivre un débat public, auquel chacun participait en mangeant son sandwich - cela s'appelait *le débat-midi*. Le sujet était: “L'université a-t-elle encore besoin d'un aumônier ou faut-il supprimer ce poste?” Au cours des douze mois écoulés, le cardinal Léger avait dû démissionner de sa position de recteur et se faire remplacer par un laïc, plusieurs prêtres et religieux avaient dû renoncer à leurs cours et trouver des laïcs pour les reprendre, la rentrée solennelle et l'adjectif “pontificale” avaient été supprimés et le jean effrangé était devenu la tenue la plus communément répandue dans l'université.

Le bouleversement de l'université était à l'image du bouleversement de l'Eglise québécoise. On organisait des lotos pour faire face à la défaillance financière des fidèles. Une église fut mise en vente à Montréal pour payer ses dettes. J'ai vécu entre octobre 1963 et septembre 1965 au milieu de cet effondrement ecclésial, soutenant ceux qui voyaient encore clair, remontant le moral de ceux qui se décourageaient. Quel séisme!

Cette crise avait été précipitée par le basculement politique qui avait porté au pouvoir en 1960 le parti libéral avec Jean Lesage comme premier ministre de la province. Son prédécesseur, Maurice Duplessis, avait abusivement soutenu l'Eglise pour assurer sa majorité. Or le maintien de la fibre française avait été depuis deux siècles le principal facteur de cohésion de la population autour de son clergé. Le slogan *Maître chez soi* de Lesage avait séduit les jeunes qui n'avaient plus confiance dorénavant que le curé pouvait les conduire vers leur avenir. Celui-ci voyait fondre l'assistance à ses messes alors qu'il était habitué à y retrouver la presque totalité de la population. C'était là la conséquence de la confusion qui avait existé entre valeurs religieuses et valeurs nationalistes - situation semblable que l'on retrouvera dans la Pologne des années 1990.

La campagne menée sous la direction du Père Henri Roy par l'équipe sud-américaine visait les jeunes des principales villes du Québec, et dans ces villes les principales institutions d'éducation qui étaient encore toutes religieuses. Elle commença à Québec même et suscita un grand enthousiasme chez les jeunes, mais aussi chez beaucoup de religieux et religieuses qui y trouvèrent une nouvelle confiance dans l'avenir. Même si les mises en garde du Saint-Office avaient laissé en maints endroits des traces, le père Henri Roy, s'appuyant sur l'autorité du cardinal, savait les dissiper. Comme cela s'était passé en Italie, les évêques, trop heureux de nous voir atteindre ces jeunes qu'ils ne savaient plus bien comment prendre, passaient d'une méfiance hésitante à une attitude parfois de total soutien. Il s'établit ainsi une relation d'étroite collaboration avec une bonne part des évêques québécois.

Mais dans une tournée où l'on allait de succès en succès, à Alma au nord de la province, dans un CEGEP (Collège d'Enseignement Général et Professionnel) tenu par une communauté enseignante, on se heurta à une opposition minoritaire militante qui tenta de saboter l'opération. Ce comportement qui rompait avec nos expériences récentes nous alerta. On se rendit vite compte que derrière les jeunes opposants

se trouvait un français, professeur d'histoire, J.C. En cherchant ce qui se cachait là, nous apprîmes que ce même J.C. avait déjà été remercié du CEGEP d'une autre ville, où l'on avait jugé son influence subversive. Comme français, je fus discrètement approché par les services secrets de la police montée canadienne - la sécurité nationale étant une responsabilité fédérale - qui voulaient s'assurer que je n'étais pas un complice de J.C. Elle m'apprit que J.C. était arrivé d'Algérie et elle le suspectait d'être l'un des cadres communistes installés pour organiser la subversion au Québec. En effet, la grande géopolitique stalinienne passait à l'époque par le Québec où elle entendait susciter un front révolutionnaire en dressant la minorité française contre la majorité anglaise du continent. J.C. fut écarté par le CEGEP d'Alma.

Quelques années plus tard, en 1970, quand le F.L.Q. (Front de Libération du Québec) enleva à Québec le consul britannique et assassina le ministre Pierre Laporte, la police canadienne mit la main sur ce réseau. Il ne rassemblait qu'une trentaine de jeunes. Ce grand projet soviétique avait avorté. Le psychiatre de la prison où étaient détenus certains de ces jeunes égarés, le Dr Gustave Morf,^a me confirma plus tard que tout avait bien commencé à Alma.

Souvent je me suis demandé si ces jeunes, condamnés à purger des années de prison, n'étaient pas parmi ceux, âgés alors de dix-sept/dix-huit ans, qui nous conspuaient à Alma.

Plusieurs personnalités qui avaient suivi avec un immense intérêt ce que les jeunes sud-américains avaient pu faire pour le Québec me demandèrent de prolonger mon séjour après leur départ, ce que je fis. C'est ainsi que je me suis retrouvé comme bénévole à la disposition de l'Église québécoise, restant en étroit contact avec une bonne part de son épiscopat, pour tenter de l'aider dans la phase difficile que traversait sa jeunesse. L'organisation locale du Réarmement moral prenait en charge mes frais.

a. Voir Dr Gustave Morf, *Le Terrorisme québécois*, Les Editions de l'Homme, Montréal.

J'eus pendant mon séjour la tristesse de voir disparaître le père Henri Roy. C'était mon plus solide ami dans ce pays. Sa mort éloigna de mon esprit l'option caressée de rejoindre un jour son institut séculier.

A l'université de Montréal, un an après le *débat-midi* dont j'ai parlé plus haut, un autre *débat-midi* affichait comme orateur invité M. Peter Howard, parlant en français. Il offrit une réflexion fondée sur son expérience du Réarmement moral. Il laissa une marque profonde chez certains, comme j'ai eu l'occasion de le constater plusieurs années plus tard auprès d'un auditeur retrouvé à Caux.

Au terme de son intervention à l'université de Montréal, j'accompagnai Peter Howard chez le cardinal Léger qui, avec beaucoup d'humilité, le remercia de ce qu'il avait pu faire pour "ses" étudiants. Je n'oublierai jamais cet entretien car nous étions devant un homme, hier puissant, alors brisé par un sentiment d'échec. En plus, il venait d'être fort atteint par la révélation faite par certains journaux de la facture excessive que le précédent premier ministre, Maurice Duplessis, avait fait régler par l'État québécois pour lui offrir son anneau pastoral.

Dans les semaines qui suivirent, le cardinal Léger demanda au pape d'accepter sa démission. Il consacra le reste de sa vie aux lépreux en Afrique.

Peu après, en mars 1965, Peter Howard était emporté par une pneumonie à Lima au Pérou. Le cardinal Richard Cushing, archevêque de Boston, avait écrit en préface à un livre d'Howard^b:

"Peter Howard est un de mes amis. Responsable de l'action du Réarmement moral, il est bien connu dans le monde entier pour l'énergie et le savoir qu'il a mis au service de cette noble cause. A son talent et à sa formation de journaliste, il allie la perspicacité morale acquise auprès d'hommes de nombreux pays."

b. Peter Howard, *Design for Dedication*, préface du card. R. Cushing, Ed. Henry Regnery Cie, Chicago 1964; édition française, *Créé pour un grand Destin*, Les éditions de l'Homme, Montréal 1964.

Howard avait espéré rassembler autour de ses qualités de leader cette masse non organisée que représentait la fraternité du Réarmement moral. Dieu en avait disposé autrement. Celle-ci allait devoir poursuivre sa tâche n'ayant plus de personnalité charismatique autour de laquelle elle pouvait naturellement se rassembler. Ce fut une phase délicate de son histoire.

* * * * *

J'insère ici une parenthèse personnelle.

Faisant, quelques mois après la tournée d'*El Condor*, une évaluation de l'influence que celle-ci avait eue au Québec, je m'entretins à Victoriaville avec la mère supérieure d'une institution qui avait logé un groupe de jeunes sud-américaines. Elle me parla de la marque que cette visite avait laissée sur leur institution. Une jeune femme française, qui encadrerait ces jeunes, avait su, en s'adressant à l'ensemble de la communauté, aider celle-ci à surmonter des dissensions internes. Elle me vanta les qualités remarquables de ma collègue en ajoutant qu'elle ferait sûrement une excellente mère de famille. Peut-être avait-elle une idée derrière la tête? Mais la mère supérieure ne savait pas que ma collègue était protestante.

Là aussi, Vatican II ébranla les idées du célibataire que j'étais resté et j'offris trois ans plus tard à cette collègue protestante de devenir son mari. Nous avons tous deux consacré vingt ans de notre jeunesse à ce travail. Malgré nos quarante ans passés, notre ménage reçut en cadeau trois garçons. Nos chemins s'étant rejoints, nous avons pu les poursuivre ensemble, avec une disponibilité réduite certes, mais avec une expérience enrichie par notre vie commune à cinq.

CHAPITRE 14

Thomas

A mon retour en Europe, à l'automne 1965, après l'intermède canadien, je retrouvais une situation profondément différente à Rome. Jean XXIII était décédé laissant derrière lui une œuvre immense inachevée. Paul VI l'avait poursuivie et le concile Vatican II se terminait. Il se clôtura en décembre 1965.

Dans la réforme des institutions romaines qui fut une des initiatives de Vatican II, le Saint-Office fut remplacé par la Congrégation pour la doctrine de la foi. Le cardinal Ottaviani pris sa retraite et demeura, selon l'usage romain, dans son appartement au dernier étage du bâtiment du Saint-Office.

On sentait que le cordon sanitaire disposé autour du Réarmement moral par la vieille institution vaticane, qui s'était révélé depuis quelques années de moins en moins efficace, se dissolvait, sans que personne ne remit en question clairement la validité des dispositions qui avaient été prises publiquement. On semblait vouloir oublier tout ce passé, même si, tout à coup, on le voyait réapparaître à l'initiative d'une conférence épiscopale qui en avait retrouvé la trace dans ses archives. Nous avons dû apprendre à accepter ce flou, faisant confiance que le passage des années le dissiperait.

Mais l'important était la réelle ouverture au dialogue que l'on sentait.

Des commissions nouvelles avaient été mises en place. Le cardinal Maurice Roy avait pris la présidence de la Commission Justice et Paix et naturellement nous nous retrouvions à Rome quand nous y étions ensemble. J'eus le plaisir de retrouver à ses côtés Mgr Andrea di Montezomolo; son lien avec Caux remontait à

l'époque où son parent le comte Carlo Lovera di Castiglione l'avait encouragé à accompagner un camarade de séminaire qui désirait participer à une session d'été.

Mgr Sergio Pignedoli, nommé cardinal, avait pris la présidence de la Commission pour le Dialogue avec les Non-Croyants. Comme nous commençons à voir arriver à Caux de nombreux Japonais, souvent sans grandes racines religieuses, mais indéniablement travaillés par des préoccupations humaines et sociales de nature spirituelle, nous avons l'occasion de confronter nos expériences réciproques avec ce pays.

La Commission pour l'Unité des chrétiens se révéla bien vite une institution avec laquelle nous devons échanger nos réflexions, surtout avec Mgr Ramon Torella i Cascante, qui en était le secrétaire. Si l'objectif des rencontres de Caux n'était pas d'œuvrer à la réunion des chrétiens, il était clair que c'était un des hauts lieux où ceux-ci se retrouvaient pour agir ensemble sur le plan social, moral ou spirituel.

De nombreux prélats qui, ayant occupé des postes diplomatiques en divers pays, y avaient vu les équipes du Réarmement moral aux prises avec certains problèmes pratiques auprès des populations et des dirigeants, avaient un regard fort différent de celui qu'avaient eu les théologiens du Saint-Office.

Le cardinal James R. Knox, qui prit la présidence du Conseil pour la Famille, avait vu à Melbourne le travail du Réarmement moral. La diffusion du *Livre Noir et Blanc*^a auprès des jeunes l'avait vivement intéressé et il l'avait encouragée. Il nous accueillait chaleureusement à chacune de nos visites et il avait accepté le principe de sa participation à l'une des rencontres prévue à Caux sur le sujet de la famille, quand il fut emporté par la maladie.

Mais aussi dans les situations locales, la nouvelle ouverture avait d'impressionnants résultats. L'évêque de Bolzano, Mgr Joseph Gargitter, qui avait vu son diocèse déchiré par les attentats et les querelles entre communautés de langues italienne et allemande, avait suivi avec beaucoup d'attention les initiatives

du Réarmement moral. Des responsables politiques germanophones et italo-phones du Haut-Adige avaient été conviés à se retrouver à Caux. L'évêque avait été heureusement surpris de les entendre, à leur retour à Bolzano en juillet 1969, tenir des propos conciliateurs.

Mgr Gargitter fit partie de l'équipe de réflexion qui permit au Haut-Adige de trouver en moins de deux ans, avec l'aide de dirigeants politiques italiens, une solution satisfaisante à son problème linguistique. Rajmohan Gandhi avait à Caux touché la conscience de ces hommes en leur disant: "Comment, nous Indiens qui avons tant de langues et de religions différentes, pouvons-nous espérer relâcher nos tensions si vous, qui êtes tous catholiques, n'arrivez pas à dominer les vôtres?"

Le vent nouveau qui, depuis Vatican II, soufflait sur Rome avait balayé bien des hésitations, des méfiances qui nous avaient tenus à l'écart, même en des endroits où nous ne nous y attendions pas.

Mlle Ottaviani, sœur du cardinal, dirigeait un orphelinat à Rocca-di-Papa, sur les collines de la banlieue romaine. Afin de meubler les soirées de ses jeunes pensionnaires, à une époque où il n'y avait pas encore de télévision partout, elle avait trouvé des films très formateurs qui avaient suscité leur enthousiasme.

Je tiens ce que je rapporte du cardinal Ottaviani lui-même qui me le raconta dans des circonstances que je vais décrire, et du témoignage d'Andrew Mackay.

Un jour où Mlle Ottaviani devait présenter l'un de ces films, elle invita son frère à venir le voir, ce qu'il accepta. J'ai eu l'impression d'après les souvenirs qu'avait le cardinal du sujet du film qu'il s'agissait précisément de *Hommes du Brésil*, qu'avaient réalisé les dockers de Rio. Quel qu'il ait été, le cardinal en fut profondément impressionné.

S'enquérant auprès de sa sœur où elle s'était procuré ce film, celle-ci lui répondit: "Dans une officine de distribution de films, qui s'appelle *Riarmo Morale*".

Avec une humilité qui montre la spiritualité de cet homme - alors que beaucoup auraient utilisé le mot "arrogance" en parlant de lui - Ottaviani se fit cette réflexion: "Un mauvais arbre

a. Voir plus loin milieu de page 129.

ne peut produire de bons fruits.” Ce fut, ce jour-là, son “chemin de Damas”, en ce qui concerne le Réarmement moral.

Le cardinal invita le responsable de cette agence de distribution, qui était Andrew Mackay, à venir le voir. Dans une petite salle qui jouxtait alors le bâtiment du Saint-Office, Mackay présenta d'autres films qu'il distribuait. Le cardinal lui exprima le désir d'avoir un entretien avec un des responsables du Réarmement moral.

Le secrétaire de l'organisme légal du Réarmement moral en Grande-Bretagne, Roland Wilson, se trouvait alors avec son épouse en Australie auprès de leur fille qui s'y était installée après son mariage. Sur son retour en avion pour la Grande-Bretagne, il pouvait faire escale à Rome, si cela convenait au cardinal. Rendez-vous fut donc pris.

Le cardinal Ottaviani reçoit le ménage Wilson, tous deux anglicans. Mary Wilson a publié plusieurs petits ouvrages pour faire connaître le message de la Bible aux enfants. Comme le cardinal s'est courtoisement d'abord adressé à elle, elle en dit quelques mots, trouve dans son sac quelques unes de ses plus récentes publications. Le cardinal se plonge dans ces livres d'enfants: “Pourquoi ne ferions-nous pas une édition italienne de ces ouvrages, demande-t-il? Nous manquons tout à fait de ce genre de littérature.” Roland Wilson est écouté ensuite avec beaucoup d'attention. On se sépare bons amis, en confiance les uns avec les autres, comme si l'histoire des vingt dernières années avait été un mauvais rêve.

Atteint par l'étonnante nouvelle de cet entretien, je me comporte en Thomas: si mes oreilles n'entendent pas de la bouche du cardinal Ottaviani ce qu'on me rapporte, je n'y croirai pas.

J'ai l'occasion de me retrouver à Rome avec mon ami Charles Piguët, frère d'un pasteur vaudois. Nous étions sur le point d'entreprendre d'écrire un ouvrage commun à la demande des *Edizione Paoline*, la grande maison d'édition catholique d'Italie.

Mon collègue et moi allons, contrairement aux usages romains, nous présenter le vendredi 23 octobre 1970 sans rendez-vous au gardien de l'entrée du Saint-Office et demandons à voir le cardinal. Après quelques échanges par interphone avec le quatrième étage, nous sommes admis à monter à l'appartement privé du cardinal.

Dès que nous nous sommes présentés comme venant de Caux, nous entrons dans le vif du sujet: “Il y a eu un malentendu entre nous... Sachez, nous dit-il avec fermeté, que ce malentendu est aujourd'hui totalement dissipé.” Il nous raconte alors la surprise que lui a faite le film vu dans l'institution de sa sœur, la réflexion qu'il s'était faite concernant le mauvais arbre et les bons fruits.

Nous faisons ensemble un tour d'horizon de la situation mondiale dans les régions où nous nous sentons impliqués, lui apportant les nouvelles qui nous semblaient devoir l'intéresser. Il paraît avoir tout son temps. Au bout d'une petite heure, nous nous levons pour prendre congé. Il nous donne sa bénédiction et nous accompagne jusqu'à la porte de son appartement et juste avant de la fermer, il la rouvre, nous regarde et dit: « Sachez que si j'ai l'occasion de montrer mon total soutien à ce que vous faites, je le ferai. »

Je reviendrai dans cet appartement pour rendre visite au cardinal devenu aveugle. Il était émouvant de s'entretenir avec lui. Il me parlait avec attendrissement de sa vieille mère qui l'avait beaucoup marqué. Il était devenu un ami.

En sortant ce jour-là de chez lui, nous nous rendons à la basilique St-Pierre, dans la chapelle latérale réservée aux visiteurs qui veulent prier. Au ciel du baldaquin qui domine le grandiose autel baroque, une colombe d'or plane sur notre silence...

Oui, l'Esprit plane dans le silence.

CHAPITRE 15

Humanum est

A ce moment de grande ouverture à Rome, le Réarmement moral passait par une phase difficile de son histoire.

Comme je l'ai dit, la mort de Frank Buchman en 1961, puis celle de Peter Howard en 1965, avaient laissé la grande fraternité mondiale du Réarmement moral sans leader charismatique autour duquel elle pouvait naturellement se réunir. Plusieurs groupes partirent dans des directions différentes, affaiblissant ce qui avait fait la force de ces équipes, leur cohésion à l'échelle mondiale.

Ceci n'empêcha pas que ces équipes continuèrent à travailler avec efficacité dans de nombreuses situations locales, l'intervention de Caux dans le conflit entre ethnies au Haut-Adige en est une illustration.

Autour de Rajmohan Gandhi, homme de réflexion marqué par l'héritage de son grand-père le Mahatma, s'étaient réunis des jeunes, indiens et de certains autres pays asiatiques. Quand ils vinrent dans nos pays occidentaux pour redonner à la jeunesse européenne alors en pleine errance spirituelle le sens des valeurs essentielles, ils s'arrêtèrent à Rome. Ce groupe composé en majorité de non-chrétiens, fut reçu le samedi matin 4 mars 1967 en audience privée par Paul VI. Les paroles que le Saint-Père lui adressa en anglais méritent d'être citées car on y trouve les germes de la réflexion qui le conduira, lui et ses successeurs, à ouvrir le dialogue inter-religieux. Rajmohan Gandhi sera en 1986 présent à la première rencontre inter-religieuse organisée à Assise par Jean-Paul II. Je cite ici Paul VI en le traduisant:

“Nous sommes impressionné par le sens religieux que l’on trouve en Asie et Nous exprimons l’espoir que celui-ci sera la force motrice de vos activités. La religion engendre le respect pour la personne humaine; elle fortifie la détermination qui pousse hommes et femmes engagés à entreprendre des programmes parfois fondamentaux pour le bien de tous les citoyens; elle donne une fondation solide aux espérances d’une jeune nation. Nous sommes tous enfants de Dieu, et nous devons travailler ensemble en harmonie pour le bénéfice mutuel de tous.”^a

Quelques jours plus tard, j’aurai l’occasion d’accompagner Rajmohan Gandhi et son groupe de jeunes chez Mgr. Pierre Veuillot, à l’archevêché de Paris. C’était pour lui et moi une heureuse occasion de nous retrouver. La maladie l’emporta hélas peu après.

Les équipes de nombreux pays se réunirent quelques années plus tard autour de Rajmohan Gandhi pour créer début 1969 le centre de rencontres de Panchgani, dans les montagnes du Maharashtra, sur la côte ouest de l’Inde. L’archevêque d’Agra, Mgr. Dominic Athaide apporta immédiatement son soutien à cette initiative. Ce centre a joué, d’année en année, un rôle d’abord important à la dimension du continent asiatique, puis plus récemment pour recentrer la grande fraternité réunie initialement autour de Caux sur une base plus large que celle, fondatrice, des pays occidentaux, chrétiens et riches.

Mais il manquait dans l’orientation du Réarmement moral cette réflexion globale qui avait été la force de Buchman; le besoin de reconstituer la cohésion que l’on avait connue se faisait fortement sentir. Il a donc fallu faire patiemment naître une équipe de responsables, d’appartenances religieuses diverses et de pays différents, qui a appris à faire collectivement ce qu’aucun d’entre eux n’était capable de faire isolément.

A l’une de ces réunions, organisée près de Londres, où cette

a. Reproduites en anglais dans l’ *Osservatore Romano*, 5 mars 1967; traduction de l’auteur.

cohésion internationale a commencé à se forger, le cardinal Franz König, archevêque de Vienne, était venu apporter son expérience et sa connaissance intime des pays alors sous contrôle communiste. La profondeur de sa réflexion et sa sagesse s’imposaient à chacun de nous. Combien il était précieux que notre communauté mixte – interreligieuse pour être exact – pût bénéficier d’une telle sollicitude pastorale.

L’une des premières initiatives qui marqua cette volonté de cohésion à l’échelle planétaire réunit à Rome du 14 au 29 avril 1980 quarante-cinq de nos cadres d’une vingtaine de pays, de tous les continents. Nous avons choisi de nous retrouver dans la banlieue romaine, à Némi, chez les pères du Verbe divin. Le cardinal König vint spécialement de Vienne pour nous rejoindre. Au terme de l’audience générale du mercredi 23 avril sur la place St-Pierre, il alla tranquillement rechercher le fringant pape Jean-Paul II, qui arpentait à pied les allées de circulation réservées dans la foule, pour le ramener près de nous et nous présenter. Nous avons pu avoir un bref échange avec lui pour lui dire le sens de notre recherche. Un an après, on attentait à sa vie dans une semblable occasion.

Notre présence à cette audience avait été saluée publiquement, comme elle le sera le lendemain dans *L’Osservatore Romano*. Quand ces mots *Moral Re-Armament* résonnèrent dans les haut-parleurs entre les bras de la célèbre colonnade, mon esprit s’envola vers Buchman et Ottaviani. Quel chemin avait été fait depuis l’article de *L’Osservatore Romano* de 1957, à l’époque où nous étions, nous disait-on, au bord de la condamnation!

Quelques mois auparavant avait paru le livre *Questo Mondo nelle nostre Mani* que mon ami Charles Piguët et moi avions écrit à la demande de don Valentino Gambi, des *Edizione Paoline*, pour mettre à la disposition des catholiques italiens l’expérience acquise dans les équipes du Réarmement moral.

Le recteur de l’université salésienne, Mgr Antonio Javierre-Ortas, qui était venu brièvement à Caux quelques années

auparavant, nous donna de précieux conseils pour la conception de cet ouvrage.

Il nous suggéra de nous écarter du style de beaucoup de publications proposées alors à Caux qui tendaient à être des catalogues de résultats remarquables, mais plutôt d'apporter au lecteur notre réflexion sur les grands problèmes contemporains en utilisant ces résultats comme une esquisse de voies de solution. Cette structure rédactionnelle fit le succès de l'ouvrage en Italie et en Angleterre.^b

Si, au sein du Réarmement moral, nous sentions que notre cohésion pleinement retrouvée nous permettait de continuer à intervenir dans maintes situations conflictuelles, nous devions aussi mesurer ce que nous n'avions pas pu faire pendant ce temps de flottement dans nos rangs. Je n'ai pas qualité pour faire cette estimation mais, me semble-t-il, il y a un domaine où nous avons péché par défaut à un moment où nous aurions dû être davantage présents.

La vague dont nous avons vu les premiers signes à Alma au Québec commençait à déferler sur la jeunesse du monde occidental. Celle-ci allait, à partir des grandes universités de la côte ouest américaine, submerger l'Europe, poussée par des intellectuels épris de liberté - mais, pour beaucoup d'entre eux, se réclamant de révolution et d'anarchie. C'était là un des premiers signes, donné par les jeunes, de la mondialisation dans laquelle le monde est entré aujourd'hui.

Le soulèvement qui, en 1968, se manifesta alors en Tchécoslovaquie, connu sous le nom de "Printemps de Prague", fut écrasé par les chars soviétiques. Mais la "bande à Baader" en Allemagne, les brigades rouges en Italie allaient orienter le dynamisme de milliers de jeunes dans des voies d'impasse, de

b. Charles Piguet et l'auteur, *Questo Mondo nelle nostri Mani*, préface du cardinal Franz König, archevêque de Vienne, Ed. Paoline, Rome 1979. Version française, *Ce Monde que Dieu nous confie*, éd. Le Centurion, Paris 1979. Version anglaise, *The World at the Turning*, Grovesnor Books, Londres 1982. Version espagnole, Ed. Guadalupe, Buenos-Aires. Edition coréenne, éd. Yang Young Gag, Séoul 1983.

révoltes destructrices et de mort. Combien de ces jeunes leaders ont fini en se suicidant dans les prisons où leur égarement les avait conduits!

Nous devons reconnaître que par suite du manque de cohésion entre nous, nos équipes du Réarmement moral ne furent pas en mesure de réagir comme elles auraient pu éventuellement le faire, étant donné l'expérience acquise au cours des années précédentes. L'initiative prise par certains américains qui avaient été dans nos rangs était trop marquée du sceau de la culture américaine pour répondre aux besoins du monde. Chacun de nos pays assista, incapable de réagir, à ce bouleversement des esprits. Aurions-nous pu faire quelque chose? On ne réécrit pas l'histoire. *Errare humanum est.*

Un peu tard hélas, en 1977 seulement, face à la propagande à laquelle la jeunesse était soumise depuis près d'une décennie, nos équipes produisirent, à l'initiative de deux auteurs anglais, Garth Lean et Sydney Cook, l'original *Livre Noir et Blanc* qui offrait une contre-proposition au *Petit livre rouge de Mao*. "Outil et guide pour ceux qui veulent changer le monde", ce manuel paraîtra en trente langues avec un tirage total de 675.000 exemplaires. Il sera édité en France par l'Apostolat des éditions et en Italie, sous le titre *Manuale della Rivoluzione*, par les éditions Paoline. (C'est à la suite de ce succès en Italie, que les Paoline prièrent Charles Piguet et moi-même d'écrire l'ouvrage dont j'ai parlé plus haut.)

Fort heureusement, en d'autres lieux, étaient nées des initiatives à la mesure des besoins de l'heure. Frère Roger de Taizé en lançant l'idée du "Pèlerinage de confiance sur la terre" avait offert à la jeunesse européenne un lieu de rencontre et de ralliement. A Rome, quelques étudiants, issus de ce mouvement d'agitation de 1968, avaient créé une petite communauté autour d'Andrea Riccardi, qui est devenue la Communauté St-Egidio, aujourd'hui connue dans le monde entier.

Un des pays qui s'est trouvé le plus marqué par cette crise au sein de la jeunesse fut l'Italie. Face à l'agression des Brigades rouges,

le gouvernement et les évêques se sentirent totalement démunis. On a le cœur fendu en pensant à toute cette jeunesse dévoyée vers des idées sans avenir, à ces vies marquées de façon indélébile et aux cœurs brisés dans tant de familles. J'étais pour quelques jours à Rome quand on découvrit le 9 mai 1978 dans le coffre d'une voiture, abandonnée près de l'endroit où je logeais, le corps du leader démocrate-chrétien Aldo Moro, séquestré puis finalement assassiné par ses ravisseurs.

Face à ce gâchis de vies, comment ne pouvais-je pas déplorer que nous n'ayons pas su, ou pu, nous engouffrer dans la percée qu'avaient faite en Italie les jeunes sud-américains d'*El Condor*. Avec du recul, je mesurai combien cette opération avait été peut-être victime de son succès plutôt que portée par une base assez large.

Pour l'heure, c'était les magistrats italiens qui eurent à monter en première ligne. Certains s'étant faits lâchement assassiner, les peureux parmi eux se retirèrent, ne laissant aux postes exposés que les courageux. Quand l'avocat Oronzo Melpignano, d'Ostuni, invita les principaux magistrats italiens, dont plusieurs présidents de cours d'appel, ceux-là même dont la vie était le plus menacée par les Brigades rouges, à venir se retrouver à Caux, ma pensée mesurait le tragique des occasions manquées.

Ayant côtoyé ces hommes, participé avec ma femme et mes amis aux congrès qui les réunissaient à Milan, à Rome, à Gênes, et plusieurs fois dans notre centre en Suisse, j'ai compris combien Caux leur offrait un endroit sûr où ils pouvaient se ressourcer auprès de personnes de foi et ainsi consolider leur détermination. La police cantonale vaudoise venait nous aider à assurer leur sécurité quand ils séjournaient à Caux, où ils arrivaient dans leurs voitures blindées. L'Italie devra beaucoup à ces hommes qui ont su mettre leur courage au service du droit.

Melpignano venait de les réunir à nouveau à Caux. C'était le samedi 4 juillet 1987. Au cours d'une réunion publique dans la grande salle, Melpignano fit l'éloge de leur combat pour la justice et enrôla la communauté internationale présente pour les soutenir. Au terme de son discours, il s'affaissa sur le siège où il venait de se rasseoir, pris d'un malaise.

Cette journée était, par une étrange coïncidence, marquée par la visite d'un invité important, le cardinal Roger Etchegaray, président de la Commission Justice et Paix du Vatican, qui venait de présenter un message du Saint-Père à la CNUCED (Conférence des Nations Unies pour le Commerce et le Développement) réunie à Genève.

Une grande table avait été dressée au milieu de la salle à manger de Caux. Le cardinal Franz König, archevêque de Vienne, habitué de la maison, était assis en face du cardinal. Étaient à leurs côtés Mgr. Pierre Mamie, évêque de Fribourg et Mgr. Justo Mullor-Garcia, représentant du Saint-Siège auprès des organisations internationales à Genève. C'était lui qui avait pris l'initiative de proposer au cardinal cette visite à Caux. Mgr. Damaskinos, représentant à Genève du patriarche de Constantinople, était aussi monté pour l'occasion.

Il fallut à la fin du repas interrompre ce déjeuner festif pour annoncer qu'Oronzo Melpignano avait rendu son dernier soupir. Le cardinal Etchegaray rassembla l'émotion de tous ces hauts magistrats et des quatre cents personnes présentes par la prière qu'il conduisit.

Quel couronnement d'une vie! Quelle dimension prend une mort quand elle advient en une telle circonstance!

CHAPITRE 16

Giuseppe Siri

Mariés en 1969, ma femme et moi avons poursuivi ensemble la vie militante que nous avons menée auparavant séparément. L'arrivée de notre fils aîné en 1970 n'avait que peu diminué notre disponibilité et notre mobilité. Il n'en fut pas de même quand la Providence nous donna une paire de garçons jumeaux en 1972. Nous devenions cinq, et il y avait pas mal de travail pour les parents. Mais Dieu veille à tout.

Un ménage d'amis génois, Mario et Lotti, qui connaissaient bien notre engagement, émus de nous voir en charge de trois enfants en bas âge, mirent à notre disposition leur maison de vacances sur la côte ligure, à proximité de Gênes. Micheline, ma femme, avait vécu pendant trois ans au Brésil et avait participé à la transformation qui s'était opérée dans le port de Rio-de-Janeiro. Comme ces dockers brésiliens avaient réalisé le film *Hommes du Brésil* relatant leur saga, nous disposions d'un instrument précieux qui nous permettait d'utiliser leur expérience dans une ville portuaire comme Gênes.

Nous l'avions du reste fait comme jeunes mariés en utilisant ce film auprès de la frange modérée des dockers de Montréal décidés à secouer le joug de la mafia, qui contrôlait leur port comme tous ceux de la côte Est du continent nord-américain. A cette occasion, nous avons pénétré au sein de ce surprenant réseau qui existe entre tous les dockers du monde. En effet, ceux-ci communiquent entre eux en écrivant à la craie sur les cargaisons des messages - de sympathie ou de nature plus secrète - à leurs collègues des autres ports et se connaissent ainsi sans s'être jamais rencontrés.

En nous invitant à Gênes, nos amis avaient précisément en tête

la situation du port, totalement contrôlée par les organisations communistes. Aucune liberté d'expression n'y était possible sans l'accord de celles-ci. Tout s'y passait cependant à l'*italiana*.

Installés en famille dans cette villa en novembre 1974, nous nous sommes serrés un peu pour accueillir pendant une huitaine de jours deux brésiliens liés avec l'histoire du port de Rio-de-Janeiro, que ma femme et moi connaissions bien.

Nous avions déjà nos entrées auprès des responsables communistes parmi les dockers, car à plusieurs reprises, des dockers de divers ports du monde en visite à Caux avaient exprimé le désir d'aller saluer leurs collègues à Gênes. Cinq heures de voiture suffisaient pour s'y rendre. Une vieille comtesse génoise, pleine de zèle pour sa ville, était toujours prête à leur faciliter ce déplacement.

Les dockers génois avaient ainsi reçu la visite de Fred Small du port de New-York, de Jack Carol du port de Cardiff, de Jim Beggs du port de Melbourne, et d'autres dont je ne me souviens pas le nom. Ils avaient donc conscience que certains des gens de Caux étaient familiers de leur mouvance.

Mon ami Mario, de son côté, qui appartenait à une famille d'armateurs, avait ses entrées partout dans la ville.

Quand les hommes venus de Rio proposèrent aux divers responsables des organisations portuaires de leur présenter un film sur la vie de leur port, leur offre trouva un chaleureux écho. Nous eûmes ainsi non seulement plusieurs projections du film, mais surtout les longs échanges qui suivirent chaque représentation et nous permirent de mieux connaître ces hommes.

Mario, homme simple, malgré les lourdes responsabilités qu'il portait, venait participer à ces échanges sans que personne ne semblât trouver sa présence inopportune. Le film opérait sur ces dockers une certaine magie, comme il l'avait fait sur le cardinal Ottaviani.

Tout semblait donc aller pour le mieux, et notre famille fit ainsi plusieurs séjours sur la côte ligure pour permettre à ce travail de se poursuivre.

Mais un jour Mario me dit: "Je suis mal à l'aise de poursuivre

ce que nous faisons, car j'ai le sentiment que notre archevêque réprovoque mes initiatives. Il faudrait que nous lui rendions visite ensemble." Le cardinal Giuseppe Siri avait la réputation d'être un homme d'une grande fermeté et il valait mieux éviter toute confrontation.

Comme les nécessités de notre vie familiale m'obligeaient à rentrer à Paris, j'assurai Mario que, sur un téléphone de sa part, je ferai un saut à Gênes entre deux trains pour cette entrevue. Je lui laissai le soin de fixer le rendez-vous qui conviendrait au cardinal et à lui-même.

Quand, quelques semaines plus tard - au début de 1975 si je fais confiance à ma mémoire - je débarque en gare de Gênes, je trouve Mario assez soucieux. "Le rendez-vous m'a été fixé à neuf heures moins le quart, or le cardinal commence, c'est bien connu, ses audiences à neuf heures. Il y a donc un message à mon intention dans ce rendez-vous inhabituel: Vous avez insisté pour que je vous reçoive, je le fais donc mais je ne vous accorde qu'un quart d'heure. Cela, poursuit Mario, augure mal du rendez-vous de demain matin."

De fait nous nous présentons le lendemain à l'heure fixée au palais archiépiscopal désert. Nous sommes introduits dans le bureau du cardinal. Celui-ci se lève de derrière son bureau vide, nous désigne d'un geste du menton les deux sièges placés face à lui, se rassied et dit d'un ton sec: "Je vous écoute." Mario, désarçonné par cette réception si contraire aux usages établis entre le cardinal et lui, n'arrive pas à ouvrir la bouche. Je suis contraint d'engager la conversation malgré cet accueil des plus glacial.

Mes paroles de remerciement se heurtent à un visage impassible. Je lui dis être heureux de lui rapporter les contacts que j'ai eus avec les responsables des dockers que j'ai connus grâce à mes relations avec les dockers d'autres ports du monde. Je suis interrompu par un bref: "Quels responsables?" J'égrène les noms des différents hommes que nous avons rencontrés, avec les titres respectifs de chacun, tous liés aux diverses organisations communistes locales. La figure du cardinal se détend. Il est visiblement étonné de découvrir ce Français qui connaît bien sa

ville et a des contacts avec des gens qu'il ne voit jamais. Je lui parle des visites faites dans le port au cours des dernières années par mes collègues, ces différents dockers ou moi-même.

Tout à coup, son attitude change du tout au tout: "Je vais être franc avec vous, me dit-il. C'est moi qui avais été chargé par le Saint-Office de conduire l'enquête concernant le Réarmement moral à Caux en 1950. Le cardinal Ottaviani et moi étions camarades d'études. J'avais prié Mgr. Suenens, qui avait été mon élève, de venir me seconder dans cette mission. Nous nous étions installés à Glion (au-dessous de Caux) pour conduire notre enquête. Celle-ci n'avait pas été positive. Mais ce que vous venez de me dire sur le travail fait à Gênes par le Réarmement moral modifie tout à fait mon jugement. Je vous en remercie."

La glace est rompue. Mario rapporte ce qu'il fait au cœur d'une équipe d'industriels responsables pour susciter une approche chrétienne des grands problèmes économiques du monde.

La conversation se prolonge, car tout intéresse le cardinal.

A neuf heures trente-cinq, nous sortons du bureau du cardinal, sous le regard mécontent d'une vingtaine d'ecclésiastiques convoqués à neuf heures qui semblent nous trouver bien discourtois de les avoir ainsi fait attendre. Nous n'y sommes pour rien.

Nous pouvions enfin reconstituer après un quart de siècle la genèse du "malentendu" auquel le cardinal Ottaviani avait fait allusion dans la conversation décisive que nous avons eue en octobre 1970. Nous comprenions que Mgr Suenens était venu à Caux sur ordre en mission secrète, qu'il ne pouvait donc pas informer Mgr. Charrière, ni nous révéler ce qui le motivait.

Probablement impressionné par la conviction des catholiques qu'il avait trouvés à Caux et par l'action qui y était menée, Mgr. Suenens avait conçu le plan de regrouper sous son autorité ces catholiques dans une organisation pour laquelle il avait fait appel à l'expérience de Veronica O'Brien. D'une façon étrange, il n'était même pas arrivé à exprimer cette idée à ses interlocuteurs, le dialogue ayant été rompu à la rencontre de Lausanne avant qu'il

en soit arrivé à ce point. Tout son comportement surprenant s'éclairait. Dans quelle situation ne s'était-il pas trouvé!

On pouvait regretter que le prélat belge n'eût pas consulté les catholiques présents avant de s'engager ainsi. Ceux-ci auraient pu attirer son attention sur certains inconvénients de sa proposition. Au moment où Caux tentait de réunir les forces spirituelles face à la pression exercée par le matérialisme, lequel menaçait l'ensemble des confessions religieuses, avait-on raison de s'enfermer dans les cloisons qui existaient entre elles? N'y avait-il pas un autre moyen à trouver pour leur permettre de travailler ensemble? Mgr. Charrière, consulté, l'eût éclairé de l'expérience qu'il avait déjà acquise alors depuis cinq ans.

En choisissant la méthode d'enquête secrète, le Saint-Office ne s'était-il pas exposé à se laisser égarer par des informateurs qui voulaient nuire au Réarmement moral?

Nous savions que rodait probablement autour du centre de Caux les services qui voulaient surveiller ce que devenaient les responsables communistes qui participaient aux rencontres, malgré les nombreuses mises-en-garde et condamnations des radios et des organes du parti. Dans quelle mesure les services du Saint-Office ont-ils été intoxiqués du fait d'autres services, qui peut le dire? Mais il y a là une explication plausible du malentendu prolongé qui s'établit parmi les responsables du Saint-Office et auquel faisait référence le cardinal Ottaviani. On aurait gagné à mieux se découvrir, à se parler directement et ainsi à se connaître dans la franchise. Ceci appartient au passé, oublions le.

L'Esprit de vérité devait, quoi qu'il en soit, triompher de ces tortueuses approches.

Nos relations avec le cardinal Siri devinrent des plus cordiales et il m'adressa une aimable carte de remerciement en réponse à mes vœux à l'occasion de son jubilé sacerdotal en 1979. Tout s'arrange quand on se parle.

CHAPITRE 17

Popov

Centre du monde catholique, la place St-Pierre à Rome peut prendre à certains moments l'atmosphère d'une place de village. Ceci est moins vrai aujourd'hui car elle est la plupart du temps marquée par des aménagements faits pour une audience ou une cérémonie passée ou à venir.

Mais il y a trente ans, après une heure ou une heure trente de l'après-midi, cette immense place vide sans circulation se rétrécissait à la dimension des quelques personnes qui l'animaient encore. Tous les touristes étaient attablés dans les *trattorie* de la ville. Les pigeons s'abreuvaient aux deux fontaines avant de regagner les corniches de la colonnade de Bernini. Des bambins jouaient sous la surveillance d'une *nonna* assise sur une marche, venue chauffer ses membres au soleil printanier. Le dernier fiacre, las d'attendre le client qui ne réapparaîtrait qu'après la *siesta*, s'éloignait lentement vers le *borgo*. Quelques romains, pressés de rentrer pour le déjeuner, traversaient sous le regard las des carabiniers en faction sur la frontière – entre Italie et Vatican.

Il y avait là aussi des flâneurs comme moi. Quelques ecclésiastiques, sortis par la porte de bronze, s'attardent au soleil qui ne pénètre que peu dans les bureaux de la secrétairerie d'Etat. Je me retrouve ainsi tête à tête avec Mgr Paul Poupard, occasion de sortir des conversations sérieuses que nous avons eues précédemment dans les salons pourpres de la secrétairerie. Il est plus jeune que moi, mais son érudition et son expérience ont déjà fait de lui un personnage qui compte. Ce jour-là naît, dans le bavardage entre ces deux Français, une confiance qui ira en s'affermissant avec le passage du temps.

Quelques années plus tard, nommé recteur des Facultés catholiques, il s'installe rue d'Assas à Paris. Je sollicite son aide quand une famille laotienne bouddhiste avec six enfants adolescents arrivent en réfugiés à Paris et que nous devons les héberger provisoirement parmi nos connaissances. Paul Poupard permettra à l'ainée d'entrer gratuitement à la "Catho" pour entreprendre des études supérieures en France.

Nous sommes, ma femme et moi, aimablement invités le 2 février 1979 à sa consécration épiscopale, cérémonie à laquelle se retrouvent l'élite intellectuelle catholique et toute l'institution dont il est le recteur. L'invitation que nous avons reçue nous ouvre les portes de la réception restreinte qui suit l'office. Nous nous y rendons; il y a beaucoup d'ecclésiastiques. Le cardinal François Marty, alors seul, nous aperçoit et nous allons le saluer, car nous nous connaissons bien. Mais rapidement toutes les soutanes rouges et violettes se rallient autour de l'archevêque de Paris. Micheline se retrouve la seule femme et la seule protestante dans ce cercle. Humour de la vie!

Mgr Poupard retourne en 1982 à Rome où Jean-Paul II lui a demandé de créer le Conseil pontifical pour la Culture. La première fois que nous allons le voir, nous sonnons à la porte du Conseil pour le Dialogue avec les Non-Croyants, dont Poupard a aussi la responsabilité. La secrétaire qui nous ouvre nous fait franchir une autre porte pour pénétrer dans le domaine de la Culture: "Excusez-nous, nous dit-elle, la plaque de cuivre n'a pas encore été posée sur la bonne entrée." La visite au cardinal Poupard devient pour nous le passage obligé de tout voyage à Rome. Je me fais même une fois réprimander gentiment pour n'être que passé à son bureau pour y déposer un document.

Pendant que l'Eglise catholique souhaite être présente dans ce domaine commun à toute l'humanité qu'est celui de la Culture, le Réarmement moral se trouve lui aussi confronté à Caux avec l'apparition à ses rencontres de personnes venant des anciennes "républiques populaires", qui n'ont pas la moindre trace de formation religieuse.

Au cours des années écoulées, le mode de parler utilisé à Caux,

initialement anglo-saxon et protestant, s'était d'abord latinisé sous l'influence des Suisses romands, puis s'était ouvert aux catholiques par l'afflux des Français et des Italiens. Il avait fallu ensuite apprendre à s'adresser aux hindous, aux musulmans sunnites et chiites, aux bouddhistes et shintoïstes. Caux avait accueilli depuis trente ans le Dalai-lama, les vénérables bouddhistes, les émirs, les muftis et les ayatollahs... Mais l'ouverture provoquée par la disparition du rideau de fer allait amener à Caux une autre mutation: comment parler de spiritualité à des personnes qui ne connaissent même pas ce mot?

En 1988, Caux fêta le cinquantième anniversaire du programme de Réarmement moral, lancé par Buchman en 1938. Un grand déjeuner-buffet fut organisé en juillet pour les familles des délégations diplomatiques qui représentaient leur pays à Genève auprès des organisations internationales. Pour la première fois dans l'histoire de Caux, la délégation d'Union soviétique répondit poliment en nous annonçant qu'elle se ferait représenter par un de ses membres, qui serait accompagné de sa femme et son fils. Nous l'appellerons Popov, mais lui se reconnaîtra bien s'il tombe sur ces pages.

Ma femme, mes fils et moi participions à cette fête et nous nous proposâmes pour accueillir cette famille soviétique autour de notre table de déjeuner: ils étaient trois, nous étions cinq, une parfaite table de huit.

Popov m'apparut comme l'agent soviétique typique: grand et fort, jovial, sûr de lui, l'appareil de photo sur la poitrine prêt à prendre des clichés en série. Pendant que je cherchais à jauger mon interlocuteur, certainement un agent patenté, je le voyais essayant de faire de même pour moi. Il tenta une ou deux fois de s'échapper sous un prétexte ou un autre de façon à pouvoir parcourir seul la maison, mais il constata que je proposais toujours fermement de l'accompagner.

Micheline de son côté avait eu le contact immédiat avec son épouse. Quand son mari et elle avaient été en poste en Afghanistan, elle avait mis au monde son fils, sans personne autour d'elle avec qui elle pût parler – tous étaient des

fonctionnaires soviétiques. Elle avait gardé un tel mauvais souvenir de cette naissance qu'elle avait décidé de ne plus jamais avoir d'autre enfant. Micheline se rendit vite compte qu'elle était la première femme avec laquelle Mme Popov se sentait libre de parler, un premier pas pour elle en dehors de l'atmosphère étouffante de l'univers soviétique. Les réceptions diplomatiques auxquelles elle avait assisté ne lui avaient probablement jamais offert une telle occasion. Nos enfants respectifs communiquaient entre eux comme ils pouvaient.

Quand les Popov quittèrent Caux dans l'après-midi, deux choses étaient devenues claires entre nous: Mme Popov avait très envie de pouvoir poursuivre ses contacts avec Micheline, Popov et moi pouvions continuer à nous fréquenter car nous n'étions pas des naïfs ni l'un ni l'autre, deux hommes qui se respectaient, tout en restant sur leurs gardes. Nous fûmes donc invités à venir dîner en famille chez les Popov.

Ayant pris réflexion et conseils, nous nous invitâmes une fin d'après-midi, un samedi soir, avec nos deux fils jumeaux de seize ans, l'aîné étant pris par ailleurs. À notre grande surprise, Popov nous emmena dès notre arrivée faire une visite complète de l'ambassade soviétique. Flanqués d'un concierge qui maniait un important trousseau de clefs, nous avons franchi de nombreuses portes sous le regard des caméras de surveillance. Mes fils furent frappés, par la rigidité des rideaux du grand salon; en Union soviétique, tout semblait fixé par des normes, même les plis des rideaux! Nous vîmes le salon qui avait été réservé à Ronald Reagan pour les négociations sur le désarmement qui venaient d'avoir lieu. De même, nous rendîmes visite à la villa mise à la disposition de Mikhaïl Gorbatchev, où nous saluâmes son cuisinier encore présent.

Ainsi commença une relation de confiance entre nos deux familles, relation simple et franche entre les femmes, relation prudente et toujours sur le qui-vive entre les hommes.

On se revit de temps en temps, sans excès. Une fois où j'étais seul de passage à Genève, je lui téléphonai avant de reprendre mon train pour Paris. Il m'invita à passer chez lui pour qu'il

puisse me conduire à la gare et me préparer un petit sandwich à manger dans le train. Pendant qu'il tartina, il me donna à regarder des photos prises lors de leurs précédentes vacances en URSS. L'interrogeant sur l'une d'elle, il me dit qu'il avait conduit son propre père sur la tombe de son grand-père, médecin, et c'est ce qui expliquait cette photo d'un homme assis sur une tombe. Ceci élargit l'idée que je me faisais des préoccupations d'un agent soviétique. Une pensée me traversa la tête: probablement jamais personne n'a prié pour cette famille. En silence, regardant cette photo, je pris quelques secondes pour confier cette famille à Dieu. Tout à coup, je pris conscience que Popov m'observait. Dès que mon regard se tourna vers lui, il fut lui-même embarrassé d'avoir été surpris m'observant. Léger embarras mutuel.

Que se passait-il dans sa tête? je n'en sus rien. Mais il prit la parole pour sortir de cet embarras et me dit: "Oui, c'est quelque chose que l'on a reçu de ceux qui nous ont précédés!" Je ne savais pas de quoi il parlait, mais je répondis: "C'est aussi sans doute ce que vous aurez à transmettre à votre tour à votre fils." Il me regarda pensif, puis dit lentement: "Vous avez probablement raison."

De quoi parlions-nous, je ne le sais, Dieu le sait. Mais ce dialogue établit entre nous une communication spirituelle dont il m'est impossible d'imaginer la nature. Il me parla alors de son père. "J'aimerais vous amener mon père à Caux, il comprendrait beaucoup mieux que moi ce que vous cherchez à faire."

De fait, un an plus tard, Popov était à nouveau à Caux, mais cette fois avec son père et sa mère. Popov avait raison, son père et sa mère comprirent immédiatement qu'eux aussi pouvaient apporter leur contribution pour transformer le monde.

Nos contacts avec Popov nous avaient révélé que tout bougeait autour de Mikhaïl Gorbatchev. Le millième anniversaire de l'orthodoxie célébré en grande pompe à Moscou en 1988 n'était pas que de la poudre aux yeux. Le Vatican avait envoyé trois cardinaux, Casaroli, Koenig et Poupard à cette occasion.

A Caux, nous nous posions de notre côté la question: ne devrions-nous pas, nous-mêmes envoyer une mission exploratoire en Union soviétique? Me retrouvant le printemps

suivant à Rome avec Micheline et un ménage d'amis australiens, nous sommes allés demander conseil au cardinal Poupard.

Il nous fit part des impressions qu'il avait rapportées de sa mission et de l'accueil que les trois cardinaux avaient reçus de Gorbatchev. Nous lui racontâmes l'expérience que nous avions commencée en famille avec les Popov, les liens que certains de nos proches amis avaient avec les Soljenitsyne et avec l'entourage d'Andrei Sakharov. Il nous encouragea fortement à aller de l'avant: "Il est sans doute trop tôt pour que nous, hommes d'Eglise, allions au devant de ce monde athée. C'est votre responsabilité de le faire parce que vous n'y arrivez pas au nom d'un credo qu'on pourrait vous reprocher de vouloir imposer, mais parce que vous y venez au nom de l'amour qui vous pousse."

Au cours d'une de ces rencontres de coordination internationale qui étaient entrées dans les usages du Réarmement moral, rencontre tenue quelques jours plus tard en avril 1989 à Chantilly chez les jésuites, on décida qu'une première mission serait envoyée à Moscou. Elle y fut reçue par l'entourage d'Andrei Sakharov. La suivante, en octobre de la même année, fut hébergée par les parents de Popov, venus à Caux.

L'important n'est pas là. Quand Popov quitta Genève au terme de son mandat, trois ménages amis qui avaient gardé un fidèle contact avec ce ménage athée se réunirent autour d'un déjeuner d'adieu dans l'un des trois foyers. Popov avait énormément maigri. Il nous dit qu'il avait appris à boire avec modération. Autrefois cassant et autoritaire avec sa femme, il était devenu attentionné. Au dessert, il se leva et fit un petit discours qu'il avait préparé. Il nous dit en substance:

"Ma femme et moi, après vous avoir vus vivre tous, nous avons beaucoup parlé ensemble. Nous avons compris que ce que vous viviez était très simple mais très vrai. C'est pour cela que nous voulons vous remercier de ce que vous nous avez appris."

Popov avait raison là aussi: C'est simple et c'est vrai, il suffit de le vivre.

Dieu est vérité.

CHAPITRE 18

Demi-siècle

En cinquante ans combien de fois ai-je gravi la route tortueuse qui monte de Montreux à Caux? Combien de fois suis-je allé prier dans la petite chapelle latérale de St-Pierre où est exposé le Saint-Sacrement? C'est bien entre ces deux pôles qu'a gravité mon expérience. Mais en écrivant cela, j'ai instinctivement le désir de me corriger car ils n'étaient pas deux pôles différents mais en fait un, car ce qui m'attirait vers l'un et vers l'autre était un. L'Esprit qui souffle en différents lieux n'est-il pas un?

Aujourd'hui, sous la nouvelle dénomination de *Caux – Initiatives et Changement*, ce grand centre de rencontres continue sa mission historique.^a L'abandon de la dénomination *Réarmement moral* n'est pas une rupture avec son passé. Cette formule, lancée en 1938, apparaissait de plus en plus comme rattachée à cette période qui précéda le déclenchement de la deuxième guerre mondiale, passé fort éloigné pour les nouvelles générations.

Quelle est cette mission historique? Buchman ne l'a jamais définie, il s'est borné à l'esquisser en tentant de la remplir, y mettant toute son énergie, son sens de l'action et son intuition. Le philosophe Gabriel Marcel l'a appelé "un homme sans frontières". De fait, il fut animé par une vision d'un monde sans frontières, dans lequel tous les hommes se retrouvaient frères. Il a aidé, ceux qui ont travaillé à ses côtés, à sortir de leurs frontières nationales et continentales, des cloisonnements de leur

a. Pour s'informer des activités et des initiatives du centre de Caux, consulter le site www.caux.ch ou s'adresser à *Initiatives et Changement*, Mountain House, CH-1824 Caux, Suisse.

classe sociale et de leur confession religieuse. Il ne s'agissait pas d'abolir ces frontières, mais de les transcender pour que chacun puisse tendre une main de réconciliation au nom de l'amour dont il est appelé à être le ministre.

Le mot "mondialisation" est présent dans tous les discours contemporains, les uns pour, les autres contre, sans que beaucoup ne sachent bien de quoi ils parlent. Étendre la sollicitude de son cœur à la dimension de la planète n'est pas chose aisée. Buchman nous a invités à entrer dans cette démarche il y a plus de cinquante ans. Jean-Paul II, infatigable voyageur, a lancé le même défi à l'ensemble de l'humanité.

S'élargir au monde est une véritable révolution intérieure. Comme l'a fait Charles de Foucauld au désert, nous avons à entamer un dialogue avec nous-mêmes, un dialogue simple mais vrai selon les mots de Popov, dialogue qui nous permette de mesurer à quel point nous ne réalisons pas en nous-mêmes notre propre humanité. Buchman nous a invités à regarder les valeurs qui devraient orienter notre vie, à mesurer à quel point nous ne les respectons pas et à accepter par un retournement intérieur d'en faire les pratiques de notre conduite.

Si nous sommes chrétiens, nous retrouverons dans ce dialogue avec nous-mêmes le visage de celui qui nous a dit: "Je suis le chemin, la vérité et la vie." Chacun, qu'il ait une religion ou qu'il croie ne pas en avoir, sera ramené par ce dialogue à ce qui le fait essentiellement être humain, capable de tendre la main à son semblable, quel qu'il soit, en lui disant: "Tu es mon frère, tu es ma sœur".

Aujourd'hui, de partout dans le monde se rassemblent des cellules de personnes qui instinctivement sont entrées dans cette démarche. Le succès des rencontres de Taizé s'explique pour une bonne part parce qu'elles offrent à des jeunes, étourdis de bruits, le silence propice à ce dialogue. C'est au sein de notre silence intérieur que se construit la vraie mondialisation. Nous

retrouvons dans l'intimité de notre vécu ce que nous avons essentiellement en commun avec l'ensemble de l'humanité.

Souvent au cours de nos déplacements, ma femme et moi retrouvons des gens qui sont entrés dans cette démarche. En Croatie, nous participons à une rencontre, à l'initiative de l'évêque auxiliaire de Zagreb et du mufti de la communauté musulmane. Pour découvrir ce qui les rend frères et sœurs, catholiques et musulmans sont entrés ensemble dans cette quête intérieure. Pendant cette rencontre, de petits cercles d'échange se sont créés où l'on a appris à se dire simplement ce que ce silence nous fait découvrir. Une religieuse nous dit: "Je me suis sentie très humble quand j'ai perçu la dimension de foi de la jeune mère musulmane qui se trouvait assise dans le même groupe que moi."

Je retrouve, perdue au milieu de mes archives, une lettre que m'a adressée un ami prélat, fondateur d'œuvre religieuse:

"Bien cher ami, votre lettre du 29 décembre dernier m'a bouleversé. Je l'ai lue, relue, méditée. Ce que vous me dites vient de l'Esprit. Je le sais. Et c'est bien cela qui fait mon tourment. Et ce tourment moral conditionne ma santé physique et psychique. Tout cela, je le sais. Mais que vous le disiez aussi franchement, voilà ce qui me bouleverse.

Aidez moi de vos prières à réaliser la volonté de Dieu. Je compte sur vous."

Dans ce regard "simple et vrai" sur soi-même, que l'on soit agent soviétique ou prélat catholique, on passe tous par le même bouleversement. C'est là où nous sommes tous égaux sous le regard de Dieu.

Pour ma femme et moi, notre espérance et notre confiance sont alimentées par tous ces contacts "vrais et simples" où l'on a conscience de toucher à l'essentiel. Il s'y vit une authentique fraternité.

Notre ménage a grandi et a été enrichi de notre respect pour les différences entre nous. Le professeur Andrea Riccardi, auquel nous nous présentions comme protestante et catholique, nous disait: "Je crois que l'unité entre les églises se fera en partie grâce

à des ménages mixtes comme le vôtre.”

La fraternité mondiale grandira grâce à tous ces contacts que chacun prend avec ceux qu’il ne connaît pas encore comme amis, avec lesquels il laissera s’établir des relations vraies et simples.

Quand nous sommes à Rome, nous allons volontiers rejoindre la prière quotidienne de la communauté Sant-Egidio. C’est là un autre lieu de fraternité où nous nous sentons reliés à toute l’humanité des sans-logis, des marginaux, des enfants abandonnés, des malades en fin de vie, des vieillards esseulés, humanité que la communauté porte dans ses prières et dont nous sommes moins proches à Caux. Chaque communauté a son propre charisme.

Un soir, autour d’un dîner place St-Egidio, Andrea Riccardi et ses collègues font entrer dans notre cœur, à nous qui, autour de Cornelio Sommaruga^a, portons la responsabilité de Caux, cette partie d’humanité qui est plus spécifiquement l’objet de leur sollicitude.

Chaque organisation humaine, tout comme chaque individu, a ses limites. Ce qui nous permet d’embrasser davantage, c’est la profondeur des liens qui nous unissent avec ceux auxquels incombent d’autres responsabilités que les nôtres. Laissons librement circuler entre nous à la fois la charité et la correction fraternelle.

Rêver que puisse se créer à l’échelle de la planète un tissu solide de tous ces liens entre personnes et entre groupes qui essaient de vivre une telle authentique fraternité, rêver qu’ainsi une autre mondialisation puisse se dessiner plus conforme à la volonté de notre père commun, est-ce utopique? C’est dans le silence des consciences que se trouve la réponse.

On croyait autrefois que la terre était immobile et le centre du monde. Galilée avait compris que ce n’était pas le soleil qui

tournait autour de la terre, mais la terre autour du soleil. Avec sa découverte, le Soleil devenait l’ordinateur de notre monde, jusqu’à ce que l’on découvre dans l’univers une infinité d’autres soleils.

Dans notre silence, nous découvrons l’Esprit à la gravitation duquel nous pouvons nous abandonner et Le laisser ainsi devenir l’ordinateur de notre vie.

Ce même Esprit harmonisera nos relations avec nos frères, parce qu’Il est UN.

Point final

a. Président de *Caux Initiatives et Changement International*, ancien président du *Comité international de la Croix Rouge (C.I.C.R.)*

Index

*Les papes, portés d'abord avec leur nom patronymique, sont ensuite répertoriés sous leur nom d'élection. Les fonctions, en abrégé, sont celles occupées finalement. Les noms trop souvent cités sont omis ou renvoient à un chapitre entier.
(n = nom mentionné en bas de page.)*

- | | |
|--|--|
| Actualité rel. le Monde: 41 | Etchegaray, cardinal Roger: 131 |
| Adam, prof. Karl: 36 | Fischer, Mgr. Eugène: 54n |
| Adenauer, Konrad: 42 | |
| Anselme, St. collègue: 77 | Gambi, don Valentino: 127 |
| Athaïde, Dominic, mgr: 60, 126 | Gandhi, Manilal: 50 |
| | Gandhi, Rajmohan: 105, 125 |
| Baron, André, mgr: 31, 54n | Gargitter, Mgr Joseph: 120 |
| Beste, don, OSB: 78 | Gasperi, Alcide de: 42 |
| Bettazzi, Monseigneur Luigi: 5, 54n | Gorbachev, Mikhail: 142 |
| Bourguiba, Habib: 80 | |
| | Hatoyama, Ichiro: 62 |
| Cafarel, André, l'abbé : 54n | Herry, Mgr.: 51 |
| Callori di Vignali, mgr: 16 | Hitler, Adolf: 14, 87 |
| Casaroli: 143 | Howard, Peter: 117 |
| Caux, chapitre 17: 19 | Hurley, Mgr. Denis: 50 |
| Charrière, Mgr. François: 6, 22,
[chap 6] 53, 103 | |
| Chavanat, André, chan: 25, 54n | Jamali, Fadil: 65 |
| Chevrot, Mgr. Georges: 25 | Javierre-Ortas, Mgr. Antonio: 127 |
| Claudius-Petit, Eugène: 65 | Jean XXIII: 72, 103 |
| Colwell, 3 frères: 77 | Jean-Paul II: 125 |
| Crovini, Mgr.: 31, 59, 75 | |
| Cushing, cardinal Richard: 117 | Kaelin, Bernardus, don, ab.-primat: 77 |
| | Kennedy, John: 15 |
| Damaskinos, Mgr.: 131 | KGB: 84 |
| Damboriena, Prudenzio, S.J: 32 | Knox, cardinal James R: 120 |
| David, J, S.J: 54n | König, cardinal Franz: 127 |
| Delgado, José, ambas.: 86 | |
| Dombes, Dialogue des: 30 | Laure, Mme Irène: 54, 64 |
| Duplessis, Maurice: 115 | Léger, cardinal: 114 |
| Điem, Ngô Đình: 64 | Lercaro, cardinal Giacomo: 5 |
| | Lesage, Jean: 115 |

Liénart, cardinal: 57
 Liénart, cardinal Achille: 25, 57, 108
 Lim, sénateur Rosseler: 61
 Lombardi S.J.: 104
 Lovera di Castiglione, C: 16, 120
 Luthuli, chef Albert: 50

Mac-Gucken, Mgr.: 33
 Mackay, Andrew: 68, 121
 Magsaysay, Ramon: 63
 Malan, Dr Daniel: 46
 Mamie, Mgr. Pierre: 131
 Mandela, Nelson: 50
 Mar-Gregorius, Mgr. Benedict: 59
 Marcel, Gabriel: 69, 112
 Marty, cardinal François: 140
 Masmoudi, Mohammed: 80, 106
 Mau-Mau: 78
 McCann, Mgr. Owen: 50
 McGee, John: 69
 Meier, Don Augustino: 77, 87n, 96
 Melpignano, Oronzo, dott: 130
 Mercier, Maurice: 34, 106
 Montezomolo, card. Andrea (di): 119n
 Montini, Mgr: 33, 67 [voir Paul VI]
 Morf, Dr Gustave: 116
 Moro, Aldo: 130
 Mullor-Garcia, Mgr. Justo: 131
 Mussolini, Benito: 14

Nasser, Gamal Abdel: 47
 Nkomo, Dr William: 51
 Nkrumah, Kwame: 48
 Noa, Mgr. Thomas L: 88

O'Brien, Mlle Veronica: 39
 Oldrini, Le maire: 67
Ostschweiz: 29
 Ottaviani, cardinal Alfredo: 9, 29, 119
 Ottaviani, Mlle: 121

Pacelli, cardinal Eugenio: 14
 Padmanabhan, Mannath: 59
 Paul VI: 119
 Philippe, Père: 80, 113
 Pie XII, [chapitre 1]: 9

Pignedoli, Mgr Sergio: 71, 120
 Piguet, Charles: 122
 Poupard, cardinal Paul: 139

Quaglia, Egidio: 68

Riccardi, professeur Andrea: 147
 Roche, Mgr. Georges: 54n
 Roey, cardinal J. E. van: 40
 Roger de Taizé, Frère: 30, 129
 Roncalli, card. A-G, [v. Jean XXIII]:
 103
 Rossi, Luigi: 69
 Roy, cardinal Maurice: 114
 Roy, père Henri: 113

Saint-Office, [chapitre 3]: 27
 Santos, Mgr. Rufino: 61
 Schöllgen, prof Werner: 104
 Schuman, Robert: 42
 Schuster, cardinal Ildefonso: 28
 Scott, Joe: 62
 Siri, cardinal Giuseppe, [chapitre 16]:
 135
 Sommaruga, Cornelio: 148
 Spaak, Paul-Henri: 42
 Spellman, cardinal Francis: 15
 Sturzo, don Luigi: 67
 Suenens, cardinal Léo, [chapitre 4] 35

Tardini, Mgr: 33
 Tisserant, cardinal Eugène: 60, 105
 Torella, Mgr. Ramon i Cascante: 120

Vang, Tran Tien: 64
 Vaterland: 36
 Verardo, o.p: 113
 Veuillot, Mgr. Pierre: 31, 126
 Villamin, Vincente: 86

Wilson, R, M et Mme: 122
 Yu-Pin, Mgr. Paul: 100